## Jean-Pierre ABEL-RÉMUSAT

# NOUVEAUX MÉLANGES ASIATIQUES

Tome II

à partir de :

## NOUVEAUX MÉLANGES ASIATIQUES

ou Recueil de morceaux de critique et de Mémoires relatifs aux religions, aux sciences, aux coutumes, à l'histoire et à la géographie des nations orientales.

Tome II,

par Jean-Pierre ABEL-RÉMUSAT (1788-1832)

Librairie orientale de Dondey-Dupré père et fils, Paris 1829. Deux tomes, IV-446 et 428 pages.

La présente édition reprend des *Nouveaux mélanges* les articles concernant la Chine, soit les pages 1 à 221 et 226 à 304 du tome II.

Édition en format texte par Pierre Palpant www.chineancienne.fr juin 2014

## TABLE DES ARTICLES

## ÉTUDES BIOGRAPHIQUES

#### I. KHAÏ<u>SANG, empereur de la Chine</u>, de la dynastie des Mongols.

*Djenesek*, forme altérée du nom de ce prince — Ouvrages publiés sous son règne — Son surnom.

#### II. TAÏ-TSOU, fondateur de la dynastie des Ming.

Divers noms des empereurs de la Chine — Houng-wou, nom des années du règne de Taï-tsou — Son avènement à l'empire — Expulsion des Mongols — Parallèle de Houng-wou avec Tamerlan — avec Tchingkis-khan.

#### III. CHING-TSOU, empereur de la dynastie des Mandchous.

Khang-hi, nom des années du règne de ce prince — Adoption de l'astronomie européenne — Guerre contre Ou san-koueï — avec les Œlets — Traité avec les Russes — Seconde guerre contre les Œlets — Soumission de la Tartarie — Religion chrétienne en Chine — Jugement sur Khang-hi — Ouvrages publiés sous son règne — Dictionnaire de Khang-hi.

#### IV. KAO-TSOUNG, empereur de la Chine, de la dynastie des Mandchous.

Khian-loung, nom des années du règne de ce prince — Guerre contre les Œlets — Transmigration des Tourgouts — Réduction des Miao-tseu — Ouvrages publiés sous son règne — Éloge de Moukden.

#### V. THA-THA-TOUNG-O, ministre ouïgour.

Son dévouement au prince des Naïmans — à Tchingkis — Usage des caractères ouïgours, introduit chez les Mongols.

#### VI. YELIU-THSOU-THSAÏ, ministre tartare.

Ses prédictions — ses connaissances en astronomie — en astrologie — en médecine — Abus corrigés — Avènement d'Ogodaï — Système d'impôts — Mesures relatives aux fugitifs — Dénombrement — Papier-monnaie — Introduction des lettrés dans les emplois — Maladie d'Ogodaï — Disgrâce de Yeliu-thsou-thsaï — sa mort.

#### VII. SOUBOUTAÏ, général mongol.

Guerre contre les Merkites — contre les Ou $\ddot{}$ gours — contre le Kiptchak — contre la Chine — Seconde guerre contre le Kiptchak — Expédition sur le Danube.

#### VIII. SARTAK, prince mongol.

Baptême supposé de ce prince — Voyage de Rubruquis.

#### IX. OUBOUCHA, prince des Tourgaouts.

Passage des Tourgaouts dans l'occident — Leur retour dans la partie orientale de la Tartarie — Inscription pour célébrer cet événement.

#### X. THSENG-TSEU, philosophe chinois.

Taï-hio, ou le livre de la *Grande étude* — Hiao-King, ou le livre de l'*Obéissance filiale*.

#### XI. TSEU-SSE, philosophe chinois.

Tchoung-young, ou l'Invariable milieu.

#### XII. MENG-TSEU, philosophe chinois.

Livre composé par ce philosophe — Exemples tirés de ce livre — La mémoire de Meng-tseu dégradée — rétablie.

#### XIII. SSEMA-THAN, historien chinois.

II

#### XIV. SSEMA-THSIAN, historien chinois.

Ses voyages — Instructions que lui donne son père Ssema-than — Disgrâce qu'il encourt — Ses travaux historiques — *Sse-ki*, ou *Mémoires historiques*.

#### XV. SSEMA-TCHING, historien chinois.

San-hoang-pen-ki, ou histoire des trois empereurs — Sou-yin, ou Recherches de choses cachées.

#### XVI. SSEMA-KOUANG, ministre et historien chinois.

Emplois qu'il obtient — Courage qu'il déploie dans ses fonctions — Ses travaux historiques — *Tseu-tchi-thoung-kian*, ou *Miroir à l'usage de ceux qui gouvernent* — Ses efforts pour maintenir les anciens usages — Ses remontrances — Sa mémoire dégradée — rétablie.

#### XVII. MA-TOUAN-LIN, savant chinois.

Wen-hian thoung-khao, ou Recherche approfondie des anciens monuments — Extraits qu'on a donnés de cet ouvrage.

#### XVIII. TOU-FOU, poète chinois.

Recueil de ses poésies.

#### XIX. FO-THOU-TCHING, samanéen indien.

Ses prestiges — Services qu'il rendit à Chine.

#### XX. OLOPEN, propagateur du christianisme à la Chine.

Authenticité de l'inscription de Si-'an-fou.

#### XXI. JEAN DE MONTECORVINO, archevêgue de Khan-balikh.

Conversion d'un prince keraïte. — Traduction du Nouveau Testament et des Psaumes en mongol - Érection du siège archiépiscopal de Khan-balikh.

#### XXII. RICOLD DE MONTECROIX, voyageur et missionnaire en Asie.

Sa pérégrination — Réfutation de l'Alcoran.

#### XXIII. THOMAS PIRÈS, voyageur portugais.

Envoyé en ambassade à la Chine — Sa captivité.

#### XXIV. MATHIEU RICCI, missionnaire à la Chine.

 ${\it Mappemonde en Chinois-Ricci accueilli par l'empereur-Ses ouvrages.}$ 

#### XXV. ADAM SCHALL, missionnaire à la Chine.

Chargé du calendrier — Sa disgrâce — Il fait fondre des canons.

#### XXVII. MICHEL BOYM, missionnaire à la Chine.

Flora Sinensis — Opuscules médicaux — Plagiat de Cleyer.

#### XXVIII. PROSPER INTORCETTA, missionnaire à la Chine.

Traduction des livres de Confucius — Édition de Goa — Réimpression de cette traduction.

#### XXIX. JEAN-BAPTISTE RÉGIS, missionnaire à la Chine.

Carte des provinces de la Chine — Description de la Corée — du Tibet — Traduction du Yi-king.

#### XXX. JEAN DE FONTANEY, missionnaire à la Chine.

Son départ pour la Chine avec d'autres missionnaires célèbres — Livres chinois qu'il apporta à la Bibliothèque du Roi.

#### XXXI. CLAUDE VISDELOU, missionnaire à la Chine.

Ses recherches sur les nations de l'Asie septentrionale — Traduction de l'inscription de Si-'an-fou — Dissentiment entre les religieux — Visdelou se retire à Pondichéry.

#### XXXII. FRANÇOIS NOEL, missionnaire à la Chine.

Catalogue des constellations chinoises — Livres classiques de la Chine —  $Philosophia\ Sinica\ —\ Opuscula\ poetica\ —\ Theologie\ Summa.$ 

#### XXXIII. JEAN-FRANÇOIS FOUQUET, missionnaire à la Chine.

Π

Système singulier sur les antiquités chinoises — Table chronologique — Collection de livres chinois.

#### XXXIV. JOSEPH-HENRY PRÉMARE, missionnaire à la Chine.

Son opinion sur les Chinois. — Recherches sur les temps antérieurs à ceux dont parle le Chou-king —  $Notitia\ linguæ\ Sinicæ$  — Dictionnaire latin-chinois — Tragédie chinoise traduite — Ouvrages du père Prémare en chinois. — Ses lettres.

#### XXXV. ANTOINE GAUBIL, missionnaire à la Chine.

Travaux prodigieux de ce missionnaire — Histoire de l'astronomie chinoise — Traduction du *Chou-king — Histoire des Mongoux — Histoire des Thang* — Traité de la chronologie chinoise — Description de Peking et autres ouvrages.

#### XXXVI. ETIENNE FOURMONT, savant français.

Ses rapports avec Hoamge — Gravure de types chinois — Explication d'une feuille tibétaine — Grammaire chinoise — Réflexions sur les anciens peuples —  $Meditationes\ Sinicæ$  — Catalogue des livres chinois —  $Meditationes\ Sinicæ$  —  $Meditationes\ Sinicæ$  — Catalogue des livres chinois —  $Meditationes\ Sinicæ$  — Meditatione



Ι

## KHAÏSANG, empereur de la Chine, de la dynastie des Mongols

**a** 

p.001 Une méprise dont le nom de ce prince a été l'objet, sera pour nous l'occasion de lui consacrer quelques lignes. Il est appelé, dans les annales de la Chine, *Wou-tsoung*, c'est-à-dire l'honorable guerrier; mais les Tartares ses compatriotes le désignaient par le titre de Kaïchan-kulluk-khan, et *Kaïchan*, ou *Haïchan*, comme écrivent les Chinois, ou *Khaïsang*, ayant été transcrit en lettres arabes par les historiens persans, de Guignes a lu ce nom *Djenesek*, par une simple transposition des points qui distinguent les lettres; accident que l'on conçoit sans peine, quand on connaît le mécanisme de l'alphabet arabe, et qu'il est assez difficile d'éviter, quand la prononciation des noms propres n'est pas connue d'ailleurs.

Khaïsang, troisième empereur de la dynastie des  $_{\rm p.002}$  Mongols de la Chine, fils aîné de Talamapala, était le second fils de Tchinkin, fils de Khoubilaï, et par conséquent neveu de Timour, son prédécesseur. Il était né la dix-huitième année tchi-youan (1281), le dix-neuvième jour de la septième lune ; et depuis 1299 il servait dans l'armée du Nord. Il était en Tartarie, dans les monts Altaï, quand il apprit la mort de Timour. Il vint à Kara-koroum, où il assembla tous les princes et les généraux qui se trouvaient dans ces contrées.

Ce qui se passait à la cour de Peking pouvait lui donner lieu de balancer sur la conduite qu'il avait à tenir. Un parti puissant, à la tête duquel était l'impératrice, veuve de Timour, voulait élever à l'empire le prince Ananta, petit-fils de Khoubilaï; et la mère même de Khaïsang eût préféré voir couronner son plus jeune fils Aïyoulipalipatha. Mais ce dernier ne feignit de se prêter aux manœuvres de sa mère que pour conserver le trône à son frère aîné. Khaïsang se rendit d'abord à

Chang-tou (dans le Liao-toung), où il se fit reconnaître empereur, et vint ensuite à Ta-tou, ou Peking d'aujourd'hui. Il commença par faire mourir les partisans du prince Ananta, l'impératrice et le prince luimême. Il donna à l'année 1308, qui fut comptée pour la première de son règne, le titre de *tchi-ta*, suprême grandeur. Les événements de son règne n'offrent rien qui justifie cette pompeuse dénomination. Beaucoup d'intrigues entre les différents princes issus de Tchingkis, les querelles des officiers chinois avec les lamas, que l'empereur était accusé de p.003 favoriser injustement, voilà presque tout ce qu'on lit dans l'histoire de ce prince, qui régna quatre ans, et mourut en 1311, à la première lune, à l'âge de trente-un ans.

La réputation militaire que Khaïsang s'était faite avant de monter sur le trône lui valut le titre posthume de *Wou-tsoung* (l'honorable guerrier). Il aimait les lettres, estimait ceux qui les cultivent, et passait lui-même pour un prince instruit et appliqué. La première année de son règne, Phoulo-timour, ministre de la droite, ayant mis la dernière main à une traduction mongole du livre de l'*Obéissance filiale*, Khaïsang la fit imprimer avec un décret dans lequel il donnait à Confucius les éloges les plus magnifiques. L'année suivante, il ordonna au collège des Hanlin de travailler à la composition de l'Histoire des Mongols; et on rédigea aussi un code de neuf mille articles, où étaient comprises toutes les dispositions des empereurs prédécesseurs de Khaïsang. Enfin ce fut sous son règne que Tsordji-osir acheva la composition de l'écriture mongole. Mais l'histoire reproche à ce prince d'avoir trop aimé le vin, les femmes et les lamas. Ce dernier défaut est le plus grave aux yeux des lettrés.

Khaïsang eut pour successeur son frère Aïyoulipalipatha, qui régna sous le nom mongol d'Œldjaïtou (fortuné), et qui eut ensuite le titre chinois de Jin-tsoung.



II

## TAI-TSOU, fondateur de la dynastie des Ming

**a** 

p.004 Les noms divers que l'usage assigne aux empereurs chinois, causent quelque embarras dans l'histoire, et jettent une sorte de confusion dans ce que les écrivains européens disent de ces princes, toutes les fois qu'ils oublient de donner les explications nécessaires. Je crois devoir rappeler en peu de mots ce que j'ai fait connaître ailleurs en détail sur ce sujet <sup>1</sup>. Ces observations, qui s'appliquent également aux deux articles suivants, ne sont pas inutiles à l'occasion de trois souverains qui ont obtenu en Europe même une assez grande célébrité sous des noms qu'ils n'ont jamais portés.

On sait que tous les Chinois, à quelque condition qu'ils appartiennent, reçoivent, aux diverses époques de leur vie, et même après leur mort, plusieurs sortes de noms qui ne s'emploient pas indifféremment, mais dont on se sert suivant les circonstances pour désigner le même individu. En cela les empereurs sont assimilés à leurs sujets, avec cette seule différence que l'usage qui prescrit telle ou telle désignation, qui p.005 défend d'employer telle ou telle autre, est plus rigide, plus sévèrement observé, et que l'infraction en entraîne de plus graves conséquences.

Le nom qu'une famille qui s'élève à l'empire portait avant de sortir de la condition privée, reste commun à tous les membres de la famille; mais ce nom est bientôt perdu de vue, surtout en ce qui concerne les princes régnants. Il est remplacé, dans l'usage ordinaire, par une dénomination pompeuse et métaphorique, comme Splendeur, Lumière,

<sup>1</sup> Voyez *Examen critique du Dictionnaire chinois,* etc., à la tête du supplément de M. Klaproth, p. 18. — *Éléments de la Grammaire Chinoise*, p. 47, 48.

Pureté, (Hia, Ming, Thsing), ou par une appellation dérivée de quelque localité, comme Han, Thang, Soung, qui est plutôt le nom de l'empire lui-même tant que la même famille occupe le trône, et qui ne saurait s'appliquer à aucun prince en particulier, puisqu'elle est commune à tous ceux de sa race. Le nom de lait ou petit nom, qu'on donne aux enfants à l'époque de leur naissance, n'est employé que par les parents et les personnes qui n'ont aucun égard à observer; ce serait un excès de familiarité intolérable que de désigner par le petit nom un simple particulier: ce serait un crime que d'employer celui d'un empereur. Pour éviter les peines sévères auxquelles on s'exposerait en écrivant ou en prononçant ces petits noms, on en altère l'orthographe, on y joint quelque formule d'excuse, et c'est en usant de ces précautions qu'il est permis de les consigner dans l'histoire.

Un empereur ne reçoit donc de son vivant d'autre dénomination que celle qui marque sa suprême puissance; le souverain, le prince, le maître, la cour ou p.006 les degrés du trône, ce qui revient à Sa Majesté ; dix mille ans, ce qui exprime la durée du règne qu'on lui souhaite. Lui-même assigne aux années de ce règne un ou plusieurs noms qui indiquent l'usage qu'il veut faire de son pouvoir, l'esprit qui dirige son gouvernement, paix profonde, protection céleste, lumière de la raison. On se sert de ces noms d'années pour dater les événements et les actes publics, ce qui les a souvent fait prendre en Europe pour les noms du prince lui-même. À bien dire, celui-ci n'en adopte aucun pendant sa vie. Après sa mort on lui en assigne un qu'il conserve dans l'histoire, et qui renferme ordinairement un éloge, quelquefois un jugement sévère, selon les circonstances; ce sont ces noms posthumes qu'on a le plus souvent relevés dans les chroniques, Wou-ti, le prince guerrier, Wen-ti, le prince lettré, Kao-ti, le prince sublime, Feï-ti, le souverain déposé. Il en est d'autres qui ont rapport à la race impériale, et qui rappellent la part que l'empereur défunt a prise à l'élévation de sa famille : Taï-tsou, le grand aïeul, est le nom commun des fondateurs de dynasties ; Taï-tsoung, le grand et honorable prince, celui des princes qui les ont consolidées; Tching-tsou, Chi-tsou, Chi-tsoung,

ceux de leurs successeurs immédiats. Ce ne sont pas encore là des noms propres, puisque chaque dynastie a eu son *Taï-tsou*, son *Chi-tsoung*, son *Wou-ti*. Les Chinois remédient à cet inconvénient en mettant auparavant le nom de la dynastie, *Soung Taï-tsoung*, le grand et honorable prince de la dynastie des Soung, c'est un souverain qui régna à la fin du dixième siècle ; <sub>p.007</sub> *Ming Taï-tsou*, le fondateur de la dynastie des Ming, c'est le prince même dont la vie va nous occuper quelques instants.

On voit maintenant à quel genre d'inexactitude presque inévitable on est exposé dans nos dictionnaires historiques, en parlant des empereurs de la Chine. Si on les désigne par leur petit nom, on commet, pour les Chinois, une grave inconvenance; si on emploie les noms posthumes, on fait de véritables anachronismes, tant qu'il est question des circonstances de leur vie, et si on remplace ces noms par les noms des années de leurs règnes, ce que les Chinois ne font jamais, on crée, pour ainsi dire, des princes qui n'ont point existé, le prince Fortune guerrière (Houng-wou), l'empereur Paix profonde (Khang-hi), le souverain *Protection du ciel* (Khian-loung). Toutefois, ces désignations sont surtout choquantes pour les lecteurs qui savent le chinois, et le nombre n'en est pas encore assez considérable pour que ce soit un motif de rejeter absolument les expressions de ce genre que l'usage a comme naturalisées parmi nous. Nous croyons, en prenant ce parti, obvier suffisamment aux inconvénients qu'il présente, par les explications mêmes où nous venons d'entrer. On trouvera plusieurs occasions d'y recourir en lisant l'abrégé de la vie de trois des princes les plus illustres qui aient occupé le trône de la Chine sous la dernière dynastie, et sous celle qui règne encore actuellement.

Houng-wou est le nom que les Européens ont coutume de donner au fondateur de la vingt et unième <sub>p.008</sub> dynastie, parce que c'est celui que reçurent les années de son règne. N'étant encore qu'un particulier obscur, il se nommait *Tchou youan-tchang*; le titre sous lequel il fut ensuite honoré dans la salle des ancêtres et célébré dans l'histoire, est celui de *Taï-tsou* (ou grand aïeul), parce qu'il fut le premier de sa

famille qui fut élevé à la dignité impériale. Il naquit, en 1327, à Ssetcheou, petit bourg de la province de Kiang-nan, du ressort de Foung-yang-fou. Son père était un pauvre laboureur; et comme Tchou-youan-tchang, son second fils, paraissait dans son enfance être d'un tempérament faible, il le voua au culte d'une divinité bouddhique, dans le temple de laquelle fut élevé ce jeune homme, qui devait un jour se voir possesseur d'un puissant empire. À dix-sept ans, il embrassa la profession religieuse, ou, comme disent nos missionnaires, *il se fit bonze*, la quinzième année du règne du dernier empereur des Mongols, auguel il succéda.

Plus tard, ce prince tartare si décrié dans l'histoire, qui est fréquemment injuste envers les rois malheureux, vit son empire troublé par suite d'une entreprise qui n'avait pour objet que le bien de ses peuples, et qui, si elle eût réussi, lui eût mérité les hommages de ses contemporains et l'admiration de la postérité : il s'agissait de creuser un nouveau lit au fleuve jaune (Hoang-ho), dont les eaux font souvent payer cher aux provinces qu'elles traversent la vie qu'elles donnent au commerce et à l'agriculture. Les dépenses énormes et les corvées accablantes qu'exigeait cette entreprise, produisirent mécontentement général, p.009 et causèrent un soulèvement universel. Les Mongols ne purent suffire à étouffer toutes les révoltes qui se manifestèrent à la fois sur presque tous les points de l'empire. L'un des rebelles qui firent les progrès les plus rapides, fut Ko-tseu-hing, qui sut se maintenir dans la province de Kiang-nan.

Au milieu de ces troubles, le jeune Tchou-youan-tchang se dégoûta de la vie monastique, et s'enrôla comme soldat dans les troupes du rebelle qui occupait sa province natale. Il s'y distingua bientôt par ses talents, obtint un petit commandement, et gagna si bien les officiers qui lui étaient subordonnés qu'en peu de mois il fut en état de se déclarer lui-même chef de parti.

Cependant, tout en songeant à se faire un sort indépendant, la reconnaissance qu'il devait à Ko-tseu-hing fit qu'il ne voulut pas l'abandonner sans lui rendre quelque service considérable. Il l'aida à se

rendre maître d'une des villes les plus importantes de ces contrées ; et se croyant ensuite quitte envers lui, il s'empara de Ho-yang, ville située sur le Kiang, à peu de distance de Nan-king, puis de Taï-p'hing, et enfin de la capitale même de cette province, qu'on appelait alors *Kin-ling* ou la Colline d'or.

Au lieu d'imiter les autres chefs de révolte en fatiguant continuellement les peuples par des expéditions mal conçues et dépourvues de résultat, il établit dans sa nouvelle capitale une sorte de gouvernement, sur le plan de celui que les lettrés regardent comme le chef-d'œuvre de la politique, et la condition p.010 essentielle de toute bonne administration. Ayant su gagner par là cette classe nombreuse et puissante, il s'inquiéta peu des attaques de ses rivaux ; et l'un des plus redoutables, Tchin-yeou-liang, étant venu l'insulter jusque dans le cœur de son petit royaume, il parvint non seulement à le repousser, mais à s'agrandir aux dépens de cet ennemi, en ajoutant à ses propres conquêtes une partie considérable du Kiang-si, et plus de la moitié du Hou-kouang.

Ce n'étaient plus dès lors de simples partisans qui combattaient pour la possession de quelques cantons de peu d'importance, mais des généraux devenus habiles, dont les succès et les revers intéressaient des provinces entières. L'armée que commandait Tchou-youan-tchang était forte de plus de deux cent mille hommes.

Il serait aussi long que fatigant de suivre en détail les marches des officiers qui s'étaient attachés à sa fortune, et d'énumérer les villes qu'ils enlevèrent pour lui, soit aux autres rebelles, soit aux Mongols eux-mêmes. Mais il est intéressant de voir ce chef, qui sut mériter sa fortune et faire pardonner ses succès, entrer en vainqueur dans la ville qui lui avait donné naissance. En y arrivant, il s'empressa de témoigner à ses ancêtres son respect et sa reconnaissance, parce que, dans les idées chinoises, c'était à leurs vertus qu'il rapportait la cause de son élévation. Il se prosterna plusieurs fois en frappant la terre du front, devant la maison de la sépulture, puis s'y étant assis, il dit à ses généraux :

— Dans les premières <sub>p.011</sub> années de ma vie, n'étant que le fils d'un pauvre laboureur, je n'ambitionnais pas d'autre fortune que celle de mon père. En entrant au service, je n'avais d'autre désir que de m'acquitter de mon devoir. Aurais-je jamais pu espérer d'être un jour en état de rendre la paix à l'empire ? Après plus de dix ans d'absence, je reviens avec quelque gloire dans ma patrie, près des tombeaux de mes ancêtres ; j'y retrouve les vieillards que j'y avais laissés. Lorsque je quittai la maison de mon père pour entrer dans les troupes en qualité de simple soldat, je vis les plus braves et les plus estimés de nos officiers permettre à leurs soldats d'enlever les femmes et les enfants du peuple, et de lui ravir tout ce qu'il possédait. Indigné de ces brigandages, et pénétré de douleur à la vue de ces malheureuses victimes, j'osai élever la voix et faire des reproches à ceux qui l'autorisaient ; mais les trouvant sourds à mes représentations, je pris le parti de me séparer d'eux : j'assemblai les officiers qui m'obéissaient ; je leur recommandai de ne jamais souffrir parmi leurs troupes d'aussi grands désordres, d'épargner en tout le peuple, afin de lui faire connaître que nous n'avions pris les armes que pour le tirer de la misère et lui procurer une paix solide. L'auguste ciel a sans doute approuvé ma conduite, puisqu'il m'a tiré de l'état abject où j'étais né, et que je suis parvenu à l'honneur d'être votre chef.

Un conquérant qui professait et savait faire valoir ces sentiments ne pouvait guère manquer de  $_{\rm p.012}$  l'emporter à la fin sur ses compétiteurs, qui tenaient, pour la plupart, une conduite tout opposée. Il s'attacha à les détruire les uns après les autres ; et eux-mêmes, par leur mauvaise administration, contribuèrent à le faire triompher. Depuis longtemps ses officiers le pressaient de se déclarer empereur ; mais craignant l'infamie attachée au nom de rebelle, et voulant encore garder des ménagements avec les Mongols, il se borna, pour préparer les esprits par une élévation graduelle, à prendre le titre de prince de 'Ou, suivant

en cela l'exemple de la plupart de ceux qui à la Chine visent à la souveraine puissance, et commençant par renouveler le souvenir d'une de ces anciennes principautés qui, sous la troisième dynastie, constituaient le système féodal de l'empire. Il s'empara ensuite successivement, soit par lui-même, soit par ses généraux, des provinces de Kouan-toung, de Kouang-si, et de Chan-toung.

Cette dernière province était comme le rempart de la province de Tchi-li, où les Tartares tenaient leur cour. Le prince de 'Ou la traversa rapidement, et se présenta devant Toung-tcheou, qu'il emporta de vive force. Alors l'empereur mongol, voyant ses affaires désespérées, et ne voulant pas se laisser cerner dans Peking, prit la fuite et passa en Tartarie. Le conquérant fit son entrée dans la capitale, et y reçut enfin le titre d'empereur. Il donna à sa dynastie le nom de Ming, qui signifie lumière, tant au propre qu'au figuré, et aux années de son règne celui de Houng-wou, qu'on peut traduire par guerre fortunée, ou p.013 plutôt fortune immense produite par la guerre 1. La soumission de la capitale et des principales provinces ne fut pour le nouvel empereur qu'un motif de redoubler d'activité afin d'achever la conquête de l'empire. Tous ses généraux furent envoyés à la fois pour réduire ce qui pouvait rester du parti des Mongols ou des chefs de rebelles, naquère rivaux de Houngwou. Lui-même, tranquille à Peking sans y être oisif, s'occupa de consolider, par de sages institutions, sa grandeur qui ne reposait encore que sur le succès de ses armes. Ennemi du luxe, comme presque tous ceux qui s'élèvent par leur mérite et qui veulent se montrer supérieurs à leur fortune, il mit ses soins à réformer toutes les folles dépenses qui avaient rendu la cour tartare odieuse aux peuples. Il fit abattre les tours et les palais somptueux que les Mongols avaient construits à Peking, et remplacer par des ornements de cuivre les figures d'or et d'argent qui brillaient sur les chars et les meubles ; et comme un de ses grands lui représentait la perte que ce changement

\_

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Nous avons dit qu'à l'exemple de ceux qui nous ont devancés nous continuerions de donner au prince le nom des années pendant lesquelles il régna sur l'empire. Il suffit d'avoir une fois averti de cette impropriété.

allait produire, et la nécessité de conserver des superfluités qui augmentaient l'éclat extérieur de sa dignité :

— La gloire d'un prince, répondit Houng-wou, n'est pas d'avoir des meubles somptueux et superflus, mais d'être le maître d'un peuple qu'il rende heureux. J'ai tout l'empire pour domaine : en serai-je plus pauvre quand je perdrai la façon de quelques meubles  $_{\rm p.014}$  inutiles ? Si je donne l'exemple du luxe, comment pourrai-je le condamner dans mes sujets ?

Houng-wou était doué de trop de grandeur d'âme pour oublier le rang obscur d'où il était sorti ; et loin de rougir de sa naissance, il semblait plutôt en tirer vanité. Tous ses discours à ses courtisans, les instructions qu'il adressait au peuple, les exhortations qu'il faisait à ses armées, avaient pour objet d'enflammer leur âme en leur montrant l'élévation où l'avaient fait arriver, disait-il, la vertu simple et modeste de ses aïeux et son attention à se conformer aux intentions bienveillantes du ciel pour les hommes. Néanmoins le désir qu'il avait de pacifier l'empire ne l'empêcha pas d'entreprendre des guerres qui pouvaient le conduire à cet objet. Ses généraux, après avoir soumis ou dispersé tout ce qui restait des armées mongoles en-deçà de la Grande muraille, sortirent des limites de l'empire par plusieurs points, et allèrent attaquer en Tartarie les princes de la dynastie fugitive, dont le retour sur les frontières aurait pu inquiéter ou troubler l'empire.

Le Tibet, le Liao-toung, et même plusieurs divisions de la nation mongole, se soumirent à leur tour aux armes chinoises; et le prince tartare, qui conservait le titre d'empereur, se vit contraint de se retirer à Kara-koroum, dans le pays même d'où ses ancêtres étaient partis pour aller à la conquête de l'Asie. Mais dans cet éloignement ils ne cessèrent pas de tourmenter les Chinois, soit en venant à l'improviste fondre sur les frontières, soit en harcelant ceux des Tartares qui avaient reconnu les Ming, et qui servaient de p.015 boulevard à l'empire. Houng-wou ne vit pas la fin de ces guerres, qui lui donnaient toujours de l'inquiétude sur la stabilité de sa dynastie. Ce ne fut que dans les années Young-lo, sous son second successeur, que les Chinois, prenant

enfin leur revanche sur les Mongols, pénétrèrent dans la Tartarie, et la réduisirent en province chinoise.

Mais Houng-wou eut toujours la gloire d'avoir délivré sa patrie du joug que les étrangers lui avaient imposé depuis cent ans ; d'avoir réuni à ses États des pays immenses qui avaient été subjugués par les Mongols ; d'avoir rendu la paix à un vaste empire, et rétabli l'ordre troublé par les révoltes et les guerres ; d'avoir enfin répandu la terreur et la gloire du nom chinois dans des contrées éloignées, « d'où un grand nombre d'étrangers vinrent lui payer le tribut, participer à ses bienfaits, et admirer son gouvernement : » c'est-à-dire, en langage chinois, que sous son règne l'accès de l'intérieur de l'empire fut ouvert aux étrangers, et que l'attrait du commerce attira en Chine les marchands de tous les pays de l'Asie ; car, quant à la soumission des contrées qui sont situées au-delà du Tibet, dans l'Inde, la Perse et la Tartarie, on doit la regarder cette fois comme une de ces exagérations dont les Chinois sont assez prodigues, quand il s'agit de rehausser l'éclat et d'augmenter la splendeur du règne de leurs souverains.

Houng-wou avait d'abord désigné pour son héritier un de ses fils qui promettait d'être un jour le digne successeur de son père ; mais ce jeune prince étant <sub>p.016</sub> mort à la quatrième lune de l'an 1392, l'empereur choisit pour le remplacer son petit-fils, l'aîné des fils de ce prince qu'une mort prématurée venait d'enlever. Il ne fut pas longtemps sans se repentir de cette disposition qui privait de l'empire le prince de Yan, un autre de ses fils, homme habile et entreprenant, dont la conduite, après la mort de son père, justifia les craintes que celui-ci avait conçues. Au commencement de l'an 1398, la trente-et-unième année Houng-wou, l'empereur fut attaqué de la maladie dont il mourut, le dixième jour de la cinquième lune intercalaire, à l'âge de soixanteonze ans. Il laissa la réputation d'un des plus grands princes que la Chine ait eus ; il avait de belles qualités et point de défauts essentiels. Persuadé que l'intérêt personnel conduit toujours le peuple, il veillait avec soin à ce que ses sujets ne manquassent jamais du nécessaire ; et cette conduite également fondée sur son discernement et sa bonté, lui

mérita l'amour des Chinois et des étrangers. Sa clémence était égale à son courage. Maïtilipala, petit-fils du dernier empereur mongol étant tombé entre ses mains, les grands qui craignaient que ce prince ne causât quelque trouble, demandèrent qu'il fût immolé dans la salle des ancêtres de la famille impériale. Ils s'appuyaient pour cet acte d'une barbare politique, de l'exemple d'un des plus illustres empereurs chinois, de Taï-tsoung, fondateur de la dynastie des Thang :

— Je sais, répondit Houng-wou, que ce prince fit mourir Wang-chi-tchoung dans la salle de ses ancêtres. Mais  $_{\rm p.017}$  s'il eût eu entre ses mains quelqu'un des descendants de la famille des Souï, à laquelle il faisait succéder la sienne, je doute qu'il se fût conduit de même. Qu'on mette dans les trésors publics les richesses venues de Tartarie, pour subvenir aux besoins de l'État. À l'égard du prince Maïtilipala, ses ancêtres ont été les maîtres de l'empire pendant près de cent ans : les miens ont été leurs sujets ; et quand même ce serait une coutume constante de traiter ainsi les rejetons d'une dynastie qu'on éteint, je ne saurais jamais m'y résoudre.

Il ordonna qu'on fît quitter l'habit tartare au prince captif, et qu'on le vêtit à la chinoise ; il le déclara prince du troisième ordre, lui assigna un cortège et des appointements convenables, et lui fit donner un palais pour lui et les princesses ses femmes. Peu de temps après même, il le renvoya en Tartarie près de son père, recommandant à ceux qui étaient chargés de le reconduire, de prendre bien garde qu'il n'arrivât aucun accident à celui qui devait continuer la ligne directe de la dynastie mongole. La suite fit voir que Houng-wou avait su allier dans cette circonstance les principes de l'humanité avec ceux d'une sage politique.

Contemporain de Tamerlan, il parvint, par des moyens bien différents, à une puissance et à une célébrité non moins grandes. L'ambition de l'un causa les plus grands malheurs à la partie de l'Asie qui se trouva exposée à ses ravages ; l'ambition de Houng-wou tourna toute au bonheur des hommes, et sauva sa patrie des horreurs de

l'anarchie et de la guerre <sub>p.018</sub> civile. Tamerlan voulut, dit-on, porter ses armes en Chine, pour y venger les princes de la famille de Tchingkiskhan dont il était l'allié. Les historiens chinois ont pour la plupart ignoré ce fait, et n'ont vu dans Tamerlan qu'un sujet fidèle de l'empereur des Ming, qui reconnut le premier l'autorité de Houng-wou, et lui envoya, avec le tribut qui marquait sa soumission, la lettre la mieux écrite qui soit jamais venue des pays étrangers. On sait cependant que Houngwou fut informé des préparatifs que ce prétendu vassal avait dirigés contre lui ; car on trouve dans le recueil de ses ordonnances, un décret pour assembler des troupes, fortifier les places et construire des camps sur la route qui conduit de la Perse à la Chine. Si la mort ne fût venue arrêter Tamerlan dans cette expédition, on eût vu si le bonheur qui avait accompagné jusque là le libérateur de la Chine se serait démenti dans cette occasion, ou si le vainqueur de Bajazet, arrivant à l'extrémité de l'Asie avec des troupes fatiguées, ayant pour auxiliaires ces mêmes Mongols que Houng-wou venait de disperser, eût pu combattre avec avantage toute une nation animée de l'enthousiasme de sa délivrance, et conduite par un chef habile qui ne devait ses succès qu'à ses talents et à sa bravoure personnelle.

Sous ce dernier rapport, on peut comparer Houng-wou à Tchingkis, dont il détrôna la postérité. Celui-ci, héritier d'une principauté inconnue en Tartarie, et commandant à quelques cavaliers, ne devait pas plus espérer d'obtenir l'empire de l'Asie que le fils du laboureur de Ssetcheou ne pouvait prétendre à p.019 l'enlever aux descendants de Tchingkis. Tous deux eurent les plus grands obstacles à surmonter, et parvinrent de l'état le plus humble à la puissance la plus vaste. On ne met point ces conquérants orientaux au niveau de César ou d'Alexandre, parce que, selon l'opinion commune, nés au milieu de la barbarie, ils n'eurent à combattre et à soumettre que des barbares : mais il faut remarquer que tout est relatif, et que les moyens en pareil cas sont proportionnés à la fin. D'ailleurs l'histoire moderne prouverait, à défaut de l'histoire ancienne, que les nations qui se disent éclairées se soumettent plus facilement au joug que celles qu'on traite de

barbares. Si Tchingkis trouva dans la grossièreté même de sa nation et dans son état peu avancé un grand obstacle à ses projets, Houng-wou eut peut-être plus de difficultés à surmonter dans les lumières de ses concitoyens; car il était plus aisé de rallier des cavaliers tartares, que de subjuguer et de se concilier les esprits hautains des lettrés chinois. Les deux entreprises demandaient des talents différents. Mais si Tchingkis joua un rôle plus éclatant en apparence, Houng-wou mérita mieux le titre de grand homme. Les fureurs de l'un désolèrent deux parties du monde et coûtèrent la vie à des millions d'hommes : les guerres que Houng-wou fut obligé de soutenir eurent pour effet de rétablir l'ordre dans un grand empire, d'y faire régner les lois, la paix et l'abondance, et d'en chasser des dominateurs étrangers.

On a sous le nom de Houng-wou un recueil de lois et d'instructions, que le premier empereur des <sub>p.020</sub> Mandchous a fait traduire, et qui sont un beau monument de la sagesse et des sentiments élevés de ce prince. Le père de Mailla s'en est servi avec avantage, dans la rédaction du commencement de l'histoire des Ming <sup>1</sup>.



-

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> <u>Hist. gén. de la Chine,</u> tome X.

#### III

## CHING-TSOU, empereur de la dynastie des Mandchous

**a** 

n 021 Ching-tsou, ou le Saint-Aïeul, l'un des empereurs le plus célèbres de la dynastie tartare qui occupe en ce moment le trône de la Chine, est plus connu des Européens sous le nom de Khang-hi; mais *Khang-hi,* en chinois, ou *Elkhe-taifin* en mandchou (l'*inaltérable paix*), n'est réellement que le titre donné par ce prince aux années de son règne, suivant la coutume des empereurs chinois 1. Khang-hi, que nous nommerons ainsi pour nous conformer à l'usage adopté par les missionnaires, se nommait Hiouan-ye (étincelle bleue), mais c'est là son petit nom, dont il n'est pas permis de se servir en parlant des empereurs ; et il est si sévèrement interdit d'en faire usage, que les mots mêmes qui forment celui-là, étincelle bleue, ont été, à l'occasion du prince qui l'a porté, rayés, pour ainsi dire, du vocabulaire de la langue commune, ou du moins mis à une place distincte dans le dictionnaire, marqués de signes particuliers et altérés dans leur orthographe, afin qu'il n'arrivât à personne ou par ignorance, ou par inattention, de les répéter ou de les écrire, soit <sub>n 022</sub> dans leur application à un personnage auguste, soit dans leur sens primitif ou même en composition 2.

Khang-hi était le second fils de Chun-tchi, véritable fondateur de la dynastie des *Thsing* ou des Mandchous : car les autres princes de la même famille, auxquels on a donné après coup le titre d'empereur, n'ont réellement exercé aucune autorité en Chine. Le jeune prince qui

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Voyez ci-dessus.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> La même chose a eu lieu souvent dans des occasions semblables, et c'est là, pour le dire en passant la cause de quelques irrégularités d'orthographe dans la forme de certains caractères qui ont été employés aux petits noms des empereurs. Voyez Examen critique, etc., à la tête du Supplément au Dictionnaire Chinois-Latin du père Basile de Glemona, p. 19.

n'était point fils de l'impératrice, mais d'une des femmes du second rang de l'empereur Chun-tchi, n'avait encore que huit ans, quand il perdit son père en 1661; et, malgré sa jeunesse et l'établissement, encore récent, d'une puissance étrangère au milieu d'une nation jalouse de ses droits, il fut unanimement reconnu par tous les grands d'entre les Mandchous, les Mongols et les Chinois.

Peu de jours après son inauguration, il y eut un conseil général ou une assemblée, dans laquelle on nomma quatre régents pour gouverner pendant la minorité : l'un des premiers actes de leur autorité fut l'expulsion des eunuques qui, sous divers titres, s'étaient introduits dans le palais impérial, comme au temps de la décadence des dynasties précédentes, et qui menaçaient d'anéantir à sa naissance le pouvoir de celle-ci par leurs usurpations tyranniques. Une loi expresse, qu'on fit graver sur une plaque de fer du p.023 poids de mille livres, interdit pour l'avenir aux princes mandchous, la faculté d'élever les eunuques à aucune sorte de charge ni de dignité.

Les principales provinces de l'empire et les peuples de Tartarie se trouvaient, dès cette époque, paisiblement soumis aux Mandchous ; et l'inaltérable paix, dont on leur donnait l'espérance par le nom assigné au règne du nouvel empereur, contribua sans doute à rendre leur soumission plus absolue. Un seul ennemi troublait encore la tranquillité publique : c'était un pirate, prêt à devenir un roi, qui s'était emparé de l'île Formose, et, de là tenait en échec, avec quelques barques, toutes les flottes de l'empire, et menaçait les provinces maritimes. On n'imagina rien de mieux, pour lui couper les ressources qu'il tirait de ses ravages mêmes et de ses descentes sur les côtes du Fou-kian, que de détruire tous les villages, bourgs et forts voisins de la mer, et de transporter les habitants dans l'intérieur de l'empire. C'est là sans doute un étrange système de défense ; mais les gouvernants à la Chine sont capables de l'entreprendre : les peuples s'y soumettraient aveuglément, et ce serait peut-être, malgré sa bizarrerie, le moyen qui leur réussirait le mieux, dans le cas d'une invasion des Européens sur quelque point de leurs côtes. De cette manière on sauverait l'empire,

en ajoutant du côté de la mer une ceinture de déserts semblables à ceux que la nature a placés, comme pour en défendre l'accès, du côté du nord et du nord-ouest. Le pirate fut en effet victime de cet usage extraordinaire qu'on fit de la force  $_{\rm p.024}$  d'inertie. Ses compagnons l'abandonnèrent, quand il ne sut plus où les mener au pillage.

Khang-hi n'était âgé que de treize ans, lorsque Souï, le plus âgé des quatre régents, vint à mourir. Le prince profita de cette occasion pour saisir les rênes de l'État, et s'affranchir du joug des trois autres régents. L'un d'eux même, qui, plus que ses collègues, avait abusé de son autorité, fut peu après arrêté, jugé, et convaincu sur douze chefs d'accusations plus ou moins graves. On le condamna, lui et un de ses fils, à être mis en pièces : sept autres fils furent décapités ; et toute la grâce que le jeune empereur fit au père, fut de se borner à le faire étrangler. Un caractère inflexible, joint, disent les historiens du pays, à une sagesse remplie de modération, double présage de la tranquillité du peuple, se faisait déjà remarquer dans le prince, qui, dès l'âge de quinze ans, se montrait appliqué à l'étude et ennemi de la mollesse, et faisait tout à la fois dans les lettres et dans la tactique, dans la philosophie et dans les exercices militaires, les progrès convenables à un souverain qui avait à gouverner des Chinois et des Tartares.

Une affaire dont nous aurions peine en Europe à concevoir l'importance politique, fournit à Khang-hi une occasion de montrer sa sagacité, et de faire preuve d'un esprit supérieur aux préjugés de sa nation. Il s'agissait de l'astronomie européenne, que, depuis la mort du père Adam Schall, les mathématiciens chinois attaquaient avec une nouvelle ardeur. Une expérience de gnomonique suffit à l'empereur, malgré les cabales p.025 de tous les grands et les représentations de tous les tribunaux, qui faisaient de cette dispute une affaire nationale, pour reconnaître la supériorité des procédés européens, et de ceux du père Verbiest en particulier. Cet étranger fut nommé chef du bureau des astronomes, ou, comme disent les missionnaires, président du tribunal des mathématiques, et l'on vit, au grand regret des Chinois, un bonze d'occident faire succéder les méthodes d'Europe à celle des

musulmans, qui du moins avaient dans les prédictions astrologiques qui les occupaient spécialement un point de contact avec les astronomes du pays.

Les éclaircissements que Khang-hi avait demandés au père Verbiest avaient piqué vivement sa curiosité : la gnomonique l'avait conduit à la géométrie, à l'arpentage, à la musique même. Son esprit vaste et pénétrant embrassait toutes nos sciences ; il en sentait l'enchaînement et la liaison ; il admirait la précision et l'exactitude de leurs méthodes et de leurs procédés. En un mot il devenait insensiblement le disciple des jésuites, quand des embarras d'un autre genre vinrent le détourner de ses études, et absorber toute son attention.

Ce fameux Ou-san-koueï, qui avait en quelque sorte livré l'empire aux Mandchous, était devenu prince du Yun-nan et du Koueï-tcheou. Les précautions qu'il semblait prendre dans sa principauté contre les Mandchous le leur rendirent suspect, et la défiance devint réciproque. Il craignit qu'on ne voulût joindre ses États à ceux qui formaient l'empire des Thsing. <sub>p.026</sub> On crut ou l'on feignit de croire qu'il avait le projet de faire révolter les provinces du midi. Pour le forcer à se déclarer, et avoir en même temps un motif légitime de lui faire la guerre, on le somma de venir en personne à la cour prêter l'hommage qu'il devait et qu'il n'avait pas rendu depuis longtemps. Averti par son fils, qui était retenu en otage à Peking, des soupçons qu'on avait conçus contre lui, il voulut éluder cette démarche, qui le livrait sans défense entre les mains de l'empereur. Celui-ci envoya deux officiers pour l'engager à s'acquitter de son devoir. Mais tout en traitant les deux envoyés avec le plus grand respect, il ne laissa pas de reprocher avec beaucoup de vivacité aux Tartares leur ingratitude envers un homme qui les avait introduits dans la Chine:

— Je me rendrai à Peking, ajouta-t-il, si l'on continue de me presser, mais ce sera à la tête de quatre-vingt mille hommes; vous pouvez y retourner : j'espère vous y suivre dans peu, accompagné de manière à rappeler ce qu'on me doit, et ce qu'on a trop oublié.

Ses menaces ne furent pas vaines ; ses mesures avaient été bien prises, et aussitôt que les envoyés de l'empereur furent partis, il quitta l'habit tartare et reprit celui des Chinois. Il proscrivit le calendrier des Thsing, et en fit distribuer un nouveau dans l'empire et parmi les princes tributaires. Ce qu'il y avait de national dans cette révolte pouvait la rendre universelle. Le Yun-nan, qui lui obéissait, le Koueïtcheou, le Sse-tchhouan, et le Hou-kouang se déclarèrent pour lui. Si Khang-hi n'eût été qu'un prince ordinaire, la p.027 dynastie des Thsing expirait, pour ainsi dire, en naissant, et le même homme qui avait frayé la route du trône aux Tartares aurait pu les en précipiter.

Le fils d'Ou-san-koueï, qui était à la cour, agissait de son côté moins noblement que son père; mais d'une manière tout aussi efficace. Profitant des dispositions des esclaves chinois qui étaient à Peking, et qu'il jugea plus propres à entrer dans ses desseins, parce qu'ils étaient ceux qui avaient le moins à perdre et le plus à gagner dans une révolte, il sut les engager dans une conspiration, et employa les serments pour que le secret lui fût gardé. On devait, le premier jour de l'an, s'emparer de la personne de l'empereur, et faire main basse sur tous les officiers chinois et tartares que la solennité rassemblait au palais. Rien ne transpira de ce projet, jusqu'au soir de la veille du jour fixé pour l'exécution. Un certain Ma-tsi, garde-du-corps de l'empereur, sut arracher d'un de ses esclaves le secret de la conjuration, et s'empressa d'aller le révéler à Khang-hi. Un service de cette importance fut la source de la fortune de Ma-tsi, qui devint par la suite premier ministre et beau-père de son maître. Lui-même fut chargé d'arrêter le fils d'Ousan-kouei, et les principaux complices dont on avait les noms. Khanghi, sachant concilier la clémence avec la justice, accorda un pardon général à la multitude qui n'était qu'égarée ; mais il fit périr, par le dernier supplice, le fils d'Ou-san-kouei et quelques-uns des plus coupables.

<sub>p.028</sub> Au moment où l'éclat, qu'on n'avait pu éviter, ébranlait la confiance que le Nord avait dans la fortune des Mandchous, on apprit à Peking la révolte des provinces du Midi. Trois nouveaux ennemis, les

princes de Kouang-toung, de Fou-kian et de Formose, se joignirent à Ou-san-koueï, déjà maître des quatre grandes provinces du sud-ouest, et un prince de la famille de Tchingkis, jugeant cette occasion favorable pour ressaisir le sceptre de ses ancêtres, se forma dans la Tartarie un parti qui, seul, eût pu suffire pour renverser un pouvoir bien affermi. Khang-hi, à l'âge de 22 ans, n'ayant qu'un petit nombre de troupes à sa disposition, sut les multiplier, en quelque sorte, par sa diligence, par son activité. Il fit marcher sa garde sous la conduite de généraux dont il avait deviné les talents; en leur recommandant de se tenir sur la défensive, il se prépara les moyens de revenir plus tard à l'offensive.

S'il eût eu moins d'ennemis en ce moment, ou des ennemis moins redoutables, peut-être Khang-hi eût succombé ; mais la confiance qu'ils avaient au succès les rendit défiants entre eux, et ils se divisèrent, parce qu'ils étaient sur le point de triompher. Les généraux de Khang-hi, allant d'abord au plus pressé, attaquèrent et battirent le prince mongol, qui fut fait prisonnier. Le prince de Formose prit lui-même le soin de ruiner les forces de ses confédérés, en faisant à celui de Foukian une guerre qui devait aboutir à la perte de tous deux. Celui de Kouang-toung, voyant la p.029 tournure des affaires, fit, des premiers, sa soumission aux Mandchous ; et Ou-san-kouei lui-même se vit contraint de rentrer dans ses États.

Mais cette guerre était à peine terminée, qu'il se forma, du côté du nord, un nouvel orage, capable non seulement de renverser la puissance des Mandchous, mais même de changer la face de l'Asie. L'un des chefs de la nation mongole, connue sous le nom d'Œlets ou Eleuthes, après s'être élevé par des moyens mêlés de crimes et d'artifices, à un rang auquel sa naissance ne lui donnait pas droit de prétendre, s'était ménagé la faveur du Dalaï-lama, dont l'appui est une puissance dans ces contrées. Non content d'avoir assujetti la plupart des tribus de sa nation, il songea encore à étendre son pouvoir sur la partie de la nation mongole, qui, sous le nom de Kalka, est venue, après avoir été chassée de la Chine, s'établir de nouveau dans les contrées où prit naissance le pouvoir de Tchingkis-khan. C'était suivre

la même marche qui avait si bien réussi à ce conquérant ; car, si toutes les branches de la nation mongole se fussent encore une fois trouvées réunies sous l'autorité d'un prince audacieux, entreprenant et ambitieux à l'extrême, tel qu'était Galdan, plus connu par son titre de Contaïsch, il y avait lieu de croire que bientôt tous les Tartares auraient obéi à ce nouveau maître ; et que peut-être la Chine et le reste de l'Asie orientale seraient rentrés sous le joug des anciens conquérants.

Khang-hi vit le premier le danger qu'il y avait à laisser s'affermir cette nouvelle puissance qui, sous le  $_{\rm p.030}$  nom de Djoun-gar (aile gauche), menaçait de former de nouveau cette immense armée qui, plus d'une fois, s'est avancée vers le midi, composée de toutes les tribus de la Tartarie, et partagée en aile droite ou occidentale, en centre, et en aile gauche ou orientale. Comme les premiers principes de la politique sont de tous les pays, il jugea qu'il fallait soutenir les Kalkas qui étaient les plus faibles, et pour les secourir avec plus de facilité, il organisa dans leurs pays huit bannières ou régiments, répondant à leurs principales tribus.

Du côté du nord-ouest, on voyait sans cesse arriver des troupes de marchands, des princes fugitifs avec leurs tentes et leurs équipages, et des tribus entières qui demandaient avec instance d'être reçus sur les terres de l'empire, pour se mettre à l'abri des persécutions de Galdan, qui, disait-on, s'avançait avec une armée formidable pour faire la conquête des pays qui sont voisins de la mer Bleue (Kôke noor). Ce prince ne dissimula pas même son dessein, et il en fit part à Khang-hi, par un ambassadeur, en lui représentant qu'il ne voulait que rentrer en possession des pays qu'avaient habité ses ancêtres. L'empereur dissimula avec lui, et s'en tint à des précautions pendant quelques années, qu'il employa à étouffer dans l'empire la dernière semence de révolte, à réduire un fils d'Ousan-koueï, qui venait de succéder à son père, à faire la conquête de Formose, et enfin à s'emparer de la province de Kouang-toung, dont le prince, devenu trop puissant, avait, disait-on, manqué aux lois de l'empire, en entretenant un commerce

réglé avec les <sub>p.031</sub> *Têtes-Rouges* (les Hollandais) et les habitants de *Liu-soung*, ou les Espagnols des Philippines.

Ces affaires terminées, l'empereur tourna toute son attention vers la Tartarie, où la mésintelligence toujours croissante entre les Œlets et les Kalkas semblait préparer de grands événements. Il avait réussi, non sans beaucoup de peine, à concilier par un traité solennel les intérêts des différents chefs Kalkas, que leurs divisions livraient, pour ainsi dire, à la merci de Galdan. Mais celui-ci ne cessait d'employer tous ses efforts pour dissoudre une confédération qui contrariait ses vues.

En 1688, un envoyé du *Khan-blanc*, roi des *Oros*, c'est-à-dire du Tzar de Russie, arriva à Peking pour entamer une négociation relative à la fixation des limites des deux empires. Khang-hi envoya à Selinginskoi, pour cet objet, des commissaires, au nombre desquels se trouvaient les deux jésuites Pereyra et Gerbillon : le dernier nous a laissé la relation détaillée de cette importante affaire, qui ne fut achevée que l'année suivante, parce qu'elle fut interrompue cette année par la sanglante guerre qui éclata enfin entre les Œlets et les Kalkas. Galdan et ses adhérents avaient juré la ruine de tous ceux des Mongols qui obéissaient à la Chine ; ils parcouraient la Tartarie en brûlant les temples et les images de Bouddha, ainsi que les livres de religion. Khang-hi, en apprenant ces nouvelles, fit aussitôt marcher les bannières des Mongols, savoir : les tribus d'Ongniyot, de Barin, de Kesikten, de Kartsin, de Kara-kortsin et celle des Quatre fils.

p.032 Galdan était sur l'Orgon avec une armée formidable. Le théâtre de la guerre et le succès qui couronnait ses entreprises, rappelaient également les premières guerres de Tchingkis. Mais les Kalkas fugitifs, sur les frontières de la Chine, trouvèrent dans Khang-hi un appui qui avait manqué aux Naïman et aux Keraïts. L'empereur ayant essayé, mais inutilement, quelques voies de conciliation, se vit enfin forcé de faire marcher les troupes de l'empire, et d'envoyer deux divisions commandées par son frère aîné, et par Tchang-ning, autre prince de la famille impériale. Lui-même passa en Tartarie, sous prétexte d'y passer

le temps des grandes chaleurs : mais en effet pour être plus à portée de faire exécuter ses ordres et d'observer les événements.

Des succès, qu'on eut soin d'exagérer, mais qui n'amenèrent aucun résultat définitif, furent tout le fruit de cette première guerre, qui dura jusqu'en 1690, et qui se termina par une soumission apparente de Galdan. L'année suivante, Khang-hi, qui comptait peu sur les serments de ce prince remuant et ambitieux, résolut d'aller lui-même tenir les États des Kalkas, et faire la revue de leurs tribus. Ce voyage, dans lequel il fut encore accompagné par le père Gerbillon, nous a valu, de ce missionnaire, une assez bonne description de la route suivie par l'empereur 1.

Galdan n'était pas un ennemi qu'il suffit de combattre en bataille rangée. Une politique astucieuse p.033 était le guide de toutes ses démarches. Il tâchait, par toutes sortes de moyens, de semer la mésintelligence entre les chefs mongols soumis à l'empire ; il s'efforçait d'attirer les principaux à son parti ; et, pour mieux diviser les Mongols, il eut recours au schisme, et se déclara protecteur du Dalaï-lama, contre les prétentions des lamas de Tartarie : conduite qui n'était assurément pas dictée par un attachement sincère à l'orthodoxie de ses ancêtres, puisque, dans le même temps, il embrassa l'islamisme, pour s'attacher les Khasaks et les autres Turcs musulmans. Mais Khang-hi, qui n'était pas moins habile, avait de plus l'art de se montrer sincère dans ses procédés, et religieux observateur de sa parole. Enfin, en 1696 il fit sortir, contre les Œlets, deux divisions, l'une du côté de l'ouest sous le général Fe-yan-ko, et l'autre qu'il se réserva de commander lui-même. Sa résolution ne fut pas plutôt annoncée, que tous les grands voulurent tenter de l'en détourner. Les maximes chinoises sont fort opposées à ces expéditions lointaines, qui ne vont pas, il est vrai, sans de grands risques et sans des sacrifices considérables, mais qui sont peut-être le seul moyen d'assurer la

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Dans la collection de Duhalde, t. IV, p. 152.

tranquillité de l'empire, en détruisant dans leur source les causes qui pourraient la troubler.

Khang-hi ne se laissa ébranler par aucune sollicitation; et il fit avec une rare prudence les préparatifs de cette périlleuse expédition. Gerbillon, qui l'y accompagna encore 1, nous en a laissé une relation assez p.034 détaillée <sup>2</sup>. Le char impérial s'avança jusqu'au Keroulen ; et plusieurs chefs, vassaux de Galdan, se soumirent aux troupes impériales, qui remportèrent, en diverses rencontres, des avantages signalés. Galdan se retira dans la partie occidentale de ses États, où Khang-hi ne jugea pas à propos de le poursuivre. Des nouvelles officielles répandues dans tout l'empire représentèrent le prince Œlet comme entièrement défait, et son empire comme détruit. On lui avait effectivement tué ou pris beaucoup de monde, mais on ne lui avait rien ôté, puisqu'on n'avait pu l'atteindre. Effectivement, l'année suivante (1697), Khang-hi sortit de nouveau des limites; et, cette fois, il prit sa route par le pays d'Ordos, pour pénétrer plus directement jusqu'au lieu où étaient rassemblées les principales forces du Contaisch : mais il s'arrêta dans le pays des Ordos, sur les bords du Hoang-ho, où les ambassadeurs de Galdan vinrent le trouver. Khang-hi les reçut avec bonté; mais il ne voulut accorder aucune condition au Contaisch que celui-ci ne fût venu lui-même se remettre entre ses mains. Il lui fixa, pour cette soumission, un délai de soixante-dix jours, pendant lesquels il fit lui-même un voyage à Peking, pour y assister aux fêtes du nouvel an ; puis il revint dans le pays des Ordos, et s'arrêta à Ning-hia, pour attendre l'arrivée de Galdan, en préparant tout pour l'aller chercher au fond de la Tartarie, si ce prince persistait dans son obstination.

p.035 Les troupes qui accompagnaient le Contaisch, s'étant toutes dispersées, ou soumises aux généraux de l'empereur, on ne pensait pas qu'il dût lui rester plus de six ou sept cents hommes ; et quatre corps d'armée, commandés par des chefs habiles, se préparaient à l'aller chercher du côté de Khamul, au centre de la grande Tartarie. Mais les

29

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Duhalde, t. IV, p. 394.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Id., ibid.

détachements s'étaient à peine mis en route, quand l'empereur reçut la nouvelle de la mort de Galdan. Khang-hi, débarrassé de son plus grand ennemi, laissa à ses généraux le soin d'achever la guerre, et s'en revint à Peking à petites journées, en chassant, comme il avait coutume de faire dans tous ses voyages de Tartarie.

Quand il fut de retour dans sa capitale, les grands de sa cour le supplièrent de changer le nom de Khang-hi, que portaient les années de son règne, en quelque autre nom qui rappelât les glorieux événements qui venaient de se passer, comme l'avaient fait, en pareille occasion, les empereurs des dynasties précédentes. Khang-hi s'y refusa par modestie, et donna, en comptant pendant tout son règne le même nom d'années, un exemple qui a été suivi par les princes de sa dynastie, Young-tching, Khian-loung et Kia-khing.

Le discours que Khang-hi prononça en cette circonstance contient un exposé très lumineux des motifs et des résultats de la guerre.

- Kaldan, dit-il, était un ennemi formidable : Samarkand, Boukhara, les Pourouts, Yerkiyang, Khaschgar, Tourfan, Khamul, enlevés aux musulmans ; et la prise de douze cents villes n'attestent que trop jusqu'à quel point p.036 il avait su porter la terreur de ses armes. Les Kalkas avaient en vain rassemblé toutes leurs forces, en lui opposant leurs sept bannières, qui formaient une armée de plus de cent mille hommes : une seule année suffit à Galdan pour dissiper et anéantir des forces si considérables. Le Khan des Kalkas est venu implorer mon secours et se soumettre à ma puissance, attiré par la réputation de la grandeur d'âme et de la générosité avec lesquelles j'ai toujours traité les étrangers. J'aurais commis, contre les règles d'une sage politique, la faute la plus grave, si j'avais refusé de le recevoir ; il n'aurait pas manqué d'aller se joindre aux Œlets, et il serait superflu de vous faire sentir à quel degré de puissance et de force se serait élevé Galdan, avec un allié si formidable.

En effet, si Khang-hi eût négligé de prendre part aux affaires de ces contrées, il y a lieu de croire qu'au lieu de voir *la Tartarie indépendante* soumise à l'empereur de la Chine, on eût vu la Chine subjuguée par le Contaisch des Tartares. Les suites de cette guerre occupèrent encore longtemps les Mandchous du côté de l'occident. Khang-hi se vit obligé, après avoir soumis presque toutes les branches de la nation Œlet, d'attaquer aussi les Kirgis-khasaks. Une fois maître de ces pays, tous les démêlés des princes tartares entre eux, ou avec les lamas du Tibet, ressortirent de la cour de Khang-hi comme d'un tribunal suprême, également reconnu de toutes les parties. Mais ces événements ne sont pas assez considérables, et n'occupèrent p.037 pas assez le prince dont nous esquissons la vie, pour mériter de trouver place ici.

Il en est de même de la querelle des cérémonies, dont les agitations se firent sentir à la Chine vers la fin du dix-septième siècle ; et quoique Khang-hi, qui avait pris les missionnaires en affection, eût rendu un édit favorable à la religion chrétienne, et eût daigné même prendre connaissance d'une exposition de la doctrine des lettrés tracée par les jésuites et soumise à son approbation, on peut bien croire que les tracasseries qui agitaient les religieux de la Chine, et dont le récit remplit toutes les relations de cette époque, étaient pour la cour de Peking, et pour Khang-hi en particulier, de bien petites affaires, qui auraient peine à trouver place dans l'histoire. Ce fameux édit par lequel l'exercice de la religion fut autorisé dans l'empire est du 22 mars 1692 : le père le Gobien en a donné une histoire détaillée; et quoique le christianisme de la Chine en ait peut-être reçu moins d'avantage qu'on avait droit de l'attendre, on ne peut se dissimuler que cet acte authentique, le plus favorable de tous ceux qui ont été promulgués au sujet de la religion, a rendu les missionnaires juges un peu partiaux du talent et des grandes qualités de Khang-hi.

Une entreprise de ce prince, où le secours des missionnaires lui fut infiniment précieux, fut la levée de la carte de l'Empire, opération qui devait d'abord se borner aux pays que borde la Grande muraille, mais qui s'étendit ensuite à toute la Chine, et à la frontière orientale et

occidentale. Khang-hi sentait toute <sub>p.038</sub> l'importance du grand travail dont il avait conçu l'idée ; il en suivait avec intérêt le progrès, il en appréciait le mérite, et quoiqu'il en connût bien les difficultés, il en pressait l'achèvement avec beaucoup d'ardeur. Huit ans suffirent pour mettre à fin cette immense entreprise, qui ne fait pas moins d'honneur au génie du prince qui l'ordonna, qu'au zèle de ceux qui l'exécutèrent. C'est encore aujourd'hui le travail géographique le plus vaste et le plus complet qui ait été exécuté hors de l'Europe.

La glorieuse tranquillité dont jouissait Khang-hi fut troublée, en 1709, par des intrigues de cour, dont son fils aîné, plusieurs grands, et des lamas étaient les auteurs, et qui tendaient à faire dégrader le prince héritier, auquel on reprochait d'avoir cherché, par des horoscopes, des opérations magiques et des menées criminelles, à prévoir, et peut-être même à hâter l'époque de la mort de l'empereur. C'est à la Chine une source continuelle de troubles, de désordres et de révolutions que cette faculté que se sont réservées les empereurs, de choisir à volonté, parmi leurs fils, celui qu'il leur plaît de désigner pour leur successeur. Khang-hi, prévenu par les intrigues de ses courtisans, mais aimant toujours tendrement le prince héritier, fut quelque temps dans une agitation d'esprit qui influa beaucoup sur sa santé. Le prince fut arrêté et chargé de chaînes; mais l'empereur ayant peu après reconnu son innocence, il lui rendit ses titres, ses honneurs, et condamna même à une prison perpétuelle son fils aîné, premier instigateur de toute cette intrique.

p.039 En 1722 Khang-hi, qui conservait a soixante-neuf ans l'habitude des exercices laborieux qu'il avait contractée dans sa jeunesse, et qu'affectionnent tous les Tartares, avait été comme à l'ordinaire passer l'été au-delà de la Grande muraille, et s'étant à son retour fatigué de nouveau dans un de ses parcs, en prenant le divertissement de la chasse au léopard, il fut saisi par le froid, et tous les soins des médecins ne purent l'empêcher d'expirer, le 20 décembre 1722, après avoir régné soixante et un ans, sans avoir atteint un âge très avancé. Il institua pour son successeur son quatrième fils, qui donna aux années

de son règne le nom de *Young-tching*; et il lui laissa l'empire dans un état plus tranquille, plus puissant et plus florissant qu'il ne l'avait reçu lui-même de son père Chun-tchi.

Quand on songe aux circonstances au milieu desquelles il monta sur le trône, on ne peut s'empêcher de croire que la prospérité de ce long règne ait été l'effet du génie encore plus que de la fortune du prince. Il est à croire que ce règne de soixante ans sera compté, par les Chinois, au nombre des époques les plus glorieuses de leur histoire. Déjà dans cet examen préparatoire, où, comme chez les anciens Égyptiens, qui jugeaient, dit-on, les rois après leur mort, on s'occupe de caractériser l'empereur défunt en lui donnant un titre posthume qui rappelle ses vertus, ou consacre sa gloire, le nom qu'on a donné à Khang-hi (Chingtsou-jsin-hoang-ti, le saint aïeul, empereur plein de piété), ce nom atteste la vénération, qu'a inspirée sa mémoire.

p.040 Le jugement que porteront sur Khang-hi les auteurs des mémoires secrets destinés à paraître après la destruction de la dynastie actuelle, ces historiens qui peuvent être impartiaux, quoique contemporains, s'accordera sans doute avec celui de la postérité, et s'il est permis d'emprunter leur langage, en s'efforçant de deviner leur sentiment, voici à peu près comment ils devront s'exprimer :

« Le saint Aïeul mérita véritablement le nom de Jin (pieux) par sa piété envers ses parents, par son amour pour ses peuples, et son dévouement aux ordres du ciel ; il ne mérita pas moins celui de Ching (saint et sage) par les lumières de son esprit, par son attachement inviolable aux maximes des anciens, qu'il avait toutes gravées dans son cœur, par les connaissances variées qu'il avait sur toutes sortes de sujets. Sa haute renommée attira, des pays les plus éloignés, les ambassadeurs des rois étrangers qui vinrent faire leur soumission, et participer aux bienfaits de son gouvernement, et ses armes réduisirent à leur devoir ceux des barbares que leur ignorance entraîna dans la révolte. L'éclat de son nom se répandit dans toutes les parties de l'univers, et jamais

l'empire ne fut plus heureux que sous ce prince, qui savait se faire aimer, parce qu'au besoin il savait être craint. Au milieu de tant de louanges que les peuples lui donnèrent, un seul reproche s'éleva peut-être : on trouva le *saint aïeul* trop indulgent et trop facile pour les bonzes d'Occident, qu'il admettait dans sa familiarité, dont il était presque toujours accompagné, et dans p.041 lesquels il toléra trop un zèle outré, qui les porta à vouloir substituer leur croyance aux usages que les saints ont établis dans le royaume céleste. Mais l'extrême bonté qu'il marquait à ces étrangers peut s'excuser en songeant au désir qu'avait ce prince d'acquérir des connaissances nouvelles, et à l'humanité qui lui faisait accueillir ces malheureux étrangers venus des extrémités du monde.

En prêtant aux historiens ce langage au sujet de la protection que Khang-hi accorda aux missionnaires et au christianisme, nous ne faisons que répéter les paroles de Young-tching son fils quand il voulut se justifier d'une conduite tout-à-fait contraire. La sévérité du fils était sans doute beaucoup plus du goût des Chinois que l'indulgence du père. Aussi l'on ne doit pas s'étonner de l'empressement que les missionnaires ont mis à célébrer Khang-hi : ils l'élèvent au-dessus de tous les autres princes de la Chine, et en parlant de la splendeur de son règne et de l'éclat de ses victoires, ils ont coutume de le comparer à Louis XIV, son contemporain, ce qui, à cette époque, et de la part des jésuites, était le dernier éloge qu'on pût donner à un prince étranger. Le Portrait historique de l'empereur de la Chine, publié par le père Bouvet, en 1697, porte presque en entier sur ce parallèle. Louis XIV, qui ne pouvait qu'en être flatté, fit à plusieurs fois témoigner son estime à Khang-hi, sans toutefois déroger à la coutume des rois de France, de ne point envoyer d'ambassade à la Chine, pour ne pas compromettre leur dignité.

<sub>p.042</sub> C'est à cette liaison de deux princes dignes d'être amis qu'on doit ces gravures qui furent faites en France sur des dessins venus de

la Chine, et renvoyées ensuite à l'empereur : elles représentent les batailles de Khang-hi contre Galdan. On y voit les Œlet mis en fuite et poursuivis par les troupes impériales, et l'on remarque qu'au nombre des morts ou des blessés il n'y a pas un seul Chinois ; exemple d'une vanité puérile, qui n'est pas tellement particulière aux Orientaux, que des fictions dictées par le même sentiment n'aient trouvé place, en Occident, dans les relations les plus graves des plus mémorables événements.

Les lettres fleurirent sous Khang-hi, car ce prince était assez grand pour les cultiver lui-même, sans rien relâcher des soins qu'il donnait à son empire. Outre différents morceaux de poésie et de littérature qui sont tombés de son pinceau, qu'on a recueillis avec soin, et qui forment une collection de plus de cent volumes, on a de lui des maximes pour le gouvernement des États : elles ont été commentées par Young-tching ; et un missionnaire protestant, feu M. Milne, les a traduites en anglais, et publiées sous le titre d'Édit sacré 1.

On a aussi imprimé, dans le tome IX des *Mémoires concernant les Chinois*, une traduction italienne faite par M. Poirot, et mise en français par la comtesse de M\*\*\*, des *Instructions morales* laissées par Khanghi et publiées par son fils. Cet ouvrage mériterait d'être p.043 publié textuellement en mandchou, avec une version nouvelle. On trouve encore, au tome IV de la même collection, des *Observations de physique et d'histoire naturelle*, qui prouvent du moins, dans l'illustre auteur, de l'attention, de la sagacité, et quelque fruit retiré des leçons des jésuites, qui n'étaient pas toujours eux-mêmes de très bons physiciens ni de fort habiles naturalistes.

Enfin, l'on a mis dans le *Magasin encyclopédique* (octobre 1799, 5<sup>e</sup> année, VI, 729), sous le titre de *Testament de Khang-hi,* un morceau traduit du chinois par le père de Grammont, et envoyé à M. Agote ; mais ce morceau, qui n'est pas très authentique, n'est point inédit,

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Voyez les *Mélanges asiatiques*, t. II, p. 311.

comme l'a cru l'éditeur : il avait été inséré, avec moins de fautes, dans une note de l'*Histoire générale de la Chine* <sup>1</sup>, et l'on avait averti du peu de confiance que méritait cette pièce.

Nous ne grossirons pas cet article, déjà fort étendu, de la liste des ouvrages que Khang-hi a fait composer par les lettrés de sa cour, ouvrages auxquels, suivant l'usage, on a mis son nom : il suffira de citer, comme des entreprises qui ont honoré son règne, la rédaction d'un Dictionnaire Chinois-Mandchou, par ordre de matières ; la traduction en langue tartare des King, et de quelques autres ouvrages moraux ou historiques, et du Thoung-kian Kang-mou en particulier ; la composition des Ji-kiang ou Lectures journalières, vaste commentaire sur les King, en style vulgaire; une p.044 édition plus ample et plus magnifique du beau recueil de pièces d'éloquence et de littérature, intitulé Kou Wen Youan-kian, du nom de la belle bibliothèque que Khang-hi avait rassemblée dans son palais, et qu'il avait nommée Youan-kian (Miroir des sources); et enfin un Tseu-tian, ou Dictionnaire chinois, rédigé sous sa direction par trente lettrés du premier ordre, et contenant environ 40.000 caractères. La préface est de la main de l'empereur lui-même, et elle est remarquable par la beauté de l'écriture, dont elle offre une représentation exacte. Quant au corps même de l'ouvrage, il est fort estimable, sans doute; mais le nom qu'on a mis sur le frontispice donnerait peut-être le droit de s'attendre à quelque chose de plus profond et de plus parfait<sup>2</sup>, car il y a, à la Chine, beaucoup de dictionnaires plus complets et plus savants, et pour n'en citer ici qu'un seul, dont l'ordre se rapproche beaucoup de celui du Tseu-tian de Khang-hi, on trouve plus d'érudition dans le dictionnaire intitulé Tching-tseu-thoung, qui l'a précédé de quelques années. Le dictionnaire de Khang-hi a paru pour la première fois en 1716.

\_

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Tome IX, pages 350 et 481.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> M. Morrison a pris pour base de son dictionnaire par radicaux le dictionnaire du Khang-hi; mais il s'en faut beaucoup qu'il ait traduit les explications en entier, ainsi qu'on l'a fait voir. *Mélanges Asiatiques*, t. II, p. 159.

Le règne de Khang-hi occupe dans le *Toung-hoa-lou* <sup>1</sup>, sept livres, depuis le 6<sup>e</sup> jusqu'au 12<sup>e</sup>, c'est-à-dire, plus du tiers de l'ouvrage entier.



 $<sup>^{1}</sup>$  Sur le *Toung-hoa-lou,* voyez ci-dessous une note dans la vie de Kao-tsoung.

#### IV

# KAO-TSOUNG, empereur de la Chine, de la dynastie des Mandchous

**@** 

p.045 Kao-tsoung, que l'usage en Europe est d'appeler Khian-loung, du nom des années de son règne 1, était l'aîné des trois fils de Chitsoung, plus connu sous le nom de Young-tching, troisième empereur de la dynastie des Mandchous, actuellement régnante. Il monta sur le trône après la mort de son père, arrivée en 1735 : âgé alors de vingt-six ans, il nomma d'abord quatre régents pour gouverner l'empire pendant le temps de son deuil. Son père l'avait tenu éloigné des affaires, et uniquement occupé de littérature. Le jeune empereur mit à profit le temps qui s'écoula jusqu'à ce qu'il prît les rênes de l'État, afin de se préparer à les tenir plus dignement. Mais il ne tarda point à donner des marques de sa bonté, en faisant mettre en liberté et rétablir dans leurs dignités les princes de sa famille, fils ou petits-fils de Khanghi, qui avaient été emprisonnés, ou exilés, ou dégradés, par suite d'intrigues de cour, ou par l'effet d'une politique soupçonneuse et peu éclairée.

p.046 Le prince Po-ki, fils du quatorzième des enfants de Khang-hi, avait été, depuis le commencement du règne de Young-tching, enfermé dans les prisons du *jardin de l'éternel printemps (Tchang tchhun Youan). À* peine Khian-loung fut-il sur le trône, qu'un officier de la cour alla trouver Po-ki dans sa prison, et ne lui dit que ces mots :

 L'empereur demande qui est celui qui vous retient ici : sortez ;

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Khian-loung, en mandchou *Abkaï-wekhiyekhe*, signifie *protection céleste* ou *secours du ciel*.

et en se retirant il laissa la porte de la prison ouverte. Dans le même temps, une juste sévérité fut déployée contre un autre prince, frère de Po-ki, mais aussi mauvais frère qu'il avait été mauvais fils. Par ordre de l'empereur, on lui fit un long détail des fautes qu'il avait commises contre la piété filiale; et on le dépouilla de son titre, en lui donnant ordre de se renfermer dans un jardin qu'il avait fait planter.

Des événements de cette espèce, qui n'ont qu'une importance momentanée, et des persécutions dirigées contre les chrétiens par les cours suprêmes de la Chine, et au moins autorisées par l'empereur, occupèrent les premières années du règne de ce prince, et ne nous semblent pas mériter de remplir de même un grand espace dans la vie de Khian-loung. Mais en 1753, les princes descendus de ce Galdan qui, tant de fois du temps de Khang-hi, avait troublé la tranquillité de l'empire, après s'être fait les uns aux autres une guerre continuelle, commencèrent à se rendre redoutables à leurs voisins. Beaucoup d'Œlet vinrent implorer les secours de l'empereur. Ce prince prit parti dans la querelle qu'un des chefs Œlet, nommé Amoursanan, n 047 avait avec Dawadji, autre chef de la même famille. Les troupes impériales mirent Amoursanan sur le trône ; mais l'empereur fit grâce de la vie à Dawadji, son prisonnier, peut-être moins par clémence que par politique, et pour pouvoir, au besoin, l'opposer à son rival. Ce dernier devinant les motifs de la conduite de Khian-loung, et mécontent du peu d'autorité que les lieutenants de l'empereur lui laissaient en Tartarie, anima les peuples contre l'autorité chinoise, et leva, en 1755, l'étendard de la révolte.

Tous les grands étaient d'avis d'abandonner les Tartares à leurs dissensions, et de ne point entreprendre une guerre lointaine et hasardeuse; mais Khian-loung pensa différemment. Ses généraux eurent ordre de pénétrer jusqu'au fond des pays habités par les Œlet, chez les Kirkis-Khasak; mais se laissant tromper par les chefs de ces peuples, qui inclinaient au fond pour les princes Œlet, ils ne firent pas assez de diligence pour s'assurer de la personne d'Amoursanan, et

furent même trahis par les Tartares qui formaient une partie de leurs troupes.

Khian-loung voyant ses armées presque détruites par l'effet d'une perfidie qui dérangeait tous ses desseins, hésita pour continuer la guerre ; mais Tchao-hoeï et Foute, deux excellents officiers-généraux, l'un chinois et l'autre mandchou, firent changer la face des affaires. Les Œlet plièrent devant eux ; tout leur pays fut occupé. Amoursanan, fugitif, se retira d'abord chez les Khasak, ensuite dans la Sibirie, ou, comme disent les Chinois, dans les vastes solitudes p.048 de Lo-cha. Il y mourut bientôt après de la petite vérole.

Khian-loung n'ayant pu avoir son ennemi vivant, voulut du moins qu'on lui en envoyât les ossements pour en faire un exemple, suivant l'usage. Ce fut l'objet d'une négociation qui n'eut aucun succès, parce que la cour de Russie ne voulut pas consentir à l'extradition du cadavre d'Amoursanan. On se contenta de le faire voir aux officiers de Khian-loung, pour qu'ils pussent assurer leur maître de la mort du rebelle. Les armées chinoises parcoururent alors la Tartarie, en rassemblant tout ce qui restait des tribus Œlet : les hommes du commun furent transportés dans des contrées lointaines, et les chefs envoyés pour la plupart à Peking, où l'empereur, qui les jugea lui-même, les condamna au supplice des rebelles, parce qu'ils avaient accepté des charges et des titres avant de se révolter contre lui. Le pays fut administré sous sa protection par des chefs qu'il institua, et qu'il rendit héréditaires, à la condition qu'ils tiendraient de lui leur autorité.

Les vastes contrées habitées par les Œlet ne furent pas les seules qui, par l'issue de cette guerre, se trouvaient soumises à Khian-loung. Toutes les villes des Hoeï-tseu ou mahométans, c'est-à-dire des Turcs de Khaschgar, d'Aksou, de Yerkiyang, et jusqu'aux Khasaks, précédemment vassaux des Œlet, passèrent sous la domination chinoise. Le sultan de Badakhschan, chez qui s'étaient réfugiés les princes de Khaschgar et de Yerkiyang, fut contraint de les livrer. Ainsi la p.049 puissance chinoise s'exerça encore une fois à l'extrémité de la

Tartarie, sur les confins de la Perse, comme au temps de la dynastie des Han, et de celle des Thang.

Khian-loung se voyant seul maître des régions centrales de l'Asie, voulut se conformer aux rites que les anciens empereurs pratiquaient à la fin d'une guerre glorieusement terminée. Il se rendit à dix lieues de Peking, sur la route par où devait revenir le général Tchao-hoeï, dans un lieu où l'on avait élevé un autel et plusieurs tentes, dont l'une était destinée à l'entrevue de l'empereur avec son général. Lorsqu'on fut près de l'autel, Khian-loung mit pied à terre, et dit à Tchao-hoeï qui sortit de sa tente :

— Vous voilà heureusement de retour, après tant de fatigues et de glorieux exploits. Il est temps que vous jouissiez dans votre famille d'un repos dont vous avez si grand besoin. Je veux être moi-même votre conducteur; mais il faut auparavant que nous rendions ensemble de solennelles actions de grâces à l'esprit de la victoire.

Il s'approcha de l'autel, fit les cérémonies, et rentra ensuite dans la tente avec le général Tchao-hoeï, Foute et d'autres officiers. Il s'assit, et ayant fait asseoir aussi Tchao-hoeï, il lui présenta lui-même une tasse de thé. Le général voulut la recevoir à genoux, comme c'est l'usage pour tout ce qui vient même indirectement de l'empereur, mais ce prince s'y opposa. On se mit ensuite en marche au milieu d'une foule immense, avec un cortège magnifique. L'empereur était sous un dais, précédé d'un pas par Tchao-hoeï à cheval, le casque en tête et armé de sa cuirasse. p.050 Trente prisonniers turcs marchaient derrière à pied et enchaînés. Ce triomphe eut lieu au mois d'avril 1760.

Nous serons forcés de laisser de grandes lacunes dans la vie de Khian-loung, parce que son histoire authentique ne devant être écrite que depuis sa mort, ou même lorsque le sceptre aura passé à une autre dynastie, nous ne pouvons avoir jusqu'à présent que des mémoires imparfaits, écrits par quelques missionnaires ou voyageurs <sup>1</sup>. En 1761,

<sup>1</sup> Le seul ouvrage original où l'on puisse trouver des matériaux authentiques pour

la cinquantième année de sa vie fut célébrée par de grandes réjouissances. L'empereur reçut en cette occasion l'hommage du nouveau travail géographique des pères Hallerstein et Benoît, deux missionnaires versés dans les mathématiques, et qui ont porté à un point voisin de la perfection les cartes de la Chine et de la Tartarie, précédemment levées par les pères Jartoux, Régis et quelques autres de leurs devanciers. En 1767, Khian-loung fit avec éclat la cérémonie du labourage de la terre. En 1768, il eut une guerre à soutenir contre les peuples d'Awa.

En 1770, un événement singulier, le plus honorable qui, dans les idées chinoises, puisse illustrer le <sub>p.051</sub> règne d'un empereur, combla de joie Khian-loung, et servit de texte aux éloges qu'on fit de l'excellence de son gouvernement. Les Tourgaout, tribu mongole qui s'était établie sur l'Ertchil ou Volga, mécontents de la domination russe, traversèrent les déserts des Kirkis, côtoyèrent le lac de Balgasch, et vinrent sur les bords de l'Ili demander à rentrer sous la puissance chinoise, et à habiter dans le pays de leurs aïeux. Ils arrivèrent fatigués de mille combats qu'ils avaient eu à soutenir, dénués de tout, au nombre de 50.000 familles, évaluées à 300.000 âmes. L'empereur les reçut avec une vive satisfaction, fit venir leur chef à la cour, et le combla d'honneurs. L'année suivante, plusieurs tribus Œlet, des Pourout, et les restes de la nation Tourgaout, en tout 30.000 familles, vinrent encore d'elles-mêmes demander à se soumettre.

Les premiers Tourgaout étaient arrivés précisément au moment où l'on célébrait le quatre-vingtième anniversaire de la naissance de l'impératrice-mère. L'empereur, ravi de ce concours d'événements, le célébra dans une pièce d'éloquence qu'il composa en mandchou, et qui fut traduite en chinois, en mongol et en tibétain ; on la grava sur une

l'histoire de la dynastie actuellement régnante, est le Toung-hoa-lou, ou *Chronique de la fleur d'Orient ;* en seize livres. Cet ouvrage ne peut pas encore être imprimé ; mais il en court beaucoup de copies manuscrites à la Chine, et il en est même venu plusieurs en Europe. Les évènemens y sont rapportés brièvement, année par année, et jour par

jour, sans développemens et sans réflexions. L'exemplaire que j'ai sous les yeux finit à la mort de Young-tching, en 1735; mais il existe des copies plus complètes, où l'on a ajouté le règne de Khian-loung et celui de Kia-khing.

pierre, qui fut déposée dans un temple qui venait d'être dédié à Fo, et sur un autre monument qui fut élevé à Ili, dans le pays même des Tourgaout. Le père Amiot a traduit l'inscription de ce monument et l'a enrichie de notes curieuses <sup>1</sup>.

En 1775 eut lieu un autre événement que les Chinois regardent aussi comme très glorieux, et que p.052 Khian-loung a encore célébré comme faisant honneur à son règne, mais que les étrangers pourront juger différemment. Nous voulons parler de la réduction des Miao-tseu, ou plutôt d'un petit peuple de race tibétaine, qui était resté enfermé dans les montagnes du Sse-tchhouan 2, et avait conservé son indépendance, grâce à la nature inaccessible du pays qu'il habitait. On accusa ce peuple de brigandages, à cause des querelles que, de temps à autre, il ne pouvait manquer d'avoir avec les officiers chinois des villes voisines. Khian-loung voulut à tout prix le soumettre ; mais la réduction fut plutôt une véritable extermination. Le général Akouï, après avoir, avec mille peines, fait monter de l'artillerie dans les gorges où vivaient ces montagnards, sut les poursuivre de retraite en retraite sur les rochers les plus escarpés, et au travers des précipices les plus dangereux.

Les Miao-tseu firent la plus belle défense ; les impériaux marchaient avec lenteur et précaution ; et, en moins d'un an et demi, le général avança de dix à douze lieues, et parvint à la capitale du *petit Ruisseau d'or* (Kin-tchhouan), nommée Maïno. On prit cette ville, on rasa toutes les bourgades, et on marcha sur le *grand Ruisseau d'or*. Là, les Chinois trouvèrent les Miao-tseu prêts à les recevoir, les femmes mêmes s'armèrent. Marchant au travers d'un pays inconnu, ils étaient à chaque instant surpris dans des embuscades, écrasés par la chute des roches, ou précipités du haut des montagnes. Enfin on prit la capitale du *grand* p.053 *Ruisseau d'or*, et l'on vint devant Karaï, place réputée imprenable, située au milieu de rochers inaccessibles, défendue par une armée, où s'était réfugié tout ce qui restait des princes de ces montagnards. Le

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Voyez tome I<sup>er</sup> des *Mémoires concernant les Chinois*.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Voyez tome I<sup>er</sup>, page 34.

fort fut pris, et les princes conduits à Peking, où l'empereur souilla l'éclat de cette petite, mais pénible victoire, en faisant mourir, non seulement les chefs, mais beaucoup de Miao-tseu d'un moindre rang, dont les têtes furent exposées dans des cages.

Non content de cet acte d'une sévérité inutile, et par conséquent un peu barbare, l'empereur voulut le célébrer lui-même ; et c'est ce qu'il fit dans des strophes qu'il composa d'après des règles qu'il s'était lui-même tracées. Ce sont là les premiers et probablement les derniers vers mandchous qui aient été composés dans ce système ; ils ne sont point assujettis à la mesure, mais ils riment par le commencement et par la fin ; à l'imitation de ce qui s'observe dans les vers chinois modernes, la rime n'est pas exigée à la fin du troisième vers de chaque strophe. Voici la première :

Dchafanga Gin-tchouan-i khôlkha
Dchalan khalame ekhe yaboukha
Dchabchan-de, Mandchou tchookha ofi,
Dchabdoungala khôdoun gisaboukha <sup>1</sup>.

En 1777, Khian-loung perdit successivement sa mère, envers laquelle il avait toujours rempli les devoirs de la piété filiale de la manière la plus tendre et la plus  $_{p.054}$  rigoureuse ; son fils aîné, âgé de quarante ans, qui annonçait des qualités dignes d'un illustre père ; et son premier ministre Choukhede, sans l'avis duquel il ne faisait rien. Khian-loung donna à sa mère le titre d'impératrice, qu'elle n'avait point eu du vivant de son mari, et qu'elle n'aurait pu recevoir dans les cérémonies du culte des ancêtres.

En 1780, l'empereur fit venir à Jeho, en Tartarie, le second des lamas du Tibet; et ce voyage, dont les motifs ne furent jamais bien connus, donna d'autant plus à penser que le lama, s'étant rendu à Peking, y mourut subitement des suites de la petite vérole, à ce qu'on prétendit. Quelques personnes ont soupçonné la politique de Khian-

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Les rebelles brigands du Kin-tchhouan avaient marché dans le mal de génération en génération. Par un heureux succès, les armées mandchoues les ont rapidement exterminés.

loung d'avoir été la cause de cette mort d'un des principaux personnages d'entre les Bouddhistes. Quoi qu'il en soit, Khian-loung, qui se servait adroitement des lamas pour tenir en respect ses peuples de Tartarie, et qui, dans cette vue, avait rendu de grands honneurs au lama pendant sa vie, lui en rendit de plus grands encore après sa mort, ce qui, toutefois, ne diminua rien des soupçons qu'on avait conçus.

La même année, on entreprit de grands travaux pour contenir dans son lit le fleuve Jaune, dont les ravages menaçaient sans cesse les provinces que son cours fertilise. Akoui, ce même général qui s'était illustré par la réduction des Miao-tseu, fut encore choisi pour dompter le fleuve, et y réussit de même. À mesure que l'empereur avançait en âge, il devenait plus exact à s'acquitter des cérémonies qui font partie <sub>p.055</sub> des devoirs du souverain; et quand les infirmités qui commençaient à l'assiéger, l'obligeaient à relâcher quelque chose de son exactitude, il s'en justifiait par des déclarations publiques, dont le père Amiot nous a fait connaître quelques morceaux. Il était aussi de plus en plus appliqué aux affaires de l'État ; et, à l'âge de quatre-vingts ans, il se levait au milieu de la nuit, dans la saison la plus rigoureuse, pour donner ses audiences ou travailler avec ses ministres. Les missionnaires et les ambassadeurs européens qui ont eu quelquefois de ces audiences matinales, ne concevaient pas comment un prince âgé et infirme pouvait en soutenir la fatique; mais les exercices tartares et la chasse I'v avaient endurci.

Son plus grand désir avait toujours été d'égaler, par la durée de son règne, son illustre aïeul Khang-hi, qui avait occupé le trône pendant soixante années. Ses vœux furent satisfaits ; et il se montra fidèle à un serment qu'il avait fait, d'abdiquer la couronne, s'il parvenait à ce terme. C'est ce qu'il exécuta, le premier jour de l'année phing-chin (le 8 février 1796), en remettant, par une déclaration qui fut rendue publique, les sceaux de l'empire à son fils, lequel donna à son règne le nom de Kia-khing, en mandchou Saïtchounga fengchen, excellente ou suprême félicité.

Khian-loung, quoiqu'il eût abandonné les rênes de l'État à l'empereur son fils, ne laissa pas de recevoir les ambassadeurs des Mongols et des autres États étrangers. On se préparait à célébrer les fêtes de la nouvelle année, qui était, suivant le calcul chinois, p.056 la quatre-vingt-neuvième année de son âge, quand le troisième jour de la première lune (7 février 1799), il mourut âgé, suivant notre manière de compter, de quatre-vingt-sept ans, quatre mois et treize jours. Le titre posthume, ou nom d'apothéose qui lui fut donné, et sous lequel il sera connu dans l'histoire, est Kao-tsoung-chun-Hoang-ti. Khian-loung est certainement un des empereurs les plus illustres de l'histoire chinoise. Son long règne, qui égala la révolution d'un cycle, ajouta beaucoup de splendeur à celle dont le règne de son grand-père avait déjà entouré la dynastie des Mandchous. Il était doué d'un caractère ferme, d'un esprit pénétrant, d'une rare activité, d'une grande droiture ; mais peut-être d'un génie moins élevé, et de moins de grandeur d'âme que son aïeul. Il aimait ses peuples comme un souverain chinois doit les aimer, c'està-dire, qu'il était attentif à les gouverner avec sévérité, et qu'à tout prix il maintenait la paix et l'abondance parmi ses sujets. Six fois dans le cours de son règne, il visita les provinces du midi, et chaque fois, ce fut pour donner des ordres utiles, pour faire construire des diques sur le bord de la mer, ou punir les malversations des grands, envers lesquels il se montrait inflexible. Il régla le cours du Hoang-ho et du Kiang : cinq fois, à l'occasion de l'anniversaire de la naissance de sa mère ou de la sienne, il accorda la remise générale de tous les droits qu'on paie en argent ; et trois fois, il dispensa de tous ceux qu'on acquitte en nature. On ne compte pas les remises partielles qu'il fit à différentes provinces, dans des temps de sécheresse ou <sub>p.057</sub> dans des inondations, ni la distribution de plusieurs milliers d'onces d'argent parmi les pauvres.

La paix qu'il sut entretenir dans l'empire ne fut interrompue que par des conquêtes au dehors. Les pays des Œlet, des Hoeï-tseu, le grand et le petit Kin-tchhouan, furent réunis à ses vastes États. Enfin, parmi les événements qui ont honoré son règne, les ambassades des Anglais et des Hollandais peuvent être comptées, quoique les Chinois, qui

regardent cet honneur comme leur étant dû, y soient moins sensibles qu'ils ne le furent à la soumission volontaire des Tourgaouts.

Khian-loung joignit à tant de soins la culture des lettres, qui avait été son unique occupation avant qu'il montât sur le trône. Il s'occupa beaucoup de perfectionner sa langue maternelle, en faisant faire des traductions des meilleurs livres chinois, dont souvent il composait luimême les préfaces. Il fit revoir et publier de nouveau les King et les autres livres classiques, en chinois et en mandchou. Il célébra les principaux événements de son règne dans des morceaux d'éloquence qu'il faisait ensuite graver sur la pierre. De ce nombre sont l'histoire de la conquête du royaume des Œlet, gravé sur un monument érigé en 1757, dans le pays de ces Tartares ; le monument de la transmigration des Tourgaouts, et la pièce de vers sur la réduction des Miao-tseu. Ces trois morceaux ont été traduits par le père Amiot, et publiés, les deux premiers, dans le tome I<sup>er</sup> des *Mémoires concernant les Chinois*, et le troisième séparément.

p.058 Le même missionnaire nous a fait connaître aussi un grand nombre de rescrits, d'instructions, d'ordonnances motivées, écrites par Khian-loung, et qui sont de bons mémoires pour l'histoire de son règne. M. le chevalier Staunton a inséré une ordonnance testamentaire qui fut publiée par Khian-loung peu après son abdication, à la fin de sa traduction anglaise du code des Mandchous. On a vanté une pièce de vers sur le thé, que ce prince composa en 1746, dans une de ses parties de chasse en Tartarie, et qu'il fit écrire sur des tasses de porcelaine d'une fabrique nouvelle.

Le recueil de ses poésies, imprimé à Peking, contient vingt-quatre petits volumes. On lui doit encore un abrégé de l'histoire des Ming, publié sous le titre de *Iu-tchi Kang-kian*, et une collection, en plus de cent volumes, de monuments chinois anciens et modernes, accompagnée d'explications auxquelles il faisait travailler sous ses yeux un grand nombre de savants et d'artistes. Il avait aussi entrepris de faire imprimer un choix de ce qu'il y avait de mieux dans la littérature chinoise, et ce choix devait contenir cent quatre-vingt mille volumes.

L'empereur se faisait rendre un compte exact du progrès de ce travail immense, et, en 1787, il était déjà très avancé. Il ne faut pas oublier une magnifique édition du *Thoung-kian Kang-mou*, en mandchou, ni la nouvelle rédaction du *Miroir*, ou *Dictionnaire universel des mots mandchous et chinois*, avec des *index* et des suppléments, où sont rassemblés tous les mots nouveaux inventés par l'empereur lui-même, pour exprimer les idées qui p.059 manquaient aux Tartares et qu'ils ont puisées, en s'instruisant, dans les livres des Chinois, des Mongols ou des Tibétains. La plupart de ces mots sont formés par paragoge des termes chinois correspondants.

Enfin, le plus connu des ouvrages de Khian-loung est celui qui lui valut, de la part du plus grand poète du siècle dernier, une Épître qui commence ainsi :

Reçois mes compliments, charmant roi de la Chine, Ton trône est donc placé sur la double colline.

c'est l'Éloge de la ville de Moukden, composé en chinois et en mandchou, et fort différent dans l'une de ces langues de ce qu'il est dans l'autre. En chinois, c'est un centon perpétuel, un amas des expressions les plus difficiles, les plus recherchées, les plus sublimes qui se trouvent dans les anciens poètes : sous cette forme le poème est inintelligible sans le secours d'un commentaire. En mandchou, au contraire, le style en est simple, et quoique ces deux textes soient tous deux originaux, le tartare est extrêmement facile à entendre, fait qui ne pourrait s'expliquer qu'en entrant dans de grands détails sur le génie des deux langues 1.

Khian-loung ayant fait recueillir des exemples de différentes écritures anciennes qui s'étaient conservées sur des monuments de pierre ou de bronze, voulut que son poème fût écrit sur ces modèles ; et comme il s'en trouva trente-deux, on fit trente-deux éditions du  $_{\rm p.060}$  texte chinois, en autant de caractères différents, toujours accompagnées du texte en caractères modernes. Jusque là on n'a rien

<sup>1</sup> On peut voir l'explication de cette singularité dans le morceau sur la traduction d'un

à reprendre, car c'est une espèce de travail de diplomatique et de paléographie qui, s'il n'a pas l'authenticité des monuments anciens, en offre au moins l'imitation, et peut servir à s'initier à l'intelligence des écritures antiques. Mais par un esprit d'imitation puérile, l'empereur voulut que l'édition mandchoue fût multipliée de même, pour qu'elle ne restât pas inférieure à l'édition chinoise, et l'on fabriqua, par son ordre exprès, trente-deux sortes de lettres mandchoues, analogues aux caractères chinois, mais composées dans un esprit qui ne convient nullement à une écriture alphabétique. L'Éloge de Moukden a été traduit en français sur le mandchou, par le père Amiot, et enrichi de notes où l'on trouve, entre autres choses, la description des trente-deux sortes de caractères chinois 1. Cette traduction a été publiée en 1770, par les soins de de Guignes.

L'énumération des travaux littéraires de Khian-loung fait voir qu'il méritait bien cette inscription mise par les missionnaires au bas de son portrait, qui se voit à la tête du premier volume des Mémoires concernant les Chinois :

Occupé sans relâche à tous les soins divers D'un gouvernement qu'on admire, Le plus grand potentat qui soit dans l'univers Est le meilleur lettré qui soit dans son empire.



poème chinois par M. Thoms, ci-dessus, tome Ier, page 338.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Un exempte de ces trente-deux sortes d'écritures a été donne par Hager, sur des planches gravées à la suite de son *Inscription de Yu*.

V

# THA-THA-TOUNG-O, ministre ouïgour

**a** 

p.061 Tha-tha-toung-o <sup>1</sup>, de la nation des Ouïgours, est représenté, dans l'histoire des Mongols, comme un homme doué d'un esprit audessus du commun, et très versé dans la connaissance des lettres de son pays. Le prince de la nation des Naïmans, nommé Taï-yang, l'honorait infiniment, et lui avait confié le soin d'expédier ses ordres et de garder son sceau d'or.

Lorsque Tchingkis eut renversé la principauté des Naïmans (en 1204) Tha-tha-toung-o s'enfuit, emportant avec lui le sceau dont il avait la garde. Il fut bientôt arrêté, et le conquérant lui adressant la parole :

- Les sujets de Taï-yang, lui dit-il, ses terres, tout ce qu'il possédait, est maintenant à moi. Où portais-tu le sceau que tu m'avais enlevé ?
- Je voulais, répondit le fidèle ministre, garder jusqu'à la mort le dépôt qui m'était confié. Je voulais chercher mon premier seigneur et le lui remettre. À quel autre pouvais-je me permettre de le rendre ?
- Tu es un  $_{\rm p.062}$  sujet loyal et dévoué, reprit Tchingkis. Mais à quel usage ce sceau peut-il servir ?
- Toutes les fois que mon seigneur voulait lever de l'argent ou des grains, ou donner une commission à quelqu'un de ses sujets, il faisait marquer ses ordres de ce sceau, répondit

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> M. Langlès avait orthographié ce nom, en mandchou et en français *Tata-tonggou*. (Notices et extraits des manuscrits, t. V, p. 584.) C'était une transcription erronée qu'il avait faite en voulant rétablir ce nom dans la forme qu'il lui supposait en tartare. S'il eût consulté les originaux, il l'aurait trouvé écrit comme on le lit en tête de cet article.

Tha-tha-toung-o, pour leur imprimer un caractère d'authenticité.

Tchingkis donna de nouveaux éloges à Tha-tha-toung-o, et le retint parmi ses officiers. Ce fut à partir de cette époque qu'il commença à marquer ses décrets d'un sceau, dont il confia pareillement la garde à Tha-tha-toung-o. Celui-ci enseigna de plus au fils aîné de Tchingkis et aux autres princes mongols l'usage des caractères ouïgours. Ogodaï l'appela par la suite dans son palais, et lui donna le soin de tenir les sceaux de l'empire. Sa femme, de la famille de Ouholi, entra dans le palais comme nourrice du prince Haratchar. Cette charge lui attirait continuellement des présents. Tha-tha-toung-o fit venir les autres princes et leur adressa ses avis :

— C'était assez pour elle, dit-il, d'avoir été choisie pour nourrir le prince héritier ; quels rapports particuliers peut-elle entretenir avec vous ? c'est au prince héritier qu'elle se doit d'abord : s'il lui reste quelques loisirs, qu'elle les partage entre vous.

L'empereur eut connaissance de cette réprimande :

— Vous voyez, dit-il, quelle est son économie.

Depuis ce jour Tha-tha-toung-o fut plus que jamais comblé de nouvelles faveurs. À sa mort, dont l'époque n'est pas connue, il reçut des titres honorables. L'histoire fait mention de quelques  $_{\rm p.063}$  circonstances qui se rapportent à la vie de ses deux fils Iu-we-mi-chi et Li-hoen-mi-chi.

Ce qui précède est textuellement extrait et traduit de l'article consacré à Tha-tha-toung-o dans le vingt-huitième livre de l'histoire des Mongols de Chao-youan-ping <sup>1</sup>. La conversation que ce ministre eut avec Tchingkis est racontée avec quelques détails de plus dans divers ouvrages mandchous et chinois. Elle a son importance comme fait historique, et c'est même ce qui a donné occasion de consacrer un

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Page 2 et suivantes.

article à Tha-tha-toung-o. Elle prouve que ce personnage fut l'instituteur des Mongols, en ce sens qu'il leur enseigna l'usage d'une écriture qu'ils ne connaissaient point avant lui, et elle fait voir aussi que l'application de l'alphabet ouïgour à la langue mongole ne saurait remonter au-delà de l'an 1204 ou 1205, ni descendre jusqu'à l'époque de Pa-sse-pa, qui vivait sous Khoubilaï. Ce fait incontestable pourrait embarrasser ceux qui adopteraient l'opinion mise en avant par M. Schmidt de Pétersbourg, et qui voudraient voir dans l'écriture ouïgoure un alphabet dérivé du tibétain et différent de l'écriture mongole proprement dite. Mais cette opinion, quoique soutenue par son auteur avec beaucoup de force et d'habileté, n'a encore été embrassée par aucun de ceux qui ont eu l'occasion d'écrire sur ces matières.



VI

# YELIU-THSOU-THSAÏ, ministre tartare

**a** 

p.064 Yeliu-Thsou-thsaï, surnommé Tsin-khing, célèbre ministre au service des premiers princes de la famille de Tchingkis-khan, descendait, à la huitième génération, de Thou-yo, prince de la race des Khitans ou Liao, dans le pays qu'on nomme Liao-toung. Il était fils d'un ministre, vice-chancelier des rois de Kin ou de la dynastie d'*Or*, et il naquit le 20 de la première lune, en 1190, dans le pays de Yan. Son père était âgé de soixante ans, quand un fils lui fut donné ; et comme il jugea, d'après certains présages, que ce fils rendrait un jour d'importants services à des princes étrangers, il lui fit prendre le nom de Thsou-thsaï et le surnom de Tsin-king, par une double allusion à un passage de la chronique de Tso-khieou-ming, qui rappelait une circonstance de la même nature.

Thsou-thsaï perdit son père à l'âge de trois ans ; mais sa mère Yanchi pourvut si bien à son éducation, qu'il surpassa bientôt les jeunes gens plus âgés que lui, par la connaissance qu'il acquit de toutes sortes de livres, et notamment de ceux qui traitaient d'astronomie, de géographie, du calendrier et de p.065 l'arithmétique. Ces études le conduisirent à penser que la marche des planètes était mieux connue dans les pays occidentaux qu'à la Chine, et il composa en conséquence, sous le nom de Mathapa, des tables conformes au système des Tartares musulmans.

Vers l'an 1213 il obtint un premier emploi, qu'il quitta ensuite pour la charge de gouverneur de Yan-king (Peking). Lorsque Tchingkis-khan se fut emparé de cette ville, il appela à lui les princes de la famille des Khitans, entre autres Thsou-thsaï. Quand celui-ci lui fut présenté, le

Π

conquérant, frappé de sa taille avantageuse, de sa belle barbe et de sa voix sonore, lui dit :

- Les Kin étaient ennemis des Khitans, et c'est vous que je suis venu venger.
- Mon père, mes aïeux et moi-même, répondit Thsou-thsaï, nous avons toujours été au service des Kin : peut-on être l'ennemi de son prince et de son père ?

Tchingkis goûta sa réponse, et le retint parmi les gens de sa suite.

En 1219, à la sixième lune, en été, Tchingkis partit pour aller conquérir le pays des Tartares musulmans ou le Kharizme. Le jour même où se célébrait le sacrifice du départ, il tomba de la neige jusqu'à une épaisseur de trois pieds. Tchingkis parut irrésolu, et consulta Thsou-thsaï:

— Cette prédominance de l'influence du dieu des eaux sur la température habituelle de l'été, est, dit-il, un gage assuré de la victoire.

L'année suivante, en hiver, il y eut un grand bruit de tonnerre, et on interrogea de nouveau Thsou-thsa $\ddot{i}$ : il répondit que ce phénomène  $_{p.066}$  présageait la mort du roi de Kharizme : ces deux prédictions furent également vérifiées par l'événement.

Il y avait à la cour un Tangutain qui avait gagné les bonnes grâces de l'empereur par son habileté dans l'art de fabriquer des arcs. Cet homme, fier de la faveur dont il jouissait, demandait souvent à quoi, chez une nation toute guerrière, pouvait être bon un lettré comme Yeliu.

— On a besoin d'ouvriers pour fabriquer des arcs, répliqua Thsou-thsaï; mais s'il s'agit du gouvernement des empires, comment se passerait-on des ouvriers qui en connaissent le maniement?

L'empereur apprit cette réponse, l'approuva beaucoup, et de ce moment il employa plus que jamais celui qui l'avait faite.

Les Mongols, depuis le commencement de leur puissance, n'avaient pas encore songé à se donner une astronomie. Des gens venus de l'occident présentèrent à Tchingkis un calendrier, d'après lequel il devait y avoir, à la cinquième lune, la nuit de l'opposition, une éclipse de lune.

Il n'y en aura pas, dit Thsou-thsaï,

et effectivement l'éclipse annoncée n'eut pas lieu. L'année suivante, à la dixième lune, Thsou-thsaï prédit une éclipse de lune : les astronomes occidentaux assurèrent qu'il n'y en aurait pas, et cependant au temps fixé la lune fut éclipsée de huit dixièmes. Ce fut, selon quelques historiens, au retour de l'expédition d'occident que Thsou-thsaï composa les tables de l'an 1210, qu'il offrit à l'empereur. D'autres récits jettent des doutes sur la réalité des prédictions d'éclipses faites par Thsou-thsaï, p.067 en donnant à entendre que puisque jusque là il s'était servi des tables composées sous les Kin pour le climat du nord de la Chine, lui qui se trouvait alors dans la ville de Thsinssekan, en Boukharie, ne pouvait annoncer le moment des éclipses sans tenir compte de la distance des lieux et de la différence en heures qui y correspond.

En 1222, à la huitième lune, une longue traînée de lumière se montra du côté de l'occident :

Les Joutchi vont changer de maître, dit Thsou-thsaï;

et effectivement, leur prince Siouan-tsoung ne tarda pas à mourir. Toutes les fois que Tchingkis entreprenait une expédition, il avait soin de consulter Thsou-thsaï, et lui-même, pratiquant un ancien usage mongol, employait les présages tirés d'une omoplate de mouton torréfiée, pour contrôler les opérations de Thsou-thsaï, avant d'en faire la règle de sa conduite.

L'an 1224, Tchingkis porta ses armes jusque chez les Hindous orientaux. Comme ses troupes étaient arrêtées au défilé de la Porte de Fer, il vit un animal semblable à un cerf, avec une queue de cheval, le corps vert et la tête armée d'une corne unique, animal merveilleux,

doué de la faculté d'imiter la voix humaine, et qui cria aux gardes de l'empereur :

— Que votre maître se retire au plus vite!

Tchingkis, étonné de ce prodige, consulta Thsou-thsaï, qui lui répondit :

— Cet animal merveilleux se nomme Kio-touan ; il entend les langues de toutes les parties du monde. Il aime les êtres vivants, et il a horreur du  $_{\rm p.068}$  carnage. Son apparition a pour objet d'avertir V. M. Vous êtes, prince, le fils aîné du ciel, mais les peuples sont aussi vos enfants, et ils attendent de vous les sentiments que le ciel inspire pour leur salut...

L'empereur, sur cet avis, fit rentrer son armée.

Deux ans après cette expédition, l'armée mongole fut attaquée par une violente épidémie. Les généraux n'avaient pensé qu'à amasser de l'or et des étoffes. Thsou-thsaï lui seul s'était borné à recueillir des livres, et, entre autres productions naturelles, une certaine quantité de rhubarbe, drogue dont il connaissait la propriété. Il en fit usage en cette occasion, et le nombre de ceux qui durent la santé à la rhubarbe fut de plus de dix mille.

Jusqu'à cette époque, Tchingkis qui avait passé sa vie dans les camps, tout entier à ses expéditions dans les contrées occidentales, n'avait pas eu le temps de songer à établir dans chaque district des magistrats et des juges : la vie et la mort avaient dépendu du caprice et des passions des hommes puissants. Il y avait à Yan-king un général d'un caractère cruel et sanguinaire, qui avait jonché de cadavres tous les lieux publics. Au récit des atrocités qu'il avait commises, Thsouthsaï ne put retenir ses larmes ; il alla trouver l'empereur, et à force de représentations, il obtint de lui qu'à l'avenir le pouvoir ne serait exercé que par ceux qui auraient reçu une patente ; que les coupables attendraient en prison le sort qu'ils auraient mérité, et que ceux qui enfreindraient ces dispositions seraient p.069 punis de mort. Par là, dit un auteur chinois, le vent du carnage commença à s'arrêter.

TT

On voyait alors dans le pays de Yan un grand nombre de brigands, qui, même avant la nuit, enlevaient les bœufs et les chars, marquaient les maisons opulentes qu'ils avaient intention de piller, et faisaient périr ceux qui leur résistaient. Thsou-thsaï, s'étant fait donner leurs noms, reconnut que c'étaient des parents du dernier gouverneur, ou des gens dans sa dépendance. Il les fit arrêter tous, et ordonna que les plus cruels eussent la tête tranchée sur la place publique. De cet instant, les peuples de Yan commencèrent à goûter quelque repos.

En 1229, Ogodaï, fils de Tchingkis, succéda à son père. Le jour fixé pour son couronnement était le 22 de la huitième lune. Les princes assemblés dans cette circonstance n'avaient pas pris leur dernière détermination : Touli, autre fils de Tchingkis, alors chargé du commandement, consulta Thsou-thsaï :

- Tout n'est pas encore prêt, lui dit-il. Ne conviendrait-il pas de remettre la cérémonie à un autre jour ?
- Passé celui-ci, répondit le ministre fidèle, il n'y aura plus de jour heureux pour la faire.

Et, sur-le-champ, il prit sa place à côté d'Ogodaï, en l'engageant à monter sur le trône à l'instant même. Puis s'adressant à Tchakhataï, qu'on avait un instant pensé à élever à l'empire :

— Prince, lui dit-il, vous êtes l'aîné, mais en même temps vous êtes sujet. Voici le moment de se prosterner devant l'empereur. Donnez l'exemple, et personne n'osera refuser p.070 de le suivre.

Tchakhataï se rendit à cet avis, et dans le même moment, tous les princes, les dignitaires, les courtisans se prosternèrent devant la tente impériale. C'est dans cette occasion importante, et, comme on voit, par l'influence de Yeliu-thsou-thsaï, que prit son origine une cérémonie qui fut depuis répétée au couronnement des empereurs mongols, et qui attirait un concours immense d'étrangers, parmi lesquels on sait qu'il s'est trouvé quelquefois jusqu'à des Européens envoyés par les princes d'Occident.

À l'époque de l'avènement d'Ogodaï, les peuples étaient livrés à toutes sortes de désordres, et l'empire n'avait pas de lois pour les réprimer. Thsou-thsaï fut le premier qui réclama des règlements pour remédier à ces maux. Il voulut que les habitants eussent des magistrats pour protéger leurs personnes et leurs biens, et qu'il fût institué des officiers pour veiller à la conservation des richesses de l'État; que ceux qui, sans mission du gouvernement, se permettraient des actes d'autorité, ou qui dissiperaient les revenus publics, fussent punis; que tout Mongol, Tartare, Tibétain ou autre, dont les terres cultivées n'auraient pas payé le tribut, encourût un châtiment; que tout officier pris en malversation fût puni de mort. Ces règlements portaient sur dix-huit chefs principaux; ils furent tous adoptés par l'empereur.

Au moment où Tchingkis était revenu de son expédition d'Occident, Yeliu-thsou-thsaï avait eu occasion de rendre aux peuples de la Chine un service encore plus important. Les greniers se trouvaient vides : on <sub>p.071</sub> n'avait pas un boisseau de grain, ni une pièce d'étoffe. Il fut alors représenté dans le conseil que les Chinois n'étaient d'aucune utilité pour le service de l'État, et qu'en exterminant toute la population des provinces conquises, on ferait de ces pays d'excellents pâturages, qui seraient du plus grand secours. Thsou-thsaï seul peut-être pouvait combattre avec succès cette épouvantable proposition. Il fit remarquer à l'empereur qu'en s'avançant vers le midi de la Chine, ses armées auraient besoin d'une infinité de choses qu'il serait aisé de se procurer, si l'on voulait asseoir sur une base équitable les contributions territoriales et les taxes commerciales, l'impôt sur le sel, le fer, le vin, le vinaigre, le produit des montagnes et des lacs ; que de cette manière on pourrait retirer par an cinq cent mille onces d'argent, quatre-vingt mille pièces d'étoffes, plus de quarante mille quintaux de grain, en un mot, tout ce qui serait nécessaire à l'entretien des troupes.

> — Comment, ajouta-t-il, peut-on dire qu'une telle population ne soit d'aucune utilité pour le service de l'État ?

La philosophie aurait pu fournir des raisons plus éloquentes contre un projet d'une barbarie extravagante mais il était difficile d'en trouver de plus propres à faire impression sur l'esprit des Mongols ; et si l'on pouvait estimer numériquement les services rendus à l'humanité, on devrait peut-être accorder à Yeliu-thsou-thsaï la gloire d'avoir sauvé la vie au plus grand nombre d'hommes : car il ne faut pas oublier qu'il s'agissait du massacre de plusieurs millions de Chinois ; et ce que les Mongols firent p.072 ailleurs prouve qu'ils étaient gens à l'entreprendre et à en venir à bout.

La province de Yan-king dut son salut à son gouverneur ; et depuis ce temps elle fut, ainsi que dix autres provinces, administrée selon les principes d'ordre et d'équité qu'il avait su inspirer aux conquérants, et par des lettrés qu'il avait recommandés. En 1231, à l'automne, ces provinces avaient fourni exactement leur contingent de grains. L'or et les étoffes avaient été rangés dans les salles du palais. L'empereur fut satisfait de ce résultat, et dit à Thsou-thsaï:

 C'est vous qui, sans sortir d'auprès de moi, savez amasser ainsi des trésors d'argent monnayé et d'étoffes.

À cette occasion, il le créa vice-chancelier, avec ordre d'examiner le premier toutes les affaires, de quelque importance qu'elles fussent. Tchin-haï et Nian-ho-tchoung-chan furent nommés ministres d'État pour l'assister.

Mais les hommes puissants et les courtisans en crédit ne purent se plier aux règles qu'il avait établies ; et il y eut un certain Hiantepou qui, nourrissant un vieux ressentiment contre Thsou-thsaï, l'accusa auprès des princes d'user de partialité en faveur des siens, et de méditer quelque trahison, demandant qu'il fût puni de mort. Les princes transmirent cette dénonciation à l'empereur, qui n'en tint aucun compte, et Hiantepou fut blâmé généralement. L'empereur voulait que Thsou-thsaï le mît lui-même en jugement.

— Cet homme, dit le ministre, est un présomptueux, qui accueille toutes sortes de calomnies. Nous avons aujourd'hui

<sub>p.073</sub> beaucoup d'affaires des contrées du midi : il sera temps de nous occuper de lui quelque autre jour.

Ogodaï ne put s'empêcher de louer la générosité de son ministre et l'indifférence qu'il montrait pour ses ennemis personnels.

Un seigneur, nommé Khosse-bouga, avait proposé de rassembler des ouvriers en or et en argent, des laboureurs des contrées occidentales, et notamment des familles de gens qui sussent planter la vigne. L'empereur, goûtant ce projet, avait assigné, près d'une de ses capitales, un lieu où l'on avait transporté plus de dix mille familles. Mais Thsou-thsaï fut d'une autre opinion.

— Ceux que les anciens empereurs, dit-il, appelaient à eux, étaient des hommes simples, et non de ces étrangers qu'il faut à tout prix satisfaire. D'ailleurs il n'est pas bon de commencer de ces sortes d'entreprises qu'on est ensuite obligé de laisser tomber.

Ogodaï, partant pour la conquête de la Chine, et prêt à passer le fleuve Jaune, annonça, par une proclamation, que ceux des habitants fugitifs qui viendraient se soumettre auraient la vie sauve. Thsou-thsaï proposa de faire quelques centaines de bannières, qu'on distribuerait à ces troupes de fugitifs, afin qu'ils pussent retourner en sûreté dans leur lieu natal.

Au commencement, quand les Mongols attaquaient une ville, un seul coup de flèche décidait de la vie des habitants ; car lorsque la ville était prise, on ne manquait pas de les mettre tous à mort. La ville de Pian (Khaï-foung) étant sur le point de succomber, p.074 le général Soupoutaï, qui en faisait le siège, annonça à la cour que depuis bien des jours les assiégés résistaient à son armée, et qu'il se proposait de les exterminer tous. À cette nouvelle, Thsou-thsaï se rendit en hâte à la cour, et représenta que la férocité du général se faisait voir dans une pareille résolution.

Ce qu'on cherche depuis dix ans par tant de combats,
 ajouta-t-il, ce pays qu'on veut conquérir, c'est le peuple qui

Π

l'habite qui en fait le prix. Si on obtient le pays sans le peuple, quelle utilité en pourra-t-on retirer ?

L'empereur hésitait à lui accorder sa demande ; mais il insista ;

— Que d'habiles artisans de toute espèce, s'écria-t-il, que de richesses accumulées dans les maisons de cette ville, que de trésors vont périr, si vous n'en sauvez les habitants!

Ogodaï se rendit à la fin à ces représentations : on pardonna aux assiégés ; et le nombre de ceux qui furent sauvés de cette manière est porté à un million quatre cent soixante-dix mille familles, nombre énorme, et qui pourrait sembler incroyable, si l'on ne savait que la terreur inspirée par les Mongols avait engagé la plupart des habitants du Ho-nan à se réfugier dans la vaste enceinte de Khaï-foung.

Le nombre des prisonniers qui furent faits dans cette expédition du Ho-nan était très considérable ; mais on comptait dix-huit corps de troupes de cette province qui avaient pris la fuite. Ogodaï ordonna de poursuivre ces fugitifs, et toutes les fois qu'on les pourrait prendre, de les faire mourir, eux, leurs familles et ceux qui leur auraient donné asile. De cette  $_{\rm p.075}$  manière beaucoup de fugitifs furent réduits à mourir de faim sur les routes. Touché de tant de calamités, Thsou-thsaï alla trouver l'empereur, et lui représenta que puisque le Ho-nan était maintenant soumis, les habitants étaient devenus ses enfants.

— Où peuvent-ils fuir ? ajouta-t-il, et que sert, pour un seul homme fait prisonnier, d'en mettre à mort des dizaines et des centaines ?

L'empereur se rendit à ces raisons, et retira son décret.

La chute de la dynastie d'Or venait d'être consommée; et il n'y avait plus qu'une vingtaine de districts qui résistassent encore. Thsouthsaï soutint que la crainte seule avait peuplé ces districts de fugitifs qui redoutaient la mort, et qu'ils se soumettraient à l'instant si on leur promettait de ne pas les exterminer. Ogodaï suivit le conseil de son ministre, et en vit immédiatement les bons effets.

Un dénombrement général des habitants de la Chine septentrionale fut ordonné en 1234. Tous les ministres étaient d'avis qu'il devait être fait par individus. Thsou-thsaï s'y opposa, et prouva qu'il valait mieux le faire par familles, afin que les impôts ne souffrissent pas de déficit, si le chef de famille était du nombre des fugitifs ; mais sa véritable raison pour insister sur ce point était que par un brigandage fort commun alors, les généraux et tous les hommes en place enlevaient et faisaient esclaves les habitants des districts voisins. En établissant un état de toutes les familles et du nombre des membres qui les composaient, un tel abus devenait impossible, ou s'il se p.076 reproduisait, ceux qui en seraient reconnus coupables devaient être punis de mort.

À la même époque, le conseil suprême proposa d'envoyer de préférence les troupes turques contre le Kiang-nan, et de faire servir les troupes chinoises dans les expéditions en Tartarie. Thsou-thsaï combattit cette proposition. Il démontra que la Chine et les contrées d'Occident étaient séparées par une si grande distance, qu'elles n'avaient rien à démêler ensemble ; que les hommes et les chevaux ne pourraient supporter une aussi grande fatigue, non plus que la différence des eaux, des productions, des climats, qui leur causerait des maladies mortelles, et qu'il valait mieux employer chaque peuple aux entreprises pour lesquelles il était comme destiné par la nature.

On tint une grande assemblée de tous les princes au printemps de l'an 1236. L'empereur, au milieu du festin, prenant un vase à vin, le donna à Thsou-thsaï :

- Sage ministre, lui dit-il, sans qui la Chine ne serait pas en notre pouvoir, aujourd'hui même on m'a proposé de créer un papier-monnaie.
- Du temps de Tchang-tsoung, de la dynastie d'Or, reprit Thsou-thsaï, on a commencé à mettre du papier en circulation concurremment avec la monnaie. Il y avait alors un ministre qui gagna beaucoup dans l'émission de ce papier; et le surnom de *Seigneur-Billet* lui en est resté. Les choses en vinrent au point que pour dix mille billets on pouvait à peine

acheter un gâteau. Le peuple souffrit beaucoup, et l'État fut ruiné. C'est un exemple qu'il faut avoir devant les  $_{\rm p.077}$  yeux. Si l'on frappe maintenant du papier-monnaie, il ne faut pas en émettre pour plus de cent mille onces d'argent.

Ces conseils judicieux furent suivis ; et il ne tarda pas à s'offrir une autre occasion non moins importante d'en profiter. L'empereur avait formé le projet de partager les terres de l'empire entre les princes de sa famille et les autres grands personnages de sa cour. L'habile ministre s'opposa à ce projet, qui eût fait naître en Chine une nouvelle féodalité. Il représenta que ces partages de terres et de ceux qui les cultivent ne pouvaient que produire toutes sortes de mécontentements, et qu'il était bien plus convenable de faire des largesses en or et en effets.

- Ma parole est engagée : que puis-je faire ? dit Ogodaï.
- Que V. M. ordonne qu'on lui présente l'état des revenus d'une année, et qu'elle les distribue. Vous épargnerez au peuple toutes sortes d'exactions et d'abus de pouvoir.

L'empereur adopta ce plan et régla dès lors que toutes les terres de l'empire et les tributs qu'elles paieraient seraient partagés en trois classes. Les conseillers du monarque ne manquèrent pas de trouver que ces impositions étaient trop légères.

— La loi doit être économe, dit Thsou-thsaï : l'avarice n'y pourvoira que trop. Ces impositions sont trop pesantes, si leur produit doit enrichir les hommes avides.

Un grand, nommé Touhouan, avait proposé à l'empereur de réunir dans son palais les filles des principales maisons de la Chine et le décret avait été rendu. <sub>p.078</sub> Thsou-thsaï osa l'intercepter et l'empêcher d'avoir son exécution ; puis, s'adressant à l'empereur irrité :

Déjà, dit-il, vous avez fait choix de vingt-huit jeunes filles :
 ce nombre n'est-il pas suffisant ? J'ai craint, si vous vouliez
 aller plus loin, que cette mesure n'excitât des

TT

mécontentements et n'amenât même des troubles : tel a été le motif de ma conduite.

L'empereur s'arrêta longtemps à réfléchir, et finit par approuver le procédé de son ministre ; mais il voulut au moins qu'on rassemblât toutes les cavales qui pourraient appartenir aux peuples soumis. Thsouthsaï objectait que la Chine n'était pas un pays riche en chevaux. Le décret ne laissa pas d'être rendu, malgré son opposition, au grand préjudice des habitants de l'empire.

Il y avait longtemps que les affaires étaient en souffrance, et Thsouthsaï voulant en hâter l'expédition fit à ce sujet des remontrances à Ogodaï.

- Quand on veut fabriquer des vases, on réunit d'habiles artisans, lui dit-il un jour. Pour la conduite des affaires, il n'y a que les lettrés qu'on en puisse charger. Si l'on n'emploie pas ces sortes de gens, nous ne viendrons pas à bout en dix ans de celles qui sont déjà accumulées.
- Eh bien! dit l'empereur, qui vous empêche d'appeler ces hommes aux emplois ?

Ainsi fut arrêtée, sur la proposition d'un ministre lettré lui-même, une mesure qui faisait rentrer les vaincus dans le droit de prendre part aux fonctions publiques, et qui, par l'ascendant inévitable du talent et des lumières, devait un jour détruire tous les effets de la conquête.

p.079 Thsou-thsaï fit bientôt l'essai de son nouveau système de gouvernement. Il chargea plusieurs lettrés de parcourir les provinces et d'y établir des examens réguliers sur le sens des livres classiques, et sur l'art de composer en prose et en vers. Ceux mêmes qui avaient été faits prisonniers et réduits en esclavage furent admis aux examens, et il fut défendu à leurs maîtres, sous peine de mort, de les empêcher de s'y présenter. Il y eut à cette occasion quatre mille trente lettrés qui furent pourvus d'emplois, et qui recouvrèrent en même temps leurs biens et leurs familles. Un quart de ceux qui avaient été réduits à la condition d'esclaves fut rendu à la liberté. Les premières places auxquelles on

nomma des lettrés, furent celles de magistrats et de juges des départements et des districts.

Le nombre des voleurs qui infestaient les provinces était alors si relations commerciales considérable, aue les étaient presque entièrement interrompues. Un ancien usage voulait que si les voleurs n'étaient pas arrêtés dans le courant de l'année, la valeur des objets dérobés fût payée par les habitants du lieu où le crime avait été commis. En pareil cas, on avait recours à mille expédients pour trouver de l'argent, et les magistrats locaux s'adressaient ordinairement aux Tartares musulmans qui leur en prêtaient ; mais l'année révolue, la somme qu'on leur devait était doublée par les intérêts. Un an après, la dette égalait le capital et les arrérages échus. Bientôt on était contraint de vendre le bétail des pauvres gens ; leurs femmes et eux-mêmes étaient réduits à l'esclavage. Des familles étaient p.080 dispersées, des maisons ruinées par ces dettes usuraires. Thsou-thsaï demanda à l'empereur que les intérêts fussent mis à un taux convenable, et que les sommes dues aux musulmans fussent remboursées par le trésor public. Ce que l'État eut à payer dans cette occasion s'éleva à 760.000 onces d'argent.

D'autres abus vinrent ensuite appeler son attention. Les commandants et officiers des provinces s'étaient partout arrogé le droit de fabriquer, selon leurs caprices, les étalons des poids et des mesures, et des sceaux. Ils levaient aussi des chevaux de poste, et ils dépassaient, à cet égard, toute espèce de règle et de modération. Le ministre demanda d'abord que l'on astreignît les marchands à n'employer que des sceaux et des poids fondus dans les ateliers de la chancellerie ; ensuite les officiers du gouvernement, et même les gens de la cour et les princes du sang, qui vexaient le peuple en exigeant arbitrairement des chevaux, des provisions, et en recourant aux mauvais traitements pour peu qu'on tardât à les satisfaire, furent obligés de se munir d'une patente qui constatât leur mission et réglât leur droit. Les abus furent diminués, et le peuple commença à respirer.

Deux religieux s'étant pris de querelle, le plus âgé accusa l'autre à faux d'être un déserteur déguisé. Celui-ci, qui se nommait Kitchoungkouei eut la cruauté de tuer son adversaire. Thsou-thsaï fit faire le procès au coupable. L'empereur vit ce procédé de mauvais œil, et fit arrêter son ministre ; mais, revenant bientôt à de meilleurs sentiments ; il lui accorda sa grâce. p.081 Thsou-thsaï la refusa et ne voulait pas sortir de prison :

- Vous m'avez nommé votre chancelier pour administrer les affaires de l'État, dit-il à Ogodaï. Vous m'avez fait arrêter : j'étais donc coupable. Vous me rendez la liberté ; je suis donc innocent : il vous est aisé de faire de moi un jouet ; mais comment puis-je diriger les affaires de l'empire ?
- Il m'échappe mille paroles en un jour, reprit l'empereur, en lui adressant des consolations pleines de bonté. Vous êtes innocent, et vous devez être rétabli dans votre rang.

Thsou-thsaï se prosterna pour remercier l'empereur. Il ne s'en attacha que plus fortement aux maximes qu'il s'était faites, de récompenser et de punir avec équité, de régler les appointements et les gratifications sur les services rendus, d'observer la plus stricte justice dans les examens et dans les promotions qui en étaient la suite, d'honorer, pardessus tous les artisans, ceux qui se livrent à l'agriculture, d'établir un ordre parfait dans les impôts, et de tenir constamment tout prêts les moyens de faire des distributions de grains selon les besoins.

En 1238, une grande famine ravagea l'empire. Thsou-thsaï fut d'avis de modérer les contributions de cette année : les administrateurs craignaient qu'elles ne fussent plus suffisantes pour le service de l'État ; mais le ministre fit voir que les caisses et les greniers étaient remplis pour plus de dix ans. Jusqu'à cette époque la population de l'empire avait été évaluée à un million quatre cent mille familles payant le tribut ; mais sur ce nombre il y en avait un dixième en fuite, p.082 et, les redevances continuant d'être fixées sur la même base, les peuples souffraient beaucoup. Le ministre obtint que le nombre d'hommes sur

Π

lequel était fondé le compte de l'impôt serait diminué de trois cent cinquante mille.

L'intendant en chef des revenus publics en Chine était un nommé Liu-tchin; son adjoint ou lieutenant était Lieou-tseu. Le premier disparut avec la caisse.

- Ministre, dit Ogodaï, vous vantiez l'école de Confucius et les vertus qu'elle met en pratique. Sont-ce là les hommes qu'elle produit ?
- Le saint homme (Confucius) a fondé son enseignement sur la connaissance des vertus et des devoirs, et il n'est pas de souverain dont le pouvoir ne repose aussi sur cette base. Ces vertus sont dans l'empire ce que sont au ciel le soleil et la lune. Que signifient les torts d'un particulier qui manque aux lois de tous les temps et de tous les pays? Et notre gouvernement est-il donc le seul où de semblables fautes puissent être commises ?

Ce discours satisfit l'empereur.

Quelque temps après, il y eut à Yan-king une compagnie d'hommes opulents qui offrirent de se charger du recouvrement des impôts pour une somme d'un million d'onces d'argent. Ces sortes de fermes avaient déjà été établies en Chine vers l'an 970. Thsou-thsaï s'opposa à cette spéculation qu'il jugea aussi contraire aux intérêts du prince qu'onéreuse pour les sujets, et qui lui semblait une calamité pour l'État. Il supplia l'empereur d'y renoncer. Sa maxime favorite était  $_{\rm p.083}$  qu'il valait mieux écarter un malheur qu'obtenir un gain ; qu'il valait mieux expédier une affaire que d'y donner occasion,

— Je suis, disait-il, de l'avis de Phan-tchao : la paix avant tout. J'y ai toujours travaillé, et si l'on a un jour quelque reproche à me faire, ce ne sera pas d'avoir professé une vaine maxime.

Π

Ogodaï aimait le vin : un jour qu'il était à boire avec ses courtisans, Thsou-thsaï, qui l'avait plusieurs fois repris inutilement, lui apporta un vase de fer, dont le vin avait rongé le bord :

> Si le vin a la force de corroder ainsi le fer, dit-il, jugez de ce qu'il peut produire sur les entrailles.

Ogodaï fut frappé de cette leçon, et depuis lors, dans les repas qu'il faisait avec ses courtisans, il se bornait à prendre trois coupes de vin.

Les revenus de la partie de la Chine soumise aux Mongols avaient d'abord été fixés par Thsou-thsaï à cinq cent mille onces d'argent par an. Après la soumission du Ho-nan, ils s'accrurent jusqu'à un million d'onces. Un ministre d'Ogodaï, turc et musulman, nommé Abderrahman, proposa de les affermer pour deux millions deux cent mille onces. Thsou-thsaï ne cessa de s'opposer à ce projet. Les efforts qu'il fit pour en dissuader Ogodaï, lui altérèrent le teint et la voix. Ses paroles étaient entrecoupées par des sanglots :

— Êtes-vous prêt à nous combattre ? lui demanda l'empereur, et allez-vous pleurer pour la cause du peuple ?

Thsou-thsaï, voyant ses avis rejetés, fit un soupir et s'écria :

La misère du peuple va dater de ce moment !

L'an 1241, l'empereur tomba malade. Il avait <sub>p.084</sub> perdu le pouls et la voix. La sixième impératrice Tourakina, de la tribu de Naïmatchin, ignorant l'état des affaires, fit venir Yeliu-thsou-thsaï pour le consulter.

— Il suffisait aux anciens d'un mot pour dissiper tous les doutes, répondit-il, mais maintenant on tient les innocents dans les fers : la première chose serait de publier une amnistie générale dans tout l'empire.

L'impératrice parut très empressée d'adopter cet avis ; mais le ministre lui représenta que la chose ne pouvait avoir lieu sans un décret de l'empereur.

 Si l'empereur se trouve mieux demain, ajouta-t-il vous pouvez lui en parler, et sans doute il y consentira volontiers.

II

Ogodaï se remit effectivement de cette maladie, et à la onzième lune, il voulut aller à la chasse. Thsou-thsaï tâcha de mettre obstacle à ce projet, mais il ne put y faire renoncer l'empereur. Ce prince chassa durant cinq jours, et mourut sur la route. L'impératrice consulta de nouveau le ministre sur ce qu'il y avait à faire dans ces circonstances. Thsou-thsaï répondit avec fermeté que des étrangers n'avaient point à s'immiscer dans les affaires de l'État; qu'il existait un testament du défunt empereur, et qu'il fallait s'y conformer. Mais l'impératrice, que ce testament éloignait du trône, n'en voulut point entendre parler, et elle se fit proclamer régente à Kara-koroum. Ahderrahman, par d'immenses libéralités, sut se faire livrer le timon de l'empire; l'impératrice lui remit les sceaux, son blanc-seing, et une autorité absolue sur les officiers de tout grade.

— L'empire, dit Yeliu-thsou-thsaï, était la propriété du défunt  $_{\rm p.085}$  empereur : Votre Majesté s'en empare, et va tout bouleverser. Il m'est impossible de continuer à exécuter ses ordres.

On rendit un décret portant que lorsqu'Abderrahman aurait fait un rapport sur une affaire, le greffier qui négligerait d'en tenir note sur les registres aurait la main coupée.

— Le défunt empereur, disait à cette occasion Thsou-thsaï, m'avait confié toutes les affaires de l'empire, et il n'était nullement besoin de greffier. Dès qu'une chose a été jugée raisonnable, il est tout simple qu'elle soit exécutée. Celui qui y manquerait s'exposerait à la mort. Que signifie de plus la disposition nouvelle ?

L'impératrice goûtait peu les représentations sans fin de Yeliu-thsouthsaï ; et comme celui-ci s'en apercevait :

> — Voilà trente ans, s'écriait-il, que je suis chargé de toute l'administration, et je n'ai point de faute à me reprocher à l'égard du pays. L'impératrice veut-elle me donner la mort pour prix de mon innocence ?

Cependant la régente, quoiqu'elle eût du ressentiment de la conduite du ministre à l'époque de la mort d'Ogodaï, lui marquait beaucoup de respect et de déférence. Mais à la cinquième lune de l'an 1244, la tristesse que l'état des affaires avait inspirée à Yeliu-thsouthsaï le conduisit au tombeau. Il était alors âgé de cinquante-cing ans. L'impératrice l'honora de ses regrets, et fit de grandes dépenses pour ses funérailles. Son tombeau est situé sur le mont Young, dans le département de Chun-thian; au-devant du tombeau on éleva une chapelle qui est maintenant en ruines. Il ne manqua pas de calomniateurs qui prétendirent <sub>p.086</sub> qu'après avoir si longtemps administré l'empire, la moitié des revenus de l'État était entrée dans sa maison. La régente ordonna d'y faire des perquisitions, et tout ce qu'on trouva dans ses trésors, ce furent une dizaine de luths dont il aimait à jouer, plusieurs livres anciens et modernes, des peintures, quelques morceaux de jaspe, et un millier de volumes qu'il avait composés sur différentes matières.

Près d'un siècle après la mort de ce grand ministre (en 1330), l'empereur, par un usage très commun à la Chine, lui décerna solennellement le titre de roi de Kouang-ning, avec un surnom qui rappelait les nobles qualités de son esprit et la droiture de son caractère. Le fils de Yeliu-thsou-thsaï, nommé Yeliu-tchu, lui succéda dans sa charge de vice-chancelier, et son petit-fils Yeliu-thouhousse se distingua sous les règnes de Khoubilaï et de ses successeurs. Il mourut durant le règne de Yesun-timour (en 1327), laissant des travaux sur l'histoire des Mongols, et quelques poésies.

La vie de Yeliu-thsou-thsaï occupe ici beaucoup d'espace; mais on doit reconnaître qu'elle embrasse une des époques les plus intéressantes de l'histoire orientale, celle des premières conquêtes des Mongols en Chine, et qu'elle jette un jour tout nouveau sur les événements qui s'y rapportent. Les circonstances dans lesquelles vécut Yeliu-thsou-thsaï, les belles qualités dont la nature et l'éducation l'avaient pourvu, ont fait de lui l'un des plus grands ministres dont l'Asie orientale se glorifie. Tartare d'origine, et p.087 devenu Chinois par

la culture de son esprit, il fut l'intermédiaire naturel entre la race des opprimés et celle des oppresseurs ; il se trouva placé près de Tchingkis et de son successeur, comme une providence protectrice des peuples vaincus, et sa vie se consuma tout entière à plaider auprès de la barbarie triomphante, la cause des lois, du bon ordre, de la civilisation et de l'humanité. On ne saurait compter les millions d'hommes qui lui durent la vie et la liberté. Il remplaça le joug de la force par celui de la raison ; la puissance du glaive par celle des institutions ; le pillage par un système régulier d'impôts ; la brutale autorité des conquérants tartares par l'influence lente mais irrésistible des lettrés de la Chine ; il organisa la partie orientale de cet empire gigantesque qui menaçait alors d'envahir le monde entier, et prépara de loin la révolution qui, en renvoyant les Mongols dans leurs déserts, devait affranchir la Chine d'une domination étrangère, et lui rendre un gouvernement fondé sur la base des mœurs naturelles et des traditions nationales.

Un autre motif fera excuser l'étendue de la notice qu'on a consacrée à Yeliu-thsou-thsaï. Sa vie se trouve ici telle qu'elle a été écrite par l'historien chinois qui a composé les Annales de la dynastie de Tchingkis-Khan. On ne s'est permis qu'un très petit nombre de suppressions, et un nombre moins considérable encore d'additions indispensables pour l'intelligence de plusieurs passages. On a cru que ce morceau p.088 fidèlement traduit du chinois pourrait, sous un double rapport, intéresser les lecteurs, et qu'un échantillon de la *Biographie* de la Chine ne serait pas jugé déplacé dans un ouvrage de la nature de celui-ci.



#### VII

# SOUBOUTAÏ, général mongol

**@** 

p.089 Souboutaï ou *Soubadaï*, surnommé Bahadour ou le héros, était un général mongol dont le nom, mal lu dans les transcriptions qu'on en a faites en lettres arabes, s'est changé en *Suida, Soundaï* et *Sounathy*; il est compté parmi ceux qui ont concouru à l'établissement de l'empire de Tchingkis-Khan. Il était de la tribu des Ouriyangkit; ses ancêtres, établis sur les bords du fleuve Onon, avaient coutume de se rencontrer à la chasse avec Tun-pi-naï, trisaïeul de Tchingkis. Ces rencontres avaient lié les deux familles depuis cinq générations. Haban, contemporain de Tchingkis, eut deux fils; l'aîné, nommé Khourkhoun, et le cadet, nommé Souboutaï. Tous deux étaient courageux et habiles à tirer de l'arc; mais Souboutaï se fit surtout remarquer par son intrépidité, et par le talent, fort estimé des Chinois et des Tartares, d'imaginer des stratagèmes et des ruses de guerre.

Lorsque Tchingkis eut établi son *orde* sur les bords du lac de Panchou-na ou de la rivière Loung-kiu, Haban voulut lui conduire en tribut un troupeau de moutons ; mais il fut attaqué par des brigands et emmené en captivité. Ses deux fils se mirent à la poursuite des brigands, les tuèrent et délivrèrent leur <sub>p.090</sub> père. Celui-ci servit sous Tchingkis dans la guerre contre les Naïman, en qualité de chef de tribu. Ce fut aussi à cette époque que Souboutaï entra au service du prince mongol avec la même qualité. En 1212, il attaqua Houan-tcheou, appartenant aux Tchoutchi, monta le premier à l'assaut et s'empara de la ville.

En 1216, Tchingkis convoqua une assemblée de ses généraux pour marcher contre les Merkites. Il demanda quel était celui qui voulait attaquer le premier ; Souboutaï s'offrit, et Tchingkis ayant loué son

courage, voulut lui donner un corps de cent hommes d'élite pour le soutenir ; mais Souboutaï s'y opposa.

Restez en repos, dit-il, je me charge de tout.

Il alla trouver les Merkites, en feignant d'abandonner la cause de Tchingkis. Pleins de confiance en ses rapports, les Merkites négligèrent de faire leurs préparatifs, et quand le gros de l'armée Mongole fut parvenu sur le fleuve Tchen (Djem), il fondit sur eux, et prit deux de leurs généraux. Houtou, chef de la tribu, se sauva dans le Kiptchak et le reste se soumit.

Tchingkis ayant fait la guerre aux Ouïgours du Kharisme, Mohammed, que les Chinois nomme Mieï-li, abandonna son royaume et prit la fuite. Souboutaï eut ordre de le poursuivre, et il eut pour collègue, dans cette expédition, Tchepe-nouyan, autre général mongol célèbre dans l'occident. Parvenu au fleuve Hoeï-li, Souboutaï fit halte sur la rive orientale, et ordonna d'allumer trois bûchers pour faire briller la force de son armée. À cette vue, Mohammed effrayé, profita de la nuit pour s'enfuir. Souboutaï, à la tête  $_{\rm p,091}$  d'un corps de dix mille hommes, continua de se porter sur ses traces depuis la rivière Pou-han et la ville de Pi-li-han jusqu'à Mieï-li, marchant jour et nuit, et ne laissant pas au prince fugitif un seul instant de repos. Il l'obligea d'entrer dans la mer, c'est-à-dire, dans une île de la mer Caspienne, nommée Abiscoun, où ce malheureux prince mourut épuisé par la fatigue et le chagrin. Le général tartare s'empara de ses trésors, consistant en pierres précieuses et en vases d'argent, et il les envoya à son maître.

Tel est le récit du biographe chinois qui a composé la vie de Souboutaï. Les écrivains musulmans et chrétiens nous ont laissé quelques détails particuliers sur la marche des deux généraux tartares en occident. On sait qu'après avoir traversé la Transoxane, pris Balkh, Nischapour et Zawe, ils partagèrent leurs troupes en deux corps qui se dirigèrent sur le Mazenderan et l'Irak-Adjem, et entrèrent ensuite dans l'Adherbidjane, reçurent la soumission du prince qui régnait à Tauris et vinrent camper dans la plaine de Moughan en Géorgie, plaine célèbre

depuis par le séjour qu'y firent habituellement les généraux mongols et les princes de la famille de Houlagou.

Au printemps de 1221, Souboutaï et Tchepe prirent Meragah, saccagèrent Hamadan, Erdebil, et rentrèrent de nouveau en Géorgie, où ils livrèrent aux troupes de la reine Roussoudan une bataille dont les deux partis s'attribuèrent le gain. Souboutaï, par une de ces ruses pour lesquelles il était renommé, avait attiré les Géorgiens dans une embuscade où les p.092 attendait son collègue Tchepe. Tous deux ensuite les attaquèrent de concert, et selon Ibn el Athir, détruisirent en grande partie leur armée. Au contraire deux lettres écrites au pape Honorius III, par Roussoudan et par son connétable Jean, donnent à entendre que les Mongols furent mis dans une pleine déroute. Ce qui est certain, c'est que la reine de Géorgie écrivait en Occident pour implorer du secours, et que les Tartares poursuivirent le cours de leurs opérations comme s'ils eussent obtenu une victoire entière.

Souboutaï, dit le biographe chinois, demanda et obtint la permission d'aller châtier les peuples du Kiptchak. À la tête de son armée, il fit le tour de la mer Thian-ki-sse (Denghiz, la mer Caspienne), et revint jusqu'aux monts Thaï-ho (le Caucase), dont il perça les rochers pour s'ouvrir un passage. Il obtint d'abord peu de succès ; mais ayant rencontré des chefs de tribus nommés Iuliki et Thathakhar, il réunit toutes les troupes sur la rivière de *Poutsou*, et par une marche rapide, il soumit tous les peuples de ces contrées jusqu'au fleuve Oliki (le Wolga). Une seule rencontre et un seul combat le firent triompher des chefs des Wolosse (Russes), Mitchhisselao le grand et le petit (Mestislaff). Il exerça de grands ravages dans le pays des Asou (Ases ou Alains). On sait qu'en effet les Mongols ayant passé le Caucase par le défilé de Derbend, défirent les Kiptchaks ou Comans, et les Russes, dévastèrent les contrées qui avoisinent la mer d'Azoff, pénétrèrent en Crimée et firent une invasion dans le pays des Bulgares sur les bords du Wolga.

<sub>p.093</sub> Souboutaï fut interrompu dans le cours de ses conquêtes par un ordre de Tchingkis, qui voulait l'employer à la conquête du Tangut. Il

résista longtemps à cet ordre, mais enfin, obligé d'y céder, il revint à la cour, traversa le grand désert, battit les tribus de Hia-sa-li, Ouïgour, The-le-tchhi-min et autres, et soumit toutes les villes situées sur le fleuve Jaune, du côté de la Tartarie. Il ne revint de ce pays qu'après la mort de Tchingkis.

En 1229, Ogodaï lui fit épouser une princesse du sang, nommée Thomieikan; et le nomma pour accompagner son frère Tholouï (Touli) dans son expédition au midi du fleuve Jaune. Les Tartares entrèrent dans le pays des Kin par le passage de la *Tête-de-Bœuf*, et rencontrèrent le général ennemi Houan-yan-ho-tha, avec une armée de plusieurs centaines de milliers d'hommes, tant d'infanterie que de cavalerie. Tholouï s'adressa à Souboutaï pour avoir un plan de campagne.

— Les habitants des villes, répondit le général, ne savent pas supporter la fatigue. Harassez-les par des attaques réitérées ; rien ne sera plus aisé ensuite que de les vaincre en bataille rangée.

Effectivement, l'armée qui était campée dans les monts San-foung souffrit beaucoup des neiges qui firent périr un grand nombre de soldats. Les Mongols l'attaquèrent dans ce moment de détresse, et la détruisirent entièrement.

Dans l'été de 1232, le prince Tholouï quitta l'armée et laissa Souboutaï pour contenir les provinces conquises et former le siège de la ville de Pian p.094 (Khaï-foung, dans le Ho-nan). L'empereur des Kin envoya des propositions d'accommodement au général mongol ; mais celui-ci répondit qu'il avait reçu l'ordre de prendre la ville, qu'il ne connaissait pas autre chose, et il n'en travailla qu'avec plus d'activité à combler les fossés avec des fascines. Le commandant des assiégés ayant fait percer les murs de la ville, voulut mettre le feu aux fascines à coup de pao ; c'est au siège de cette ville qu'il est parlé pour la première fois de ces machines de guerre, dont les Mongols apprirent l'usage des Chinois et qu'ils portèrent dans l'Occident, où l'on croit

qu'elles ont donné l'idée de l'artillerie <sup>1</sup>. Les assiégés, placés sur les murailles à côté des *pao*, donnaient des signaux avec des lanternes garnies de papier rouge, et ceux qui combattaient en bas y répondaient en lâchant en l'air des figures d'oiseau en papier. Souboutaï instruit de ce manège par des prisonniers, en fit le sujet de ses plaisanteries :

— Ces gens de Kin, dit-il, prétendent repousser leurs ennemis avec des lanternes et des oiseaux de papier.

Cependant l'empereur des Kin abandonna Pian et se réfugia à Tsaï. Un traître nommé Thsouï-li, qui commandait les troupes des Kin, livra aux Mongols la ville de Pian avec l'impératrice et les autres femmes de l'empereur qui y étaient restées renfermées. Les Tartares mirent alors le siège devant la ville de Tsaï, et la tinrent si exactement et si longtemps cernée que la garnison p.095 fut réduite à manger le cuir des bottes et la peau des tambours. Enfin les provisions étant entièrement épuisées, la ville fut prise en 1234, et la dynastie de Kin renversée.

Le long séjour des troupes et une année de disette avaient tellement élevé le prix des vivres dans le Ho-nan, qu'un boisseau de riz s'y vendait deux onces d'argent. Souboutaï ordonna aux habitants de ces contrées de se transporter au nord du fleuve Jaune. Comme à l'issue de cette guerre, on conduisait à la mort Houan-yan-ho-tha, prince du sang des Kin, et l'un des plus illustres généraux de cette dynastie, il demanda où était Souboutaï, et marqua le désir d'avoir une entrevue avec lui. Souboutaï s'avanca :

- Toi qui n'as qu'un instant à vivre, dit-il, quel motif te fait désirer de me voir ?
- Ton courage, répondit Houan-yan-ho-tha. C'est le ciel, non le hasard qui fait naître les héros. Puisque je t'ai vu, je fermerai les yeux sans regret.

**76** 

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Voyez Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, t VII, p. 416. — <u>Mélanges</u> <u>Asiatiques, t. I, p. 408</u>.

En 1235, les Mongols envoyèrent une nouvelle expédition dans le Kiptchak. Souboutaï en fit partie, et fut même désigné par Batou pour commander l'avant-garde. Le roi des Comans, nommé *Pa-tchhi-man* ou Batchman, fut saisi de terreur à cette nouvelle, et prenant la fuite, il se retira sur la mer, disent les Chinois, c'est-à-dire, dans une île de la mer Caspienne. On vainquit encore une fois les Russes, et on mit le siège devant Tholisseko, ville dont on ne reconnaît pas le nom, sans doute altéré dans les relations chinoises. Souboutaï n'ayant pu s'en rendre maître, p.096 marcha contre le prince des Russes, lui livra bataille, le prit, s'empara de *Yelieïpan* et d'autres villes des mêmes contrées, et soumit toutes les tribus qui les habitaient.

En revenant, les Mongols passèrent les monts *Khatsali*, et attaquèrent les Madjars ou Hongrois. Batou et ses compagnons entrèrent dans leur pays par cinq côtés différents, et Souboutaï donna une nouvelle preuve de son habileté en imaginant un stratagème pour tromper *Khieïlin*, prince de cette nation. Parvenus au fleuve Thun-ning, le corps de Batou passa cette rivière par en-haut, à l'endroit où elle était moins profonde, et où il y avait un pont. Le corps de Souboutaï au contraire devait la traverser plus bas, dans un endroit très profond : il imagina de lier ensemble des poutres et d'y faire passer son armée, de sorte qu'il pût venir au secours de Batou, qui ayant traversé le premier se trouvait engagé. Le prince mongol, rebuté par la résistance qu'il venait d'essuyer, était tenté de revenir sur ses pas :

— Retournez si vous voulez, lui dit Souboutaï; pour moi, je ne m'arrêterai qu'au fleuve Tho-na (Danube) après avoir achevé de subjuguer les Madjars.

Il se mit en marche, et Batou ne put s'empêcher de le suivre.

On connaît, par les écrivains occidentaux, les détails de cette campagne qui ont échappé aux Chinois. On sait que toutes les contrées au nord de la mer Caspienne, du Caucase et de la mer Noire, furent en proie aux ravages des Tartares, qui dévastèrent la Russie, la Pologne, la Hongrie, et pénétrèrent jusque dans la p.097 Silésie. Souboutaï

contribua puissamment à leurs succès, et prit part à toutes leurs expéditions.

À la mort d'Ogodaï, il y eut une grande assemblée de tous les princes de la famille de Tchingkis. Batou ne voulait pas s'y rendre; mais Souboutaï lui représenta qu'étant l'aîné de tous ces princes, il lui était impossible de s'en dispenser. Batou partit donc pour l'assemblée qui se tint sur le bord de la rivière Yetchili. Après l'assemblée, Souboutaï revint à son campement sur le Tho-na (Danube), et il y mourut à l'âge de soixante-treize ans. Conformément à l'usage des Chinois, on lui donna un titre qui rappelait ses plus belles actions : ce fut le titre de roi du Ho-nan, à cause de la conquête de cette province qu'il avait enlevée aux Kin. L'épithète honorifique qui fut jointe à son nom fut celle de fidèle et invariable. Il laissa un fils nommé Ouriyangkhataï, qui, disent les Chinois, après avoir soumis toutes les tribus des Russes, des Polonais et des Allemands, fut envoyé pour conquérir le royaume d'Awa et le Tonquin.

On a cru devoir tirer des historiens chinois ces particularités au sujet d'un général qui a fait successivement la guerre en Médie, en Géorgie, à la Chine, en Russie et en Hongrie, et dont le nom se trouve lié au récit des premières invasions des Mongols dans l'occident. Ce qu'on vient de lire est principalement extrait du *Siu-houng-kian-lou* <sup>1</sup>.



\_

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Liv. XVII, p. 31 et suivantes.

#### VIII

# SARTAK, prince mongol

**a** 

p.098 Sartak, l'un des fils de Batou, et par conséquent arrière petit-fils de Tchingkis-khan, est connu par les relations qu'eut avec lui l'ambassadeur de St-Louis en Tartarie, Guillaume Rubruquis. Sartak était né, vraisemblablement, pendant l'expédition que son père avait faite en Moscovie et dans la Hongrie. Les écrivains chinois n'ont conservé aucune tradition sur la généalogie des princes du Kaptchak descendus de Tchoutchi, et les auteurs musulmans qui, en ont parlé ne nomment point Sartak au nombre des enfants de Batou.

Les historiens arméniens racontent que ce dernier avait été nourri par des Russes, qu'il était baptisé, et qu'il vivait chrétiennement. Suivant eux, Batou ne s'opposa point à la conduite de son fils, qui favorisa beaucoup le christianisme, et défendit même d'imposer des tributs sur les églises. Il est certain que Sartak accorda sa protection à plusieurs princes arméniens et géorgiens, et les défendit contre les vexations des généraux mongols établis en Perse et dans les provinces situées au midi du Caucase. Cette manière d'agir était conforme à la politique que suivirent p.099 les princes tartares, pour s'assurer le concours des chrétiens orientaux dans leurs guerres contre les rois musulmans. Il arriva souvent que de leurs dispositions extérieures, on tira des conclusions hasardées. C'est ce qui eut lieu à l'égard de Sartak, dont on parlait en Occident comme d'un prince véritablement converti à la religion chrétienne, à l'époque du départ de Rubruquis pour la Tartarie.

Cet envoyé, qui était chargé de lettres du roi de France pour le fils de Batou, vint le trouver dans le lieu où ce prince habitait, à trois

journées en-deçà du Wolga 1. Sartak y avait un campement considérable : ses six femmes, son fils aîné, et les deux ou trois femmes de ce dernier avaient chacun une habitation contenant plus de 200 chariots ; le pays qu'il occupait était situé sur le passage des Russes, des Valaques, des Bulgares, des Circassiens et des Alains qui se rendaient à la cour de Batou ou qui en revenaient. Sartak les traitait tous avec la même faveur, et Rubruquis remarque qu'il expédiait les musulmans plus vite que les autres, quand les présents qu'ils apportaient étaient plus considérables. Ce prince avait pourtant avec lui des prêtres Nestoriens, qui célébraient les offices suivant le rite particulier à leur secte. On voit ici un exemple de plus de cette indifférence des princes mongols pour toutes les religions, ou plutôt de cette disposition où ils étaient de les accueillir toutes, d'en adopter même les pratiques, qui peuvent se concilier entre elles, sans jamais s'embarrasser des dogmes, qui se contrarient.

p.100 Rubruquis s'informa d'un seigneur de la cour de Sartak, si ce prince était chrétien ; mais on lui dit de bien se garder d'employer cette expression, et on ajouta que Sartak n'était pas *chrétien* mais *mongol*. Ainsi l'on prenait le mot de chrétien pour un nom de pays, genre de méprise assez propre à déconcerter les missionnaires, après les idées qu'ils s'étaient faites de la conversion du prince tartare. Sartak fit toutefois un bon accueil aux envoyés, et après les avoir retenus quatre jours près de lui, il leur fournit les moyens d'aller trouver son père.

Rubruquis était arrivé près de Sartak le 16 janvier 1253. — En revenant de la cour du Khakan au mois d'août 1254, il rencontra ce prince qui se rendait lui-même à la cour de Mangou-khan, avec ses femmes, ses enfants et une partie de ses troupeaux. Le roi d'Arménie s'était porté sur son passage pour lui rendre honneur. Sartak fit remettre à Rubruquis deux habits de soie pour Saint Louis. En repassant par le pays où il avait vu le prince tartare l'année

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> [Cf. Voyage de Rubruquis, chap. XVII].

précédente, l'envoyé du roi de France apprit que Sartak faisait bâtir une grande église sur la rive occidentale du Wolga.

Vers la même époque il était arrivé à Rome un prêtre nommé Jean, qui, prenant le titre de chapelain de Sartak, avait annoncé au pape que son maître venait de se faire baptiser. Une pareille nouvelle avait été fort agréable au souverain pontife, qui s'était empressé d'écrire à Sartak une lettre remplie de compliments et d'exhortations. Le récit de Rubruquis nous laisse incertains s'il y avait quelque chose de fondé <sub>n 101</sub> dans toutes ces nouvelles. Vraisemblablement la conversion de Sartak, comme celle de plusieurs autres princes du même pays et de la même époque, était plus apparente que réelle. Il se peut que ce prince ait effectivement reçu le baptême des prêtres Nestoriens, mais il est plus que douteux qu'il ait mérité le nom de chrétien. On a examiné ailleurs les circonstances et les effets de cette indifférence religieuse, qui forme un trait si remarquable du caractère des Mongols du XIIIe siècle 1. Pour Sartak, on ignore s'il revint de la cour de Mangou dans le pays où son père Batou lui avait assigné sa résidence. Tout ce qu'on sait de la vie de ce prince se réduit au peu d'indications qu'on vient de recueillir du récit d'un seul Européen qui l'avait vu, et d'une lettre du pape Innocent IV (29 septembre 1254), qui avait reçu un de ses ambassadeurs.



 $<sup>^{</sup>m 1}$  Mémoires sur les relations politiques des princes chrétiens avec les empereurs mongols ; Paris, 1824 ; et dans les Nouvaux Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, tomes VI et VII.

IX

# OUBOUCHA, prince des Tourgaouts

**a** 

p.102 Ouboucha, ou d'après les écrivains chinois, *Oubachi,* prince mongol, de la tribu des Tourgaouts et de la race de Boïbego-erlik, descendait de l'un des officiers de ce prince des Keraïts, si célèbre dans l'histoire de Tchingkis-khan, sous le nom de Oung-khan, et que quelques Occidentaux ont pris pour le prêtre Jean. Le lieu de l'origine de ces peuples n'était pas éloigné de Kara-koroum, ville célèbre, qui devint depuis la capitale des Mongols. Ils avaient quitté le pays qui sépare la Thoula et l'Orgon ; et traversant tout l'empire des Khountaïdjis (Contaischs), ils étaient venus dans l'Asie occidentale pour fuir l'oppression des souverains kalmuks. Le bisaïeul d'Ouboucha, nommé Ayouka ou Ayouki, s'avança, en 1672, dans les steppes qui sont entre le Don et le Wolga, aux environs de la rivière de Sarpa ; et il s'y établit avec l'autorisation du gouverneur d'Astrakhan, le Knès Jacob Nikitisch Odoieffskoï.

Par une convention conclue à cette époque, les princes Tourgaouts s'étaient reconnus vassaux des Tsars : mais leurs habitudes et celles de leurs tribus ne s'accommodaient guère des institutions régulières p.103 qui commencèrent bientôt à s'introduire dans les diverses contrées soumises à l'empire russe, et dont le joug est insupportable aux nations qui restent attachées à la vie nomade. D'un autre côté, l'empereur de la Chine, quand il eut achevé de soumettre les princes kalmuks de la dynastie des Khountaïdjis, voulut rappeler sous sa domination les tribus Œlet, qui s'étaient répandues dans les contrées les plus lointaines. Tel fut le but secret de l'ambassade chinoise qui fut envoyée au khan des Tourgaouts, qui

vint le trouver sur les bords du Wolga en 1712, et dont nous avons une relation <sup>1</sup>.

En 1757, Dondouk-daschi, petit-fils d'Ayouka, demanda au gouvernement russe, que son fils Ouboucha fût désigné pour son successeur; le titre de vice-khan lui fut concédé en 1758, avec une pension de 500 roubles. La cérémonie de son installation eut lieu le 28 avril avec une pompe extraordinaire. Dondouk-daschi mourut le 21 janvier 1761; et son fils, qui n'avait encore que dix-sept ans, lui succéda. Il avait épousé, peu auparavant, une fille du prince des Khochots, nommée Mandere.

Le gouvernement russe songea à profiter de la jeunesse du khan pour diminuer sa puissance ; et divers arrangements que l'on établit dans ce but réduisirent celui-ci à n'être, pour ainsi dire, que le président d'un conseil où se décidaient toutes les affaires des tribus qui lui avaient été soumises. On peut compter ces précautions prises par les Russes pour maintenir p.104 la tranquillité dans les contrées habitées par les Kalmuks, au nombre des causes qui amenèrent l'émigration des Tourgaouts. Mais il paraît certain que l'influence des Chinois, rendue manifeste par l'ambassade de Toulichen, et celle des Lamas du Tibet, qui voyaient à regret l'extrême éloignement de cette tribu, durent contribuer puissamment à la ramener dans les contrées d'où elle était originaire.

À la fin de 1770, toute la tribu des Tourgaouts, guidée par son chef Ouboucha, disparut subitement du pays où les Russes lui avaient assigné ses cantonnements; et, emmenant avec elle quelques officiers et soldats russes qui auraient pu faire connaître sa marche, elle se dirigea par le pays des Kirkis vers les contrées soumises à la domination chinoise. Vainement les commandants russes envoyèrent à leur poursuite. Les Tourgaouts faisant une diligence extraordinaire, dépassèrent les frontières russes, ne s'arrêtèrent qu'aux environs du lac de Balgasch, et arrivèrent sur les bords de la rivière d'Ili, au mois d'août 1771, après avoir, disent

\_

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Voyez le <u>Journal des Savants</u>, de mai 1821, p. 259, et les <u>Mélanges asiatiques</u>, t. I, p. 413.

les Chinois, parcouru en huit mois plus de dix mille li, ou mille lieues. En écartant toute exagération, c'est encore un fait assez extraordinaire que ce déplacement si subit et si prompt d'une nation entière, composée de cinquante mille familles, et formant, suivant l'expression des Tartares, le nombre de trois cent mille bouches.

L'empereur de la Chine avait été prévenu du moment de leur départ, et il avait pris des mesures pour les recevoir. On leur assigna des pays sur le bord de l'Ili pour y demeurer, et Ouboucha fut appelé à la p.105 cour impériale. Il y vint avec ses principaux officiers ; et il y reçut, soit sur la route, soit à la cour, et les honneurs et les présents que sa conduite lui avait mérités. On affecta de voir en lui un sujet qui, après s'être éloigné de sa patrie, y revenait de lui-même, et rentrait sous le joug de son souverain naturel. Son peuple, comme dans l'âge d'or de la monarchie, avait traversé mille dangers, pour venir admirer de plus près la brillante clarté du Ciel, et jouir enfin, comme les dix mille autres peuples, du bonheur de n'avoir pour maître que le fils du Ciel.

Telles furent les couleurs sous lesquelles fut présenté cet événement, dont l'empereur lui-même voulut célébrer la mémoire par une inscription très étendue. On en possède une copie à la bibliothèque du Roi ; et le père Amiot en a envoyé la traduction. Cette dernière a été insérée, avec quelques détails sur la transmigration des Tourgouths, dans le tome II des Mémoires concernant les Chinois. Quant à l'inscription originale, on en a fait, en mandchou, en mongol, en tibétain et en chinois, plusieurs copies, dont une a été érigée dans un temple que l'empereur venait d'achever, au moment même de l'arrivée d'Ouboucha, et une autre dans le pays où les Tourgaouts sont à présent établis.

Nous ignorons l'époque précise de la mort d'Ouboucha. Il est probable qu'il revint finir ses jours en Tartarie, dans le lieu où il avait procuré à sa nation un établissement plus conforme à ses goûts et à ses habitudes religieuses.





# THSENG-TSEU, philosophe chinois

**a** 

p.106 Thseng-tseu, ou plutôt Thseng-sen, surnommé Tseu-iu, l'un des principaux disciples de Confucius, naquit dans le royaume de Lou, et dans la ville de Wou la méridionale, où est maintenant l'arrondissement de Kia-thsiang, du département de Yan-tcheou, qui fait partie de la province actuelle de Chan-toung. Il avait quarante-six ans de moins que Confucius, et devait être né, par conséquent, vers l'an 505 avant J.-C. Il s'appliqua de bonne heure à l'étude, et quand il se fut rangé parmi les disciples du sage de la Chine, il se distingua par sa pénétration et son assiduité ; il fut le seul de cette école qui mit par écrit les réponses du maître, afin de pouvoir les méditer à loisir, et y revenir dans la suite des leçons. Confucius avait coutume de dire de lui qu'il possédait à fond sa doctrine et qu'il excellait dans la piété filiale.

Nous devons à cette heureuse alliance de talents et de vertus deux ouvrages célèbres : l'un est le *Taï-hio*, ou le livre de la *Grande science*, sorte de traité de politique et de morale, où partant d'un discours de Confucius qui lui sert de texte, Thseng-tseu développe en onze chapitres les principes de son maître p.107 sur l'enchaînement des devoirs qui régissent l'homme, la famille et l'État, et confirme la doctrine qu'il enseigne, par des citations empruntées à des auteurs anciens ; l'autre est le *Hiao-king*, ou le livre de l'*Obéissance filiale*; et dans cet ouvrage, Thseng-tseu, parlant plus souvent encore au nom de Confucius qu'en son propre nom, expose tout ce qui doit naître de la pratique de cette vertu regardée par les Chinois comme la *reine* de toutes les autres, et comme la base de la société.

Le *Taï-hio a* été admis au nombre des quatre livres moraux, et y occupe même ordinairement la première place ; il a par conséquent été

publié à la Chine un très grand nombre de fois, et il est devenu le sujet d'une foule de commentaires. Il a aussi été traduit en mandchou, et plusieurs missionnaires en ont donné des traductions ; il fait partie de l'édition chinoise latine dite de Goa 1, et la version qui y est comprise, fruit du travail du père Ignace de Costa, a été reproduite dans les Analecta vindobonensia, et dans le Confucius Sinarum philosophus. Noel en a donné une autre traduction dans ses Libri classici sex. Bayer a publié le commencement du texte dans son Museum sinicum, et M. Marshman, le texte entier avec une version anglaise, à la suite de sa Clavis sinica, imprimée à Sirampour. On en trouve encore une traduction, pareillement en anglais, dans les deux éditions du petit recueil de p.108 M. Morrison, intitulé *Horæ sinicæ, translations from the* popular litterature, etc. Le père Cibot en a composé une paraphrase qui est insérée au tome I de la collection des Mémoires de nos missionnaires. M. le baron Schilling, à Pétersbourg, en a encore reproduit le texte sur des planches lithographiées qui offrent une imitation exacte et très élégante des plus belles éditions chinoises, et enfin on a retrouvé tout récemment, dans les cartons de l'abbé Dufayel, des planches de cuivre sur lesquelles cet ecclésiastique, amateur de langue chinoise, avait fait graver, entre autres textes, celui du Taï-hio avec des numéros qui devaient renvoyer à une traduction qu'il avait préparée. Cette dernière partie de son travail est, selon toute apparence, destinée à rester inédite ; mais il y aura de l'utilité à publier quelques exemplaires de la partie chinoise, qui augmenterait le nombre des ouvrages sur lesquels les étudiants peuvent s'exercer en commençant à lire les écrits des philosophes de l'école de Confucius.

On voit que ce petit livre chinois est un de ceux qui ont été le plus souvent reproduits, soit dans sa langue originale, soit dans celles de l'Europe. Le Hiao-king n'est pas aussi connu : il n'en existe de traduction complète que dans la collection de Noel ; mais on en trouve des extraits dans l'ouvrage de Duhalde, dans les mémoires des

-

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Voyez l'Invariable milieu, p. 25, et Notices et extraits des manuscrits, t. X, page 287.

missionnaires de Peking, et dans le dictionnaire de M. Morrison <sup>1</sup>. <sub>p.109</sub> Quoique ce livre porte le titre de *King* (livre classique), il n'est rangé, dans l'opinion des Chinois, qu'à la suite de ceux de leurs livres à qui ce titre est particulièrement réservé. Le style en est plus varié que celui du *Taï-hio*, et le contenu offre des maximes moins vagues et plus propres à être réduites en pratique. On a vu précédemment <sup>2</sup>, qu'il existe deux textes du livre de l'*Obéissance filiale*, entre lesquels on remarque de très légères différences qui avaient attiré l'attention de Titsing et de de Guignes.

On ignore la durée de la vie de Thseng-tseu. Plusieurs empereurs et lettrés célèbres ont payé un juste hommage à ce digne successeur de Confucius, à qui la postérité a décerné le surnom glorieux de Tsoung-ching, celui qui est honoré pour sa sainteté.



<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> I<sup>re</sup> partie, au mot *Hiao* (obéissance filiale).

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Tome I, p. 280.

ΧI

# TSEU-SSE, philosophe chinois

**a** 

p.110 Le véritable nom de ce philosophe était *Youan-hian,* mais il n'est guère connu que par le surnom qu'il portait dans l'école de Confucius. Il était petit-fils de ce célèbre philosophe, et il est compté au nombre de ses principaux disciples. Confucius, marié à l'âge de dixneuf ans à la fille d'un magistrat du royaume de Soung, en eut l'année suivante un fils qui reçut les noms de *Li* et de *Pe-iu*. Celui-ci vécut cinquante ans et mourut avant son père qui lui survécut trois années. Il avait eu de bonne heure un fils, qui porta dans son enfance le nom de Khi, et fut depuis surnommé Tseu-sse. On varie sur le lieu de la naissance de cet enfant : les uns disent qu'il vit le jour dans le royaume de Lou (maintenant la province de Chan-toung), patrie de son aïeul ; les autres le font naître dans le royaume de Soung (partie de la province actuelle de Ho-nan).

Dès sa plus tendre enfance, il montra beaucoup de curiosité et d'aptitude à l'instruction. Il marquait de l'étonnement à la vue d'objets que le commun des hommes a coutume de regarder avec indifférence. D'où vient, disait-il, cette diversité qu'on remarque p.111 entre les quadrupèdes? Pourquoi tous les oiseaux ne se ressemblent-ils pas? Pourquoi les astres ne restent-ils pas toujours à la même place? Confucius, qui s'attachait surtout à faire descendre la philosophie sur la terre, vint aisément à bout de réprimer ce que cette curiosité enfantine lui paraissait avoir d'excessif et d'irrégulier, et il réussit à la diriger sur les vérités morales qui étaient le but unique de son enseignement.

Tseu-sse avait atteint l'âge de trente-sept ans lorsqu'il perdit son illustre aïeul, et ne jugeant pas lui-même qu'il eut atteint le degré d'instruction auquel il désirait atteindre, il se fit le disciple de

Thseng-tseu qui avait hérité d'une partie de la réputation de Confucius, leur maître commun. Mais par la suite, peu curieux des honneurs que quelques autres philosophes de la même école avaient recherchés, il se réfugia dans un lieu peu fréquenté, s'établit dans une chaumière, et s'y revêtit des habits les plus grossiers. Tseukoung, un de ses anciens condisciples, qui exerçait les fonctions de ministre dans le royaume de Weï, vint à traverser le bourg qu'habitait Tseu-sse, dans un char attelé de quatre chevaux. Il éprouva quelque confusion à la vue de l'extérieur par trop négligé avec lequel Tseu-sse vint à sa rencontre :

- Êtes-vous dans la détresse ? lui demanda-t-il ?
- J'ai appris, répondit Tseu-sse, que l'homme privé de richesse est pauvre, et que celui qui s'adonne à l'étude de la vertu sans parvenir à la pratiquer est seul malheureux. Je suis pauvre, il est vrai ; mais je ne suis point dans la détresse.

Tseu-koung se retira confus  $_{\rm p.112}$  de sa méprise, et toute sa vie il regretta la parole indiscrète qui lui était échappée.

On rapporte de Tseu-sse plusieurs beaux discours qu'il eut occasion de tenir, sur des sujets de philosophie et de morale, avec des princes et des ministres ses contemporains. Mais son plus beau titre à la gloire est la composition du célèbre ouvrage intitulé Tchoung-young ou l'Invariable milieu. Tseu-sse y traite, en trentetrois chapitres, du milieu, sorte d'état moral qu'il considère non pas comme l'état habituel mais comme l'état moyen auquel doivent tendre toutes les actions humaines, auquel doivent se réduire toutes les passions, et qui seul est compatible avec les inspirations du ciel, les vues de la nature, la voix de la raison, les leçons de la sagesse, et la pratique de la vertu. Cette abstraction à laquelle on peut certainement reprocher à l'auteur d'avoir mis trop d'importance et consacré trop d'espace dans son livre, l'a entraîné en plusieurs endroits dans les subtilités d'une métaphysique ardue, et parfois inintelligible. Il semble même qu'il ait été, en quelques circonstances, trompé par son langage même, et qu'il ait donné de la réalité à de

simples vues de l'esprit. Ce défaut qui jette de l'obscurité dans plusieurs chapitres de l'*Invariable milieu* n'empêche pas que cet ouvrage ne renferme de très belles définitions, des aperçus profonds et des maximes d'une morale très pure et très relevée. La doctrine de Confucius qui y est enseignée, le plus souvent par la citation des paroles mêmes de ce philosophe, se rapproche au fond de celle qui fut, vers la même p.113 époque, enseignée en Grèce par Platon, en ce qu'elle reconnaît pour but de la sagesse le beau moral, et pour principe de la vertu l'amour de l'ordre et la conformité à la marche éternelle de la nature soumise aux ordres du ciel. On y trouve même un passage très singulier sur l'avènement d'un Saint qui doit se montrer supérieur à tous les autres hommes, égal au ciel et à la terre et maître de la nature : ce passage, qui a beaucoup occupé nos missionnaires, est à l'abri de tout soupçon d'interpolation.

Le Tchoung-young est le second des quatre livres moraux qui passent sous le nom de Confucius ; il mériterait d'être le premier si l'auteur avait su partout concilier la profondeur et la clarté. On ne saurait compter le nombre des auteurs chinois qui l'ont commenté, soit séparément, soit en commun avec les trois autres livres. Il a pareillement été traduit en mandchou. La version latine qu'en a rédigée le père Intorcetta, a été imprimée partie à Kian-tchhang-fou, dans la province de Kiang-si, partie à Goa, avec le texte, et forme un volume de la plus grande rareté. La version, séparée du texte, a reparu dans la collection de Thévenot, dans les Analecta vindobonensia, dans le Confucius Sinarum philosophus. Le père Noel en a donné une autre traduction latine dans les Sinensis imperii libri classici sex, et le père Cibot, une paraphrase en français qui a été insérée dans le tome II des Mémoires des missionnaires de Peking. Plus récemment, on a fait du Tchoung-young l'objet d'un travail approfondi, et on en a donné une édition <sub>n 114</sub> critique dans le t. X des *Notices et extraits des manuscrits.* Cette édition, renfermant le premier texte chinois complet qu'on ait publié en Europe, offre en outre la version mandchou, et une double traduction entièrement nouvelle, en français et en latin. Cette dernière

est littérale, et destinée à remplacer une version interlinéaire. On en a tiré quelques exemplaires séparément pour l'usage des étudiants <sup>1</sup>.

Depuis qu'elle a paru, M. de Schilling a donné à Pétersbourg une nouvelle édition lithographiée du texte chinois : on doit lui accorder les mêmes éloges qu'à celle du Taï-hio <sup>2</sup>.

Tseu-sse eut encore part à la rédaction du Li-ki. Il mourut à soixante-deux ans, vingt-six ans après Confucius, par conséquent vers 453 avant J.-C. Un tombeau lui fut érigé au midi et en face de celui de son aïeul ; il laissa un fils nommé Pe et surnommé Tseu-chang : c'est par lui que s'est continuée cette ligne de descendance, la plus ancienne et la mieux constatée qui soit dans l'univers, on pourrait dire la plus illustre, puisqu'elle se rattache, à travers vingt-trois siècles et soixante-quatorze générations, à l'un des sages qui ont le plus honoré l'humanité.



<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Paris, de l'Imprimerie royale, 1817, in-4°.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Ci-dessus, [étude Thseng-tseu, in fine].

#### XII

# MENG-TSEU, philosophe chinois



p.115 Meng-Tseu, nommé pendant sa vie Meng-kho, et par nos anciens missionnaires *Mencius*, est regardé comme le premier des philosophes chinois, après Confucius. Il naquit, au commencement du quatrième siècle avant J.-C., dans la ville de Tseou, actuellement dépendante de Yan-tcheou-fou, dans la province de Chan-toung. Son père, Ki-koung-yi, descendu d'un certain Meng-sou, dont Confucius blâmait la fastueuse administration, était originaire du pays de Tchou, mais établi dans celui de Tchin: il mourut peu de temps après la naissance de son fils, et laissa la tutelle de celui-ci à sa veuve Tchang-chi.

Les soins que se donna cette mère prudente et attentive pour l'éducation de son fils, sont cités comme un modèle de la conduite que doivent tenir les parents vertueux 1. La maison où elle demeurait était située près de celle d'un boucher : elle s'aperçut qu'au moindre cri des animaux qu'on égorgeait, le petit Meng-kho courait assister à ce spectacle, et qu'à son retour il tâchait d'imiter ce qu'il avait vu. Tremblant que son fils ne s'endurcît le cœur, et ne s'accoutumât au sang, elle alla s'établir dans une maison  $_{\rm p.116}$  voisine de quelques sépultures. Les parents de ceux qui y reposaient, venaient souvent pleurer sur leur tombe, et y faire les libations accoutumées. Meng-kho prit bientôt plaisir à ces cérémonies, et s'amusait à les imiter. Ce fut un nouveau sujet d'inquiétude pour Tchang-chi : elle craignit que son fils n'en vînt à regarder comme un jeu ce qu'il y a de plus sérieux dans le monde, et ne s'habituât à ne pratiquer les cérémonies qui demandent le plus d'attention et de respect, qu'en badinant, ou par manière d'acquit. Elle s'empressa donc de changer encore de domicile, et vint se

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> [Cf. Meng-tseu, Introduction, trad. Couvreur]

loger dans la ville, vis-à-vis d'une école, où Meng-kho trouva les exemples les plus convenables, et commença à en profiter. On n'eût point parlé de cette petite anecdote, si elle n'était à chaque instant citée par les Chinois dans cette phrase, devenue proverbiale : *La mère de Meng-tseu choisit un voisinage*.

Meng-tseu ne tarda pas à se former dans l'exercice de ces vertus que le système chinois a pour but de rendre inséparables de l'étude des belles-lettres, c'est-à-dire qu'il se livra de bonne heure à la lecture des King ; et par les progrès qu'il fit dans l'intelligence de ces livres si respectés, il mérita d'être inscrit au nombre des disciples de Tseu-sse, petit-fils, et digne imitateur de Confucius. Quand il fut suffisamment instruit dans cette philosophie morale que les Chinois appellent par excellence la doctrine, il alla offrir ses services au roi de Thsi, Siouanwang  $^{1}$ ; mais n'ayant  $_{\mathrm{p.117}}$  pu en obtenir de l'emploi, il se rendit près de Hoeï-wang, roi de Liang, ou de Weï; car à cette époque le pays de Khaï-foung-fou, dans le Ho-nan, formait un petit État qui portait ces deux noms. Ce prince fit un bon accueil à Meng-tseu, mais ne s'attacha pas, comme l'aurait souhaité le philosophe, à réduire ses lecons en pratique. Ce qu'il enseignait de l'antiquité paraissait, peut-être avec quelque raison, de nature à ne pouvoir s'appliquer au temps actuel et aux affaires du moment. Les hommes auxquels était confiée l'administration des divers États dans lesquels la Chine se trouvait alors partagée, n'étaient pas capables de rétablir le calme dans l'Empire, continuellement troublé par des liques, des divisions et des guerres intestines. La sagesse et la vraie science, pour eux, c'était l'art militaire. Meng-tseu avait beau leur vanter le gouvernement et les vertus de Yao, de Chun, et des fondateurs des trois premières dynasties ; des guerres perpétuelles éclataient de toutes parts, et se renouvelant en quelque lieu qu'il allât, empêchaient le bon effet de ses leçons, et contrariaient tous ses plans. Quand il fut convaincu de l'impossibilité de rendre aucun service à tous ces princes, il revint dans son pays; et de concert avec Wan-tchang, et quelques autres de ses

\_

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Mort l'an 324 avant J.-C., après un règne de dix-neuf ans.

disciples, il s'occupa de mettre en ordre le livre des vers, et le Chouking, suivant en cela l'exemple de Confucius, et s'appliquant à exécuter ce travail dans le même esprit qui avait dirigé ce célèbre philosophe. Il composa aussi, à cette époque, l'ouvrage en sept chapitres qui porte son nom. Il  $_{\rm p.118}$  mourut vers l'an 314 avant J.-C. à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

Le livre dont on vient de parler est le plus beau titre de Meng-tseu à la gloire: il est toujours joint aux trois ouvrages moraux qui contiennent l'exposition de la doctrine de Confucius 1, et forme, avec ces ouvrages, ce qu'on appelle les Sse Chou, ou les Quatre livres par excellence. Il est à lui seul plus étendu que les trois autres réunis ; et il n'est ni moins estimé, ni moins digne d'être lu. Suivant un auteur chinois, Meng-tseu a recueilli l'héritage de Confucius en développant ses principes, comme Confucius avait recueilli l'héritage de Wen-wang, de Wou-wang, et de Tcheou-koung; mais à sa mort, personne ne fut digne de recueillir le sien. Aucun de ceux qui vinrent après lui ne saurait lui être comparé, pas même Siun-tseu et Yang-tseu. Nous ne pourrions transcrire, même en les abrégeant, les pompeux éloges que cet auteur, et mille autres, à l'envi, ont décerné à notre philosophe. Il suffira de dire qu'il a été, d'un consentement unanime, honoré du titre de ya ching, qui signifie le deuxième saint, Confucius étant regardé comme le premier. On lui a même décerné, par un acte de la puissance publique, le titre de saint prince du pays de Tseou ; et on lui rend, dans le grand temple des lettrés, les mêmes honneurs qu'à Confucius. Une partie de cette illustration a, selon l'usage chinois, rejailli sur les descendants de Meng-tseu, qui  $_{\rm p.119}$  ont obtenu la qualification de maîtres des traditions sur les livres classiques, dans l'académie impériale des Han-lin.

Le genre de mérite qui a valu à Meng-tseu une si grande célébrité, ne serait pas d'un grand prix aux yeux des Européens; mais il en a d'autres qui pourraient, si son livre était convenablement traduit, lui

94

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Voyez la notice de ces quatre livres, dans les *Not. et Extr. des manuscrits,* tome X, 1<sup>e</sup> part., p. 269

faire trouver grâce à leurs yeux. Son style, moins élevé et moins concis que celui du prince des lettrés, est aussi noble, plus fleuri et plus élégant. La forme du dialogue qu'il a conservée à ses entretiens philosophiques avec les grands personnages de son temps, comporte plus de variété qu'on ne peut s'attendre à en trouver dans les apophtegmes et les maximes de Confucius. Le caractère de leur philosophie diffère aussi sensiblement. Confucius est toujours grave et même austère ; il exalte les gens de bien, dont il fait un portrait idéal, et ne parle des hommes vicieux qu'avec une froide indignation. Mengtseu, avec le même amour pour la vertu, semble avoir pour le vice plus de mépris que d'horreur ; il l'attaque par la force de la raison, et ne dédaigne pas même l'arme du ridicule. Sa manière d'argumenter se rapproche de cette ironie qu'on attribue à Socrate. Il ne conteste rien à ses adversaires; mais en leur accordant leurs principes, il s'attache à en tirer des conséquences absurdes qui les couvrent de confusion. Il ne ménage même pas les grands et les princes de son temps, qui souvent ne feignaient de le consulter que pour avoir occasion de vanter leur conduite, ou pour obtenir de p.120 lui les éloges qu'ils croyaient mériter. Rien de plus piquant que les réponses qu'il leur fait en ces occasions ; rien surtout de plus opposé à ce caractère servile et bas qu'un préjugé trop répandu prête aux Orientaux et aux Chinois en particulier. Mengtseu ne ressemble en rien à Aristippe : c'est plutôt Diogène, mais avec plus de dignité et de décence. On est quelquefois tenté de blâmer sa vivacité, qui tient de l'aigreur ; mais on l'excuse, en le voyant toujours inspiré par le zèle du bien public.

Le roi de Weï, un de ces princes dont les dissensions et les guerres perpétuelles désolaient la Chine à cette époque, exposait, avec complaisance, à Meng-tseu, les soins qu'il prenait pour rendre son peuple heureux, et lui marquait son étonnement de ne voir son petit État ni plus florissant ni plus peuplé que ceux de ses voisins <sup>1</sup>.

Prince, lui répondit le philosophe, vous aimez la guerre ;
 permettez-moi d'y puiser une comparaison : deux armées

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> [Cf. Meng-tseu, I, I, 3, trad. Couvreur]

sont en présence ; on sonne la charge, la mêlée commence, un des partis est vaincu : la moitié des soldats s'enfuit à cent pas ; l'autre moitié s'arrête à cinquante. Ces derniers auraient-ils bonne grâce à se moquer des autres qui ont fui plus loin qu'eux ?

- Non, répondit le roi, pour s'être arrêtés à cinquante pas, ils n'en ont pas moins pris la fuite : la même ignominie les attend.
- Prince, reprit vivement Meng-tseu, cessez donc de vanter les soins que vous prenez de plus que vos voisins ; vous avez tous encouru les mêmes reproches, et nul de vous n'est en droit de se moquer des autres.

<sub>p.121</sub> Poursuivant ensuite ses mordantes interpellations:

- Trouvez-vous ¹, dit-il au roi, qu'il y ait quelque différence à tuer un homme avec un bâton ou avec une épée ?
- Non, répondit le prince.
- Y en a-t-il, continua Meng-tseu, entre celui qui tue avec une épée, ou par une administration inhumaine ?
- Non, répondit encore le prince.
- Eh bien! reprit Meng-tseu, vos cuisines regorgent de viandes; vos haras sont remplis de chevaux, et vos sujets, le visage hâve et décharné, sont accablés de misère, et sont trouvés morts de faim au milieu des champs ou des déserts. N'est-ce pas là élever des animaux pour dévorer les hommes? Et qu'importe que vous les fassiez périr par le glaive ou par la dureté de votre cœur! Si nous haïssons ces animaux féroces qui se déchirent et se dévorent les uns les autres, combien plus devons-nous détester un prince qui, devant, par sa douceur et sa bonté, se montrer le père de son

-

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> [Cf. Meng-tseu, I, I, 4, trad. Couvreur.]

peuple, ne craint pas d'élever des animaux pour le leur donner à dévorer ? Quel père du peuple que celui qui traite si impitoyablement ses enfants, et qui a moins de soin d'eux que des bêtes qu'il nourrit!

- J'ai, disait un jour le roi de Thsi <sup>1</sup>, entendu raconter que l'ancien roi Wen-wang avait un parc de sept lieues : ce fait est-il véritable ?
- Rien n'est plus vrai, répondit Meng-tseu.
- C'était, reprit le prince, une grandeur excessive.  $_{\rm p.122}$
- Eh bien! dit Mencius, les sujets de Wen-wang trouvaient encore ce parc trop petit.
- Je n'ai, répliqua le prince, qu'un parc de quatre lieues, et mon peuple se plaint de son étendue. Quelle est la raison de cette différence ?
- Prince, répondit Meng-tseu, le parc de Wen-wang avait sept lieues ; mais c'était là que se rendaient tous ceux qui avaient besoin de cueillir de l'herbe ou de couper du bois, qui voulaient prendre des faisans ou des lièvres. Le prince possédait son parc en commun avec son peuple. Son peuple n'avait-il pas raison de le trouver trop peu étendu ?

Lorsque je suis entré dans vos États, je me suis informé de ce qui y était particulièrement défendu, et j'ai appris qu'il y avait en-deçà de vos frontières une enceinte de quatre lieues ; que l'homme qui y tuerait un cerf serait puni comme s'il eût assassiné un homme. Ce parc de quatre lieues est donc comme une vaste fosse ouverte au cœur de vos États. Le peuple a-t-il tort de la trouver trop grande ?

Nous ne devons pas craindre d'emprunter aux entretiens de Mengtseu d'autres passages propres à faire apprécier son ouvrage, puisqu'ils

\_

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> [Cf. Meng-tseu, I, II, 2, trad. Couvreur]

offrent en même temps le récit des particularités de sa vie et l'expression de son caractère, et qu'on ne saurait le peindre mieux ni plus fidèlement qu'il ne s'est peint dans son livre.

- L'homme qui a perdu son épouse <sup>1</sup>, la femme privée de son mari, le vieillard qui n'a point d'enfants, l'orphelin qui a vu mourir ses parents, voilà, disait un jour Meng-tseu au même prince, voilà dans l'empire les <sub>p.123</sub> êtres les plus malheureux. Ils n'ont personne à qui ils puissent communiquer leurs douleurs et faire entendre leurs plaintes. Aussi Wen-wang, étendant à tous les bienfaits d'un gouvernement pieux, donnait la première place à ces quatre sortes de malheureux, c'est ce qui est exprimé dans le livre des vers : *Le riche peut échapper à la détresse commune, mais quel sujet de compassion, que ces êtres isolés, dépourvus de secours !*
- La noble maxime ! s'écria le roi.
- Prince, reprit aussitôt Mencius, si vous la trouvez si belle, pourquoi ne vous y conformez-vous pas ?...
- Un de vos sujets <sup>2</sup>, ô roi, partant pour le royaume de Thsou, a confié sa femme et ses enfants à un ami ; mais à son retour il trouve que ses enfants et sa femme ont été en proie aux angoisses du froid et de la faim : que doit-il faire ?
- Qu'il rejette loin de lui un tel ami ! répondit le roi de Thsi.
- Si le chef suprême des magistrats ne pouvait diriger ses subordonnés, que feriez-vous ?
- Je le destituerais.
- Et si les provinces comprises dans vos frontières ne sont pas administrées, que devez-vous faire ?

Le roi regarda à droite et à gauche, et parla d'autre chose.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> [Cf. Meng-tseu, I, II, 5, trad. Couvreur]

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> [Cf. Meng-tseu, I, II, 6, trad. Couvreur]

Quelque temps après, Mencius s'adressant au même prince 1:

- Ce ne sont pas, dit-il, les antiques forêts qui font la noblesse d'un pays : ce sont les familles dévouées de père en fils aux fonctions de la magistrature. O roi ! vous n'avez près de vous aucun magistrat  $_{\rm p.124}$  de cette espèce ! Ceux que vous avez élevés hier, vous ignorez aujourd'hui ce qu'ils sont devenus.
- Comment, dit le roi, puis-je savoir d'avance qu'ils sont sans vertu, et les éloigner ?
- En élevant un sage aux plus hautes fonctions, répondit le philosophe, un roi est comme contraint par la nécessité. Pour mettre un homme d'une condition humble au-dessus des premiers de l'État, un de ses parents les plus éloignés audessus des princes qui le touchent de plus près, n'a-t-il pas besoin d'employer toute sa sollicitude? Les courtisans qui l'entourent s'accordent à lui vanter un homme comme sage : il ne doit point s'en rapporter à eux. Tous les magistrats de son royaume lui donnent les mêmes assurances ; il ne doit pas s'en tenir à leur témoignage. Mais si tous ses sujets font entendre le même jugement, qu'il l'examine alors lui-même, et s'il reconnaît que l'homme qu'on lui désigne est effectivement un sage, qu'il l'élève aux charges. De même, si tous ses courtisans s'opposent à ce qu'il accorde sa confiance à un ministre, qu'il ne les écoute pas. Si tous les magistrats sont du même avis, qu'il soit sourd à leurs réclamations. Mais si le peuple entier se joint à eux, qu'il examine alors celui qui est l'objet de ces reproches, et s'il trouve que cet homme est indigne de son emploi, qu'il l'éloigne. Enfin, si tous les courtisans jugent qu'un ministre a mérité la mort, le prince ne doit pas s'en rapporter à cet avis. Si tous les grands partagent le même sentiment, le prince ne s'y rendra pas encore ; mais

-

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> [Cf. Meng-tseu, I, II, 7, trad. Couvreur.]

si tout le peuple déclare un tel <sub>p.125</sub> homme indigne de vivre, alors le prince doit l'examiner lui-même, et s'il reconnaît l'accusation fondée, prononcer la mort du coupable ; on pourra dire en ce cas que c'est le peuple entier qui l'a fait périr. C'est en agissant de cette manière qu'on peut devenir le père et la mère du peuple.

Il est impossible de faire une plus grande part à ce que, de notre temps et dans les contrées que nous habitons, on nomme l'opinion publique. Mais Meng-tseu va beaucoup plus loin dans le passage qui suit immédiatement 1, et où son zèle pour le bien du peuple l'emporte au point de faire une apologie qu'on ne s'attendrait guère à trouver dans un livre chinois. Le roi de Thsi, s'informant près du philosophe des événements qui s'étaient passés à des époques déjà anciennes alors, lui parlait du dernier prince de la première dynastie, détrôné par Tching-thang, et du dernier prince de la seconde dynastie, mis à mort par Wou-wang, fondateur de la troisième.

- Ces faits sont-ils réels, demanda-t-il à Mencius ?
- L'histoire en fait foi, répondit celui-ci.
- Un sujet mettre à mort son souverain! cela se peut-il? répliqua le prince.
- Le rebelle, répartit Meng-tseu, est celui qui outrage l'humanité. Le brigand est celui qui se révolte contre la justice. Le rebelle, le brigand n'est qu'un simple particulier. J'ai ouï dire que le châtiment était, dans la personne de Cheou, tombé sur un particulier. Je ne vois pas qu'on ait en lui fait périr un prince.

Le philosophe ne se laisse pas toujours emporter à  $_{\rm p.126}$  ce ton de véhémence et d'amertume : mais ses réponses sont ordinairement pleines de vivacité et d'énergie ; et ce ton piquant a trouvé des

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> [Cf. Meng-tseu, I, II, 8, trad. Couvreur]

désapprobateurs. On raconte que Houng-wou, le fondateur de la dynastie des Ming, lisant un jour Meng-tseu, tomba sur ce passage :

« Le prince regarde ses sujets comme la terre qu'il foule aux pieds, ou comme les graines de sénevé dont il ne fait aucun cas : ses sujets à leur tour le regardent comme un brigand ou comme un ennemi.

Ces paroles choquèrent le nouvel empereur :

— Ce n'est point ainsi, dit-il, qu'on doit parler des souverains. Celui qui a tenu un pareil langage n'est pas digne de partager les honneurs qu'on rend au sage Confucius. Qu'on dégrade Meng-tseu, et qu'on ôte sa tablette du temple du prince des lettrés! Que nul ne soit assez hardi pour me présenter à ce sujet des représentations, ni pour m'en transmettre, avant qu'on n'ait percé d'une flèche celui qui les aura rédigées.

Ce décret jeta la consternation parmi les lettrés : un d'entre eux, nommé Thsian-tang, président de l'une des cours souveraines, résolut de se sacrifier pour l'honneur de Meng-tseu ; il composa une requête dans laquelle, après avoir exposé le passage en entier, et expliqué le vrai sens dans lequel il fallait l'entendre, il faisait le tableau de l'empire au temps de Meng-tseu, et de l'état déplorable où l'avaient réduit tous ces petits tyrans, sans cesse en guerre les uns avec les autres, et tous également révoltés contre l'autorité légitime des princes de la dynastie des Tcheou.

« C'est de ces sortes de souverains, disait-il en finissant, <sub>p.127</sub> et nullement du fils du Ciel, que Meng-tseu a voulu parler. Comment, après tant de siècles, peut-on lui en faire un crime ? Je mourrai, puisque tel est l'ordre ; mais ma mort sera glorieuse aux yeux de la postérité.

Après avoir dressé cette requête, et préparé son cercueil, Thsiantang se rendit au palais, et étant arrivé à la première enceinte :

— Je viens, dit-il aux gardes, pour faire des représentations en faveur de Meng-tseu, voici ma requête ; et découvrant sa poitrine. Je sais quels sont vos ordres, dit-il, frappez.

À l'instant un des gardes lui décoche un trait, prend la requête et la fait parvenir jusqu'à l'empereur, à qui on raconta ce qui venait d'arriver. L'empereur lut attentivement l'écrit, l'approuva ou feignit de l'approuver, et donna ses ordres pour soigner Thsian-tang de la blessure qu'il avait reçue. En même temps il décréta que le nom de Meng-tseu resterait en possession de tous les honneurs dont il jouissait. On a cru devoir rapporter ce trait, qui peint en même temps le fanatisme des lettrés, et la haute vénération où est restée la mémoire du philosophe.

Son livre étant, comme on l'a dit, partie intégrante des Sse Chou, doit être appris en entier par tous ceux qui se soumettent aux examens, et aspirent aux degrés littéraires. C'est par conséquent un de ceux qui ont été le plus souvent réimprimés. Il en existe des milliers d'éditions, avec ou sans commentaires. Une infinité de lettrés se sont appliqués à l'éclaircir et à l'interpréter : il a été traduit deux fois en mandchou ; et la dernière version, revue par l'empereur Khian-loung, p.128 forme, avec le texte, trois des six volumes dont est composé l'exemplaire chinois-mandchou des Quatre livres de la Bibliothèque royale.

Le père Noël a compris le Meng-tseu dans la traduction latine qu'il a faite des six livres classiques de l'empire chinois <sup>1</sup>; mais on ne retrouve dans cette traduction aucune trace des qualités que nous avons remarquées dans le style de Meng-tseu; et le sens même est comme perdu au milieu d'une paraphrase verbeuse et fatigante. Aussi, cet auteur chinois, qui, peut-être, était le plus capable de plaire à des lecteurs européens, est un de ceux qui ont été le moins lus et le moins goûtés <sup>2</sup>.

-

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Prague, 1711, in-4°.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Avant les travaux dont le livre de Meng-tseu est devenu l'objet, j'avais entrepris de faire sur le chinois une nouvelle traduction du Meng-tseu, en français, en m'attachant à

On trouve une Notice biographique sur Meng-tseu dans le *Sse-ki* de Sse-ma-thsian, et des renseignements littéraires et bibliographiques sur ses ouvrages dans le CLXXXIV<sup>e</sup> livre de la Bibliothèque de Ma-Touan-lin. Le père Duhalde a donné une analyse étendue du *Meng-tseu* <sup>1</sup> ; et l'on a quelques détails sur sa vie, dans les Mémoires de nos missionnaires <sup>2</sup>. <sub>p.129</sub> J. B. Carpzov a composé, sur Meng-tseu, une petite dissertation (*Memcius sive Mentius, etc.*) <sup>3</sup>, qui n'offre que des passages extraits du père Noel, et n'a rien de recommandable.



conserver, autant que possible, les formes vives et piquantes de l'original. Cette traduction aurait pu être achevée en très peu de temps. Mais un ouvrage vraiment remarquable, en ce qu'il a exigé non seulement la lecture du texte de Meng-tseu, mais de tous les commentaires de cet auteur qui sont venus en Europe, c'est la belle édition chinoise latine donnée par M. Stanislas Julien. Voyez *Mélanges Asiatiques*, t. II, p. 298.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Tome II, p. 334 et suiv.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Tome III, p. 45, et tome XIII, p. 24.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Leipzig, 1743, in-8°.

#### XIII

## SSEMA-THAN, historien chinois

**a** 

p.130 Ssema-than, historien chinois du second siècle avant J.-C., descendait d'une famille qui avait fourni des historiographes à la dynastie des Tcheou. Lorsque Wou-ti, de la dynastie des Han, voulut achever la restauration des lettres, commencée sous le règne de son prédécesseur, il publia un ordre pour rassembler près de sa personne les plus habiles gens de l'empire, avec promesse de leur donner de l'emploi et d'avoir soin de leurs familles. Ssema-than fut de ce nombre. Il reçut, dans les années *kian-youan* (de 140 à 135 avant J.-C.) le titre de *taï sse ling*, qu'on peut rendre par celui de premier historiographe.

L'empereur avait engagé, par l'appât des récompenses, tous ceux qui auraient en leur possession des Mémoires historiques, à les lui apporter. Il avait, en outre, ordonné des recherches exactes dans les familles dont les ancêtres avaient fait partie des tribunaux de l'histoire; et le produit de toutes ces recherches devait être soumis à une sévère critique. Ssema-than, placé à la tête d'une sorte d'académie, à laquelle cette mission spéciale était confiée, commença par mettre en ordre les Chroniques écrites par Confucius, p.131 les Commentaires de Tsokhieouming et ses Discours historiques, tous ouvrages qui pouvaient être considérés comme faisant suite au *Chou-king*, le premier et le plus important des monuments des siècles passés, qui avaient échappé à la grande destruction des livres ordonnée par Chi-hoang-ti. Ssema-than songea ensuite à ranger, selon l'ordre des temps, les Mémoires des différents États qui s'étaient disputé entre eux la monarchie de la Chine.

Il était encore occupé de ces soins préparatoires, ou du moins il avait à peine mis la main au grand ouvrage qui devait offrir le résultat

de ses recherches personnelles, lorsqu'il fut enlevé par une mort prématurée, laissant, comme son plus bel ouvrage, son fils et son disciple Ssema-thsian, à qui était réservée la gloire de fonder la science historique à la Chine. Ssema-than est fréquemment cité par Ssema-thsian, qui lui rapporte le mérite des résumés ou observations sommaires placés à la fin de chacun des livres du *Sse-ki*. Le fils désigne alors son père par le titre de *thaï sse koung* (le grand prince de l'histoire).



#### **XIV**

# SSEMA-THSIAN, historien chinois



p.132 Ssema-thsian, le plus célèbre des historiens chinois, qu'on a surnommé le *Père de l'histoire* et l'*Hérodote de la Chine,* était fils d'un homme qui avait lui-même rendu des services à cette branche de nos connaissances dans lesquelles leurs compatriotes ont constamment excellé depuis <sup>1</sup>. Il était né à Loung-men <sup>2</sup>, vers l'an 145 avant J.-C. Son père, qui voyait en lui un continuateur de ses propres travaux, et un successeur tout désigné pour ses fonctions d'historiographe, lui donna une éducation spéciale, et dirigea l'attention de Thsian, dès sa première enfance, vers les objets qui devaient un jour faire l'occupation de sa vie.

Il n'est pas rare de voir des projets de ce genre, que des parents ont formés sans consulter les dispositions de leurs enfants, tourner au détriment de ceux-ci plutôt qu'à leur avantage. Il n'en fut pas ainsi pour le jeune Thsian : de bonne heure il se montra digne des vues que l'on avait sur lui. Dès l'âge de dix ans, il était p.133 en état de lire les monuments littéraires qui restaient de l'antiquité, le *Chou-king*, le commentaire de Tso khieou-ming sur le *Tchhun-thsieou* de Confucius, le *Koue-iu*, le *Hi-pen*. On vante l'application, la docilité et le discernement dont il fit preuve dès ses premières années. Ces qualités lui valurent des succès précoces dans ses études. À vingt ans il les avait terminées, et il avait, en outre, pris connaissance des nombreux matériaux amassés par Ssema-than. Bien des choses qu'il y avait lues lui paraissant incroyables, il résolut, à l'âge de vingt ans, d'aller

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Voyez ci-dessus la notice sur Ssema-than.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Montagne célèbre au nord du district de Loung-men, dans l'arrondissement de Thsin, du département de Koung-tchang, et de la ville de Han, dans l'arrondissement de Thoung, du département de Si'an, dans le Chen-si. Cf. Kouang-iu-ki, l. IV, p. 19. v.

s'assurer par ses yeux de la réalité des traditions qui comportaient ce genre de vérification, et particulièrement de reconnaître ce qui pouvait rester des travaux de nivellement et de canalisation qui sont, dans le Chou-king, attribués au grand Iu. Il visita, dans ce dessein, les provinces du sud et du nord de la Chine, et il examina avec soin le cours des fleuves et des principales rivières.

Au bout de quelques années il fut chargé de diriger une expédition militaire qui le conduisit dans les contrées qui répondent aux provinces actuelles de Yun-nan et de Sse-tchhouan. Il était dans le cours de ce voyage, et tout occupé des idées qui le lui avaient fait entreprendre, quand il apprit que Ssema-than était dangereusement malade. Il ne perdit pas un moment pour revenir près de son père ; mais il n'arriva que pour recevoir ses derniers soupirs.

Même sur son lit de mort, Ssema-than conservait le sentiment de ses devoirs ; et le voyage que venait de faire son fils l'intéressait encore, et comme père, et  $_{p.134}$  comme historiographe. Il s'en fit rendre un compte détaillé, et après l'avoir écouté avec attention, il lui tint un discours que Ssema-thsian a rapporté tout entier.

« Le grand historien prit mes mains dans les siennes, dit-il, et, les larmes aux yeux, il me parla ainsi :

— Nos ancêtres, depuis le temps de la troisième dynastie, se sont constamment illustrés dans l'académie de l'histoire. Serait-ce à moi qu'il serait réservé de voir finir cette honorable succession ? Si vous me succédez, mon fils, lisez les écrits de nos ancêtres. L'empereur dont le règne glorieux s'étend à toute la Chine, m'avait mandé pour assister aux cérémonies solennelles qu'il pratiquera sur la montagne sacrée : je n'ai pu me rendre à ses ordres. Ces ordres, vous serez sans doute appelé à les remplir. Alors, souvenez-vous de mes désirs. La piété filiale se montre d'abord dans les devoirs que l'on rend à ses pareils, dans les services qu'on rend à son prince, enfin dans le soin que l'on prend de sa

propre gloire. C'est le comble de la piété que de rapporter à son père et à sa mère la gloire d'un nom devenu célèbre.

Ssema-than continua ses instructions à son fils, et lui fit connaître en détail l'état des matériaux qu'il avait amassés. Il finit en lui rappelant les devoirs imposés à l'historien, et en le conjurant de les avoir constamment devant les yeux. Ssema-thsian se prosterna devant le lit du vieillard, et lui promit, en versant des pleurs, d'avoir toujours présents à la mémoire ses vertueux conseils, s'il était jamais honoré des fonctions que ses ancêtres avaient si longtemps et si honorablement p.135 exercées. Pour s'en acquitter dignement, il eut donc, indépendamment des motifs qu'il aurait tirés de son excellent naturel et d'une éducation toute spéciale, cette profonde et religieuse impression que laissent dans l'esprit d'un fils pieux les dernières paroles d'un père mourant.

Le deuil de trois ans, qu'il observa suivant l'usage, et pendant lequel il ne pouvait remplir aucune fonction, voir aucune société ni se permettre aucun divertissement, fut pour Thsian une époque de recueillement, durant laquelle il s'occupa de mettre en ordre les Notes qu'il avait prises dans le cours de son voyage. Il continua ces recherches préparatoires pendant deux années encore, et ce fut l'an 104 avant J.-C. qu'il se mit à écrire l'histoire qu'il avait projetée. Il y avait alors cinq ans qu'il remplaçait son père dans ses fonctions d'historiographe.

Ces travaux, auxquels il se livrait sans distraction, auraient bientôt produit les résultats qu'on était en droit d'en attendre, si les honneurs auxquels il avait, pour ainsi dire, été destiné dès l'enfance, ne l'avaient, contre son gré, arraché à sa retraite et entraîné au milieu d'un monde réel qu'il connaissait moins bien que les écrits des anciens. La charge de grand historiographe n'a jamais été, à la Chine, ce qu'on la supposerait en Europe. Celui qui l'exerce n'est pas uniquement l'historien des siècles antérieurs, vivant au milieu des morts, exclusivement occupé de souvenirs et de traditions : c'est un magistrat du temps présent, obligé de jouer un rôle actif, et que mille soins p. 136

forcent de se mêler aux événements, et de prendre part aux affaires. En un mot, et c'est là son plus grand danger, la vérité est son devoir, sans restriction; et il ne la doit pas moins à son maître et aux courtisans ses contemporains, qu'à ces anciens dont il est chargé de retracer la vie et de juger les actions. Ssema-thsian était incapable de sacrifier au soin de sa sûreté celles de ses fonctions qui pouvaient l'exposer; et il trouva bientôt une occasion d'être véridique avec quelque mérite.

En 99 avant J.-C., Li-ling, un des généraux de l'empire, après avoir été battu par les Huns, passa du côté de l'ennemi, avec ce qui lui restait de troupes ; c'était de cette manière du moins que la voix publique présentait la conduite de cet officier. L'empereur, indigné, ne se contenta pas de faire juger Li-ling d'après toute la sévérité des lois : il ordonna de comprendre la famille du coupable dans le châtiment auquel celui-ci s'était momentanément dérobé.

Ssema-thsian osa être d'un autre avis que le public, la cour et l'empereur même. Il ne se borna pas à excuser Li-ling ; il voulut le justifier; et, après avoir fait publiquement l'éloge de ce général, il osa soutenir que Li-ling n'avait feint de se rendre aux Huns qu'afin de conserver à l'empire les débris d'une armée qu'il avait su rendre victorieuse des ennemis, et que le climat seul avait pu vaincre. Un panégyrique aussi hardi, et peut-être aussi intempestif, excita au plus haut degré la colère du souverain. Le courageux défenseur fut enveloppé dans la disgrâce que son client avait encourue. Ssema-thsian fut mis en jugement p.137 lui-même et condamné à la mort. L'empereur crut lui faire grâce en substituant à la peine capitale une autre peine, qui devait, suivant l'expression du père Amiot, mettre hors du rang des hommes un des plus grands hommes que la Chine possédât à cette époque. L'exécution de cet arrêt cruel n'enleva temporairement Ssemathsian à ses fonctions que pour le rendre ensuite tout entier à ses recherches et à ses travaux. C'est dans la seconde moitié de sa vie qu'il mit en œuvre les matériaux amassés durant la première, et qu'il érigea le monument auguel il a dû l'immortalité.

C'était alors un temps de faveur et une époque de restauration pour les études historiques, comme pour les autres branches de la littérature. Les vieilles chroniques avaient péri dans l'incendie général de l'an 213, ressource étrange d'un novateur, qui avait bien senti qu'il ne pouvait disposer à son gré du présent sans abolir le souvenir du passé, mais qui s'était trompé sur l'étendue de sa puissance, en la croyant capable de triompher des souvenirs et des habitudes d'une grande nation. Tous ses efforts pour anéantir les anciennes annales n'avaient abouti qu'à changer en enthousiasme le zèle des gens de lettres, qui presque tous s'étaient montrés dignes des honneurs de la persécution. Il avait échoué en voulant effacer les exemples des anciens et les traditions publiques qui l'importunaient; mais il avait porté un coup mortel à la chronologie, dont vraisemblablement il ne s'embarrassait guère.

Lorsque l'orage fut calmé, on vit reparaître de tous  $_{\rm p.138}$  côtés les débris des anciens monuments, mais tronqués, mutilés, privés de ces appuis qui en font la solidité. Le souvenir des principaux événements s'était conservé; mais on avait perdu la trace de ces particularités intermédiaires qui concourent à établir la certitude, en rappelant la liaison des faits, et en expliquant les contradictions apparentes des témoignages. On conçoit quelle dut être la tâche des fondateurs de la nouvelle histoire. Il fallait rechercher tous les vestiges des anciennes annales, recueillir tous les fragments, rapprocher tous les lambeaux épars des chroniques impériales, provinciales, urbaines ; interroger tous ces témoignages matériels, qui ne sont pas de l'histoire, mais qui prêtent à l'histoire ses plus solides fondements : les vases, les meubles, les instruments, les ruines ; expliquer les monuments figurés, déchiffrer les inscriptions. Il fallait surtout (et c'était la partie de la tâche la plus laborieuse comme la plus importante), il fallait rassembler de bonne heure ces traits fugitifs, qui pouvaient servir à faire apprécier la valeur relative des témoignages écrits, d'après leur nature, leur origine, leur âge et les circonstances qui les avaient conservés. La chose était déjà difficile à la Chine, un siècle après l'incendie des livres. Elle eût été

impraticable deux cents ans plus tard ; et l'on doit admirer la confiance des critiques d'Occident, qui entreprennent de réformer le travail des critiques chinois, deux mille ans après eux, en Europe, ne sachant qu'imparfaitement la langue, et quelquefois même ne l'ayant pas étudiée.

p.139 Voilà, comme on voit, bien des conditions à remplir ; et l'on n'aurait pas eu lieu d'être surpris si une succession d'hommes instruits y eût été occupée pendant de longues années. Ssema-thsian sut y suffire seul ; et le premier qui se livra sérieusement à des recherches historiques, après la renaissance des études, fut aussi celui qui eut la gloire de donner à sa nation un nouveau corps d'annales ; car on ne saurait mettre en parallèle avec lui quelques lettrés obscurs, qui avaient été employés au travail, purement mécanique, d'amasser des matériaux, ni même Ssema-than, qui, comme on l'a vu, n'avait pas eu le temps de les mettre en œuvre. C'est une chose que la modestie de Ssema-thsian, soutenue de sa piété filiale, ne lui permit pas de déclarer. Au contraire, il rapporte souvent à son père tout l'honneur qui pouvait lui revenir de la composition de son livre.

« Mon peu d'habileté, dit-il, me fit un devoir de me conformer à ce que mon père avait si bien disposé lui-même.

Il mit à profit tout ce qui restait des livres classiques, de ceux du temple des ancêtres de la dynastie des Tcheou, les Mémoires secrets de la Maison de pierre et du Coffre d'or, et les registres appelés Iu-pan, ou en planches de jaspe. On ajoute qu'il dépouilla le Liu-ling, pour ce qui concerne les lois ; la Tactique de Han-sin, pour ce qui regarde les affaires militaires ; le Tchang-tching de Tchang-tsang, pour ce qui a rapport aux sciences et à la littérature en général ; et le Li yi de Chousun-thoung, pour tout ce qui est relatif aux usages et aux cérémonies.

p.140 C'est de cette manière qu'il composa le grand ouvrage auquel il donna le simple titre de *Sse ki* (Mémoires historiques). Cet ouvrage, divisé en cent trente livres, et contenant cinq cent vingt-six mille cinq cents caractères, est distribué en cinq parties. La première, intitulée :

Chronique impériale, comprend douze livres : elle est consacrée au récit des actions des souverains de la Chine et des événements qui ont eu l'empire entier pour théâtre. Les faits y sont disposés chronologiquement et rapportés aux dates qui leur appartiennent. L'auteur a commencé son récit au règne de Hoang-ti (2697 avant J.-C.), et il le termine au règne de Hiao-wou, de la dynastie des Han, à une année qui fut remarquable par la découverte d'une de ces licornes merveilleuses, de l'apparition desquelles les Chinois tirent les plus heureux présages. Cette année est la cent vingt-deuxième de l'ère chrétienne. Les deux derniers livres de cette partie ont été perdus et suppléés par des additions de Tchhou-chao-sun.

La seconde partie, qui porte le titre de *Canons* (ou tableaux) chronologiques, est composée de dix livres, et ne contient que des tables, dont la forme ressemble beaucoup à celle de nos Atlas historiques. Chaque année occupe la colonne verticale, qui est subdivisée en autant de cases qu'il y a d'États feudataires, ou de grandes charges dont on fait connaître les titulaires. On a perdu le dernier livre, qui renfermait la table des grands vassaux de la dynastie des Han. Le même Tchhou-chao-sun se chargea de remplir cette lacune.

La troisième partie, en huit livres, est désignée p.141 par le titre de Pa-chou (les huit branches de sciences). L'auteur y traite successivement de ce qui a rapport aux rites, à la musique, aux tons considérés comme types des mesures de longueur, à la division du temps, à l'astronomie (en y comprenant l'uranographie et l'astrologie), aux cérémonies religieuses, aux rivières et canaux, et aux poids et mesures. Ssema-thsian y traite, en autant de dissertations séparées, de toutes les variations qu'ont éprouvées ces divers objets, durant les vingt-deux siècles dont son ouvrage embrasse l'histoire. Quatre livres relatifs aux arts, à la musique, aux tons et au calendrier, ont été perdus et remplacés par des Traités de Tchhou-chao-sun sur les mêmes sujets.

La quatrième partie, formée de trente livres, renferme l'histoire généalogique de toutes les familles qui ont possédé quelque territoire,

depuis les grands vassaux de la dynastie de Tcheou, jusqu'aux simples ministres ou généraux de la dynastie des Han. On y a, par exception, admis la maison de Confucius, à raison de la grande célébrité de ce philosophe. Le dernier livre de cette partie a été perdu et suppléé comme les autres.

Enfin, la cinquième et dernière partie, composée de soixante-dix livres, est consacrée à des Mémoires sur la géographie étrangère, et à des articles de biographie plus ou moins étendus, sur tous les hommes qui se sont fait un nom dans diverses parties des sciences ou de l'administration. L'auteur la termine par une histoire abrégée de sa propre famille, et c'est là qu'il p.142 rend compte des travaux de son père et des siens, dans la composition de l'ouvrage auquel cette Notice tient lieu d'épilogue. Les livres trente-huitième à soixante-huitième de cette cinquième partie ont été perdus.

Tel est, en peu de mots, le plan du monument érigé par Ssemathsian. L'ordre qu'on y admire est un de ses moindres mérites. La multitude des faits qui y ont trouvé place, la manière toujours nette et vive dont ils y sont présentés, la simplicité constante et la noblesse soutenue du style, suffisent pour justifier la haute estime dont jouit cet ouvrage, et cet éloge, donné à l'auteur par deux des maîtres de l'art, Lieou-hiang et Yang-hioung, lesquels lui attribuent éminemment le génie de l'histoire.

La distribution des matières telle que Ssema-thsian l'a établie pour son *Sse-ki*, a, depuis lui, servi de modèle à tous ceux qui ont travaillé aux différentes branches de l'histoire authentique, ou, comme on les appelle, des *grandes annales* de l'empire, et dont les ouvrages réunis forment le vaste corps historique connu sous la dénomination des *Vingt-deux Histoires*. Ce classement a l'avantage de dégager le récit des principaux événements, d'une foule de particularités et de détails qui en gênent la marche, et en même temps de conserver ces détails mêmes et ces particularités qui sont d'une si haute importance pour bien juger les mœurs d'un siècle et le génie d'une nation ; toutefois on doit convenir qu'en traçant isolément les annales de l'État, l'histoire des

institutions et la vie des particuliers, Ssema-thsian a éludé, plutôt qu'il ne l'a  $_{\rm p.143}$  surmontée, l'une des plus grandes difficultés de l'art de l'historien. Le parti qu'il a pris jette de l'incohérence et de l'aridité dans ses récits, et l'expose à beaucoup de répétitions, puisque la narration d'un même fait est souvent morcelée dans la Chronique, et dans les Notices particulières, suivant qu'un ou plusieurs personnages ont eu part à un même événement.

On ne saurait faire un reproche à l'auteur, du grand nombre de fables qu'il avait recueillies dans les livres anciens, et qu'il a introduites dans le sien. La manière dont il s'exprime donne assez à connaître qu'il ne raconte pas de tels faits comme réels, et qu'il a seulement craint de laisser perdre des traits curieux ou des traditions antiques.

On ne connaît pas, de Ssema-thsian, d'autre ouvrage que le Sse-ki. Le père Amiot lui en attribue sept 1, dont il rapporte les titres ; mais ce ne sont que les parties mêmes du Sse-ki, énumérées ci-dessus, que, par l'effet d'une inconcevable légèreté, le missionnaire a prises pour des ouvrages différents : sans doute, en cette occasion comme dans plusieurs autres, il a puisé ses renseignements dans la Bibliographie de Ma-Touan-lin<sup>2</sup>, ou dans les notes de Yan-sse-kou sur l'histoire des Han de Phan-kou, dont il a mal entendu les expressions, sans se donner la peine de jeter les yeux sur les ouvrages originaux. C'est ainsi qu'il a transformé les dix livres de tables chronologiques de Ssema-thsian, en *dix modèles d'un bon gouvernement,* et son <sub>p.144</sub> *Uranographie,* en une espèce de roman astronomique fait pour célébrer ces généraux illustres qui, en remplissant la terre du bruit de leurs hauts faits pendant leur vie, ont mérité de briller encore après leur mort, en donnant leurs noms aux globes qui rouleront jusqu'à la fin des siècles dans la voûte des cieux. Il n'y a pas, dans les écrits de Ssema-thsian, un seul mot relatif à ces idées, que le père Amiot a tirées de son imagination.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> <u>Mém. Chin.</u> t. III, p. 87.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Wen hian thoung khao, I. CXCI, p. 8.

Malgré l'arrêt qui le condamnait à une prison perpétuelle, Ssemathsian était rentré en grâce auprès de l'empereur, qui l'avait nommé à une sorte de chancellerie littéraire. Il exerça cette charge jusqu'à sa mort, dont on ignore l'époque précise. Le *Sse-ki* ne parut pas de son vivant ; mais, après sa mort, ce livre commença à être connu, et sous le règne de Siouan-ti (de 73 à 49 avant J.-C.), un neveu de Ssema-thsian, nommé Phing-thoung-heou se chargea de la publication du *Sse-ki*.

Quelques années après, sous le règne de Wang-mang (de 9 à 22 de J.-C.), on conféra à Ssema-thsian le titre posthume de Sse-thoung-tseu, qui est une des dignités du collège impérial. On s'est étonné que l'homme qui a le plus efficacement contribué à la restauration des lettres à la Chine, par la composition d'un des plus beaux ouvrages qu'elles aient produits, n'ait pas obtenu une place parmi les grands hommes auxquels on rend des honneurs presque divins dans le temple de Confucius. On en a donné pour raison que cet excellent historien, depuis la disgrâce qu'il avait p.145 encourue, n'était pas complètement homme. Si c'est là le motif réel d'une pareille exclusion, on peut dire que la postérité s'est montrée plus sévère envers Ssema-thsian que l'empereur même qui l'avait condamné ; ce prince sut revenir sur un arrêt dont il était plus flétri lui-même que le grand écrivain qui en avait été victime ; et la nation, qui a profité des travaux de celui-ci, a laissé subsister une grande injustice qu'elle pouvait réparer.

Phan-kou, l'un des plus célèbres imitateurs de Ssema-thsian, lui a consacré le soixante-deuxième livre de son *Histoire de la dynastie des premiers Han.* C'est principalement à cette source qu'a puisé le père Amiot, pour rédiger l'article incomplet et fautif qu'il a inséré, sur ce grand historien, dans sa collection de *Portraits des Chinois célèbres* 1.

Outre la Notice que Ssema-thsian lui-même a donnée de son *Sse-ki* dans l'épilogue qui a été cité précédemment, il faut lire les jugements que les plus habiles lettrés en ont portés, dans la *Bibliothèque* de Ma-

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> <u>Mém. Chin., t. III, p. 77</u>.

Touan-lin <sup>1</sup>. On peut consulter aussi le Mémoire d'Amiot sur l'antiquité des Chinois <sup>2</sup>, et le *Traité de la Chronologie chinoise* de Gaubil <sup>3</sup>.

La Bibliothèque du Roi possède plusieurs éditions du *Sse-ki*. Une de ces éditions est remarquable par son exécution typographique ; elle est du petit <sub>p.146</sub> format de ces volumes que les Chinois nomment *trésors de manche*, parce qu'on les serre dans sa manche, comme nous les porterions dans la poche. Une autre, imprimée sous Khian-loung, en trente-deux volumes, contient les Notes *variorum*, et tous les éclaircissements qui peuvent être nécessaires pour arriver à une pleine et entière intelligence du texte.



<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> L. CXCI, p. 8-15.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Mém. Chin., t. II, p. 126 et suiv.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Page 123.

#### XV

## SSEMA-TCHING, historien chinois

**@** 

<sub>p.147</sub> Ssema-tching vivait à la fin du sixième siècle et au commencement du septième ; il était né dans le pays de Ho-neï. Il entreprit de suppléer à ce qui manquait à l'Histoire de Ssema-thsian, et composa, dans cette vue, un opuscule intitulé : San hoang pen ki, et des Mémoires, en trente livres, connus sous le titre de Sou yin. Le premier est une chronique très peu étendue, où l'auteur a réuni les principales traditions qui se rapportent à ces personnages moitié historiques et moitié mythologiques, qu'on nomme San hoang, les trois souverains, ou, comme ont dit quelques missionnaires, les trois Augustes, Fou-hi, Nin-wa et Chin-noung. Tels sont au moins les trois personnages auxquels Ssema-tching assigne la dénomination de souverains, que d'autres appliquent d'une manière un peu différente. La chronique des trois souverains n'occupe que quelques pages ; et on la place ordinairement à la tête de l'Histoire de Ssema-thsian, sous le titre de Supplément. Le père Cibot 1 se montre peu favorable à ce fragment; et ce qu'il y voit de plus estimable, c'est qu'il est fort court.

l'autre ouvrage de Ssema-tching. Suivant lui, c'est un tissu d'anecdotes secrètes, d'aventures cachées et de révolutions galantes, écrites sur le ton de Suétone, et qui ne sont plus lues aujourd'hui. Cependant il n'y a pas d'édition du *Sse-ki* où l'on ne fasse entrer, sous la forme de notes ou d'éclaircissements, de longs extraits du *Sou yin*; et ceux que nous avons sous les yeux ne rappellent nullement la manière de l'historien des douze Césars. Il y a lieu de croire que Cibot, le plus léger des missionnaires de la Chine, s'est laissé abuser par le titre des Mémoires

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> <u>Mém. Chin., t. I, p. 85</u>.

de Ssema-tching, Sou yin, qui signifie Recherche des choses cachées ; mais ces deux mots, qui sont pris du Tchoung young <sup>1</sup>, s'appliquent aux investigations de tout genre, et n'ont rien de commun avec les anecdotes galantes ou les aventures secrètes.

Il y a encore, dans les éditions ordinaires du *Sse-ki*, des préfaces et d'autres morceaux qui sont dus à Ssema-tching. Comme cet historien a puisé à diverses sources peu estimées, et qu'il n'est pas très renommé pour sa critique, on le range fort au-dessous de Ssema-thsian et de Ssema-kouang. Toutefois l'analogie des noms et le rapport des travaux le font souvent citer à la suite de ces deux historiens célèbres. On le distingue alors par l'épithète de *Siao : Siao Ssema*, le petit Ssema.



\_

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> §. XI, éd. de 1817, p. 44.

#### **XVI**

#### SSEMA-KOUANG, ministre et historien chinois

**a** 

p.149 Ssema-kouang, homme d'État, et l'un des historiens les plus célèbres de la Chine, naquit dans l'arrondissement de Hia, du district de Chan, dans la province de Chen-si, vers l'an 1018 de J.-C. Il était le second fils d'un ministre de l'empereur Tchin-tsoung, de la dynastie des Soung, nommé Ssema-tchhi, et issu, selon toute apparence, de la famille de ce Ssema-thsian, qui est regardé comme le père de l'histoire chinoise.

Il n'y a pas toujours beaucoup de fond à faire sur les signes précoces d'esprit et de pénétration que donnent les enfants dans leur premier âge ; et l'on a vu souvent de petits prodiges de finesse et de raison devenir des hommes très ordinaires; mais il est permis de compter davantage sur les actions qui indiquent un sens droit, un jugement sain et un caractère réfléchi. On cite un trait de ce genre de la première enfance de Ssema-kouan. Il était avec quelques camarades au bord d'un de ces grands vases de porcelaine où les Chinois se plaisent à nourrir des poissons rouges. L'un de ces enfants tomba dans le vase, et il était sur le point de s'y noyer. Les autres effrayés prirent la fuite. Le jeune Kouang seul chercha aux environs un gros <sub>n.150</sub> caillou, et s'en servit pour briser le vase et faire écouler l'eau. Par cet expédient, qui ne se fût peut-être pas présenté d'abord à une personne d'un âge mûr, il sauva la vie à son compagnon. Les poètes ont souvent fait allusion à cette anecdote, et on la voit fréquemment représentée sur les peintures de la Chine.

Le père de Kouang, persuadé qu'un esprit si judicieux méritait tous ses soins, s'attacha à cultiver de si heureuses dispositions, et ayant fait apprendre à son fils un assez grand nombre de caractères, il lui mit

entre les mains, dès l'âge de sept ans, le *Tchhun-thsieou*, ou l'Histoire du royaume de Lou, écrite par Confucius. Cette lecture se trouva si bien en rapport avec le génie prématuré du jeune Kouang, qu'il courut en réciter les premières leçons dans l'appartement des femmes, avec une justesse et une précision, indices certains d'un talent décidé pour la littérature historique.

Depuis lors, Kouang ne cessa de se livrer à l'étude, avec un zèle et une assiduité qui tenaient de la passion. Il avait renoncé à tout amusement. On ne le voyait jamais sans un livre à la main ; et la nuit, pour se réveiller plus sûrement, il appuyait sa tête sur un rouleau de bois. En grandissant, il évita constamment ces liaisons dont le moindre inconvénient, disent les Chinois, est de causer une grande perte de temps ; il ne se plaisait que dans la compagnie des savants, et revenait toujours avec plaisir à ses livres. Il sut de bonne heure les *King* par cœur, et fut en état d'en expliquer tous les endroits difficiles. Il avait dans la p.151 mémoire la date de tous les événements, et les circonstances des moindres faits.

En 1037, il obtint le grade le plus élevé des lettrés ; et sa modestie, dans cette occasion, ne brilla pas moins que ses talents. Il fut ensuite promu à divers emplois sans les avoir sollicités, et pour ainsi dire malgré lui. C'est une opinion assez générale à la Chine, qu'un homme de lettres est propre à tout, et que celui qui entend bien les écrits des anciens doit, par une conséquence nécessaire, être un magistrat intègre, un habile administrateur, et un excellent militaire. Imbu de cette idée, comme la plupart de ses compatriotes, un général nommé Phang-tsi, commandant des troupes qui gardaient les frontières occidentales de l'empire contre les Tangutains, ne crut pouvoir mieux faire que de s'assurer le secours d'un jeune littérateur dont la réputation commençait à se répandre, et il s'adressa à l'empereur pour que Ssema-kouang fût nommé gouverneur de Phing-tcheou, place très importante dans la province qui était le théâtre de ses opérations. En prenant possession de ce nouveau poste, Kouang se voua aux soins que lui imposait l'état du pays dont l'administration lui était confiée ; et

pour le délivrer d'un des fléaux qui pesaient le plus sur les habitants, les invasions des Tangutains, il proposa au général un plan qui fut adopté. Ce plan consistait à construire trois villes nouvelles sur les bords du fleuve Jaune, et à y fixer la population surabondante des contrées voisines, pour l'intéresser à les défendre.

p.152 Ces mesures tournèrent mal, parce que les Tangutains, attirés par les précautions mêmes qu'on avait prises contre eux, trouvèrent dans les villes nouvelles du butin et des esclaves à enlever. Au récit de cette invasion, l'empereur destitua le général qui avait pris sur lui la responsabilité de ce plan, et ordonna qu'il serait mis en jugement ; mais Ssema-kouang était incapable de souffrir qu'un autre fût victime des suites de son inexpérience. Il écrivit à l'empereur pour lui faire connaître sa faute.

« C'est moi, lui dit-il, qui suis la cause de tous ces malheurs ; c'est moi qui suis coupable ; c'est moi que vous devez punir ; mais faites grâce à l'innocent.

L'empereur n'eut pas de peine à suivre les conseils de la clémence, et il en étendit les effets aux deux amis. Ssema-kouang, promu au gouvernement de la capitale du Ho-nan, devint ensuite censeur public et secrétaire historiographe du palais.

Dans toutes ces fonctions, il donna des preuves d'une haute sagesse, de lumières étendues et d'un désintéressement à toute épreuve. Des peuples du midi avaient envoyé à l'empereur un animal d'une espèce inconnue; et les flatteurs prétendaient que cet animal n'était autre que le khi-lin, sorte de licorne merveilleuse qui n'apparaît, selon les Chinois, qu'aux époques de prospérité où l'empire est florissant sous le gouvernement d'un prince accompli. Ssema-kouang, consulté par ordre de l'empereur, répondit:

« Je n'ai jamais vu de khi-lin ; ainsi je ne puis dire si l'animal dont on parle en est un. Ce que je sais, c'est que le véritable khi-lin n'est point  $_{\rm p.153}$  apporté par des étrangers : il paraît de lui-même quand l'État est bien gouverné.

Il y avait quelque hardiesse dans cette réponse, qui choquait les préjugés mis en jeu par l'adulation. Il en fut de même à l'occasion d'une éclipse de soleil, qui eut lieu en 1061. Cette éclipse, selon l'annonce des astronomes, devait être de six dixièmes du disque du soleil : elle ne fut que de quatre dixièmes. Les courtisans vinrent en cérémonie en féliciter l'empereur, comme d'une dérogation formelle que le ciel avait permise aux lois de ses mouvements, et qui faisait le plus grand honneur à la sagesse du gouvernement ; mais Ssema-kouang, qui était présent, les interrompit :

— Le premier devoir d'un censeur est de dire la vérité, s'écria-t-il, ce que vous venez d'entendre n'est qu'une basse flatterie ou l'effet d'une ignorance profonde. L'éclipse a été moindre qu'on ne l'avait annoncée : il n'y a là ni bon ni mauvais pronostic à faire, ni de quoi féliciter votre majesté. Les astronomes se sont trompés ; si c'est par négligence, il faut les punir. Un très mauvais présage, c'est qu'il y ait auprès de votre personne des gens qui osent parler comme je viens de l'entendre, et que votre majesté daigne les écouter.

Un discours si hardi déconcerta les adulateurs, et glaça d'effroi les amis de Ssema-kouang : mais l'empereur s'en montra satisfait ; et pendant tout son règne, il ne cessa d'honorer Ssema-kouang de sa faveur. Le sage ministre n'en usa que pour éclairer le prince  $_{\rm p.154}$  et lui faire entendre la vérité sur les affaires les plus importantes de l'État.

Il continua d'exercer ses nobles et périlleuses fonctions sous l'impératrice douairière, régente pendant la minorité du successeur de Jin-tsoung, et sous ce successeur même, connu dans l'histoire sous le nom de Ying-tsoung. Celui-ci n'était pas fils, mais neveu de son prédécesseur. À son avènement, le nouvel empereur crut devoir marquer son respect pour son propre père en lui déférant solennellement le titre et les honneurs suprêmes. Ssema-kouang n'approuva pas cette mesure ; il crut y voir une infraction aux principes sur l'adoption, d'après lesquels Ying-tsoung devait considérer son prédécesseur comme son véritable père ; et ne pouvait accorder à celui

dont il tenait la vie, que le titre de *Hoang pe* (oncle auguste). Ses représentations à ce sujet n'ayant pas été écoutées, il en hasarda de nouvelles, et avec tant de vivacité, qu'il n'y eut que six des censeurs placés sous sa direction, qui osèrent les signer. L'empereur fut choqué de cette hardiesse.

— Voilà, dit-il, des censeurs bien téméraires de ne pas s'être rangés du côté du plus grand nombre ; ils ont manqué à leur devoir ; je les casse. Qu'on en choisisse d'autres.

Ssema-kouang, rendu pour quelque temps à la vie privée, revint avec plaisir à ses occupations littéraires, et ce fut à cette époque qu'il traça le plan de son grand ouvrage historique. Le premier résultat de son travail fut un Essai en huit livres, sur le plan de la p.155 célèbre chronique de Tsokhieou-ming, laquelle repose elle-même sur les sommaires qui forment le *Tchhun-thsieou* de Confucius. Quand l'empereur Ying-tsoung eut reçu cet essai, il en fut si content, qu'il donna ordre à l'auteur de continuer ce beau travail et d'en augmenter l'étendue, de manière à y comprendre les actions des princes et des sujets, et tout ce qui pouvait intéresser la science du gouvernement.

Ssema-kouang se remit à l'ouvrage, d'après ces nouveaux ordres. Il compulsa tout ce qu'il put trouver de livres dans les bibliothèques, rassembla les monuments les plus anciens, et consulta les mémoires les plus récents. Il soumit à la discussion les opinions contradictoires admises par les auteurs, rectifia les erreurs, dissipa l'obscurité qui couvrait certains événements, et ramena toutes les traditions à une seule série, où les faits, disposés chronologiquement, forment, suivant l'expression chinoise, comme un vaste tissu dont la chaîne suit l'ordre des temps, et dont la trame s'étend à tout l'empire. Prenant pour point de départ ce que les Chinois appellent les *temps des guerres civiles*, il commença ses récits au règne de Wei-lieï-wang de la dynastie des Tcheou, et les conduisit jusqu'aux cinq dynasties qui avaient précédé l'établissement de celle sous laquelle il vivait, de sorte qu'ils embrassaient un espace de treize cent soixante-deux ans. Le titre de ce bel ouvrage fut : *Tseu tchi thoung kian*, ce qu'on peut rendre par *Miroir* 

universel à l'usage de ceux qui gouvernent. C'est, à proprement parler, une chronique où tous les faits sont  $_{p.156}$  ramenés à un ordre unique, au lieu d'être classés comme chez Ssema-thsian, en différentes parties consacrées à la biographie, à l'histoire des arts et des institutions, à l'histoire étrangère, à la géographie.

Le *Thoung-kian* a été continué par divers auteurs, et complété, pour ce qui concerne les temps anciens, par Lieou-iu, ami et collaborateur de Ssema-kouang. On en a fait des extraits, des abrégés ; et ce qu'il y a de plus à la louange de ce livre, c'est d'avoir été pris par le célèbre Tchu-hi pour base de cette Histoire, composée de résumés et de développements, qu'on nomme en chinois *Thoung kian kang mou*. Les *Kang-mou* ou résumés sont de Tchu-hi, et le fond de l'ouvrage ou le *Thoung kian*, appartient à Ssema-kouang.

Dans sa forme originale, le *Tseu tchi thoung kian* contenait deux cent quatre-vingt-quatorze livres de texte, trente livres de tables, et trente autres livres de dissertations et de discussions. L'auteur, quoique assisté des plus habiles lettrés de son temps, ne put l'achever qu'en 1084, sous le règne de Chin-tsoung. successeur du prince qui avait pris tant d'intérêt à son premier travail.

Il y avait longtemps, à cette époque, que Ssema-kouang était rentré dans les affaires. Chin-tsoung, en montant sur le trône, après la mort de Ying-tsoung, avait voulu s'entourer de tout ce que l'empire possédait d'hommes éclairés : dans ce nombre, il n'était pas possible d'oublier Ssema-kouang. Cette nouvelle phase de sa vie politique ne fut pas moins orageuse que la première. Placé en opposition avec un de ces esprits p.157 audacieux qui ne reculent, dans leurs plans d'amélioration, devant aucun obstacle, qui ne sont retenus par aucun respect pour les institutions anciennes, Ssema-kouang se montra ce qu'il avait toujours été, religieux observateur des coutumes de l'antiquité, et prêt à tout braver pour les maintenir.

Wang-'an-chi était ce réformateur que le hasard avait opposé à Ssema-kouang, comme pour appeler à un combat à armes égales le

génie conservateur qui éternise la durée des empires, et cet esprit d'innovation qui les ébranle. Mûs par des principes contraires, les deux adversaires avaient des talents égaux ; l'un employait les ressources de son imagination, l'activité de son esprit et la fermeté de son caractère, à tout changer, à tout régénérer : l'autre, pour résister au torrent, appelait à son secours les souvenirs du passé, les exemples des anciens, et ces leçons de l'histoire, dont il avait toute sa vie fait une étude particulière.

Les préjugés mêmes de la nation, auxquels Wang-'an-chi affectait de se montrer supérieur, trouvèrent un défenseur dans le partisan des idées anciennes. L'année 1069 avait été marquée par une réunion de fléaux qui désolèrent plusieurs provinces : des maladies épidémiques, des tremblements de terre, une sécheresse qui détruisit presque partout les moissons. Suivant l'usage, les censeurs saisirent cette occasion pour inviter l'empereur à examiner s'il n'y avait pas dans sa conduite quelque chose de répréhensible, et dans le gouvernement quelques abus à réformer ; et l'empereur se fit un devoir de témoigner sa douleur p.158 en s'interdisant certains plaisirs, la promenade, la musique, les fêtes dans l'intérieur de son palais. Le ministre novateur n'approuva pas cet hommage rendu aux opinions reçues.

— Ces calamités qui nous poursuivent, dit-il à l'empereur, ont des causes fixes et invariables ; les tremblements de terre, les sécheresses, les inondations n'ont aucune liaison avec les actions des hommes. Espérez-vous changer le cours ordinaire des choses, ou voulez-vous que la nature s'impose pour vous d'autres lois ?

Ssema-kouang, qui était présent, ne laissa pas tomber ce discours :

— Les souverains sont bien à plaindre, s'écria-t-il, quand ils ont près de leur personne des hommes qui osent leur proposer de pareilles maximes ; elles leur ôtent la crainte du ciel ; et quel autre frein sera capable de les arrêter dans leurs désordres ? Maîtres de tout, et pouvant tout faire impunément, ils se livreront sans remords à tous les excès ; et ceux de leurs sujets

qui leur sont véritablement attachés n'auront plus aucun moyen de les faire rentrer en eux-mêmes.

Il est difficile de décider lequel de ces deux discours contenait le plus de véritable philosophie ; mais on peut aisément deviner celui des deux qui devait être plus agréable au prince. Toutefois on doit dire à la louange de Chin-tsoung, qu'il ne témoigna aucun ressentiment pour la sincérité de Ssema-kouang. Il continua d'écouter ses avis, tout en se conformant à ceux de Wang-'an-chi. Les hommes les plus habiles, les sujets les plus dévoués, s'éloignèrent p.159 successivement des affaires, dont la direction devenait de plus en plus contraire à leurs vues. Ssema-kouang ne se décida que plus tard à prendre ce parti, parce qu'il espérait toujours que l'empereur finirait par écouter la vérité.

En attendant, il continuait ses travaux historiques, et il terminait son grand ouvrage, dont l'empereur lui-même daigna composer la préface. Ce fut à cette époque que Chin-tsoung nomma Ssema-kouang président de la grande académie impériale des *Han-lin*, corps littéraire et politique tout à la fois, dont les attributions ont quelque analogie avec celles qu'on avait imaginé de donner à l'Institut de France, au moment de son premier établissement.

Le sage lettré, persévérant dans son orthodoxie, voulait refuser cette charge honorable, ne pouvant, disait-il, être à la tête d'une compagnie qui allait bientôt se trouver composée de ces nouveaux docteurs, dont les principes, conformes à ceux de Wang-'an-chi, étaient diamétralement opposés à ceux qu'il avait lui-même puisés chez les anciens.

 Vous les redresserez, dit l'empereur; vous serez leur chef: ou vous les amènerez à penser comme vous, ou ils vous convaincront qu'il faut penser comme eux.

#### Ssema-kouang chercha une autre excuse :

— Je ne sais pas composer des vers, dit-il; il faut que le président de l'académie sache en faire et en fasse de bons, pour être en droit de juger de ceux qui lui sont présentés.

— Cette raison ne vaut pas mieux que l'autre, repartit l'empereur. Vous vous en tiendrez à la prose,  $_{\rm p.160}$  et vous laisserez la poésie à ceux qui s'y entendent. Ne répliquez plus.

Ssema-kouang ne pouvait persister dans son refus. Il accepta donc; mais il profita de son droit de président pour choisir celles des explications qui étaient plus de son goût, et il se réserva les matières historiques. Chin-tsoung lui-même vint l'entendre; et Ssema-kouang ne craignit pas de débiter devant ce prince une leçon sur les règnes de Wou-ti et de Youan-ti, deux empereurs de la famille des Han, qui par la confiance qu'ils accordèrent à leurs ministres, amateurs de la nouveauté, et par leur disposition à s'écarter des exemples des anciens, avaient compromis le salut de l'État, excité des troubles et préparé la ruine de leur dynastie. L'empereur comprenait parfaitement le sens de ce discours; loin de s'en formaliser, il permit aux lettrés de sa suite de s'engager avec Ssema-kouang dans une discussion où cet habile historien eut tout l'avantage. L'empereur avait pris son parti, et c'est peut-être pour cette raison qu'il souffrait si patiemment la contradiction.

Peu de temps après, convaincu que les remontrances de Ssema-kouang n'avaient d'autre motif que le bien public, il lui fournit des occasions d'en faire, en le mettant à la tête des censeurs publics. Le recueil intitulé *Kou-wen youan kian* contient plusieurs écrits de ce genre, composés par Ssema-kouang, en diverses occasions, et il serait à désirer qu'on eût conservé tous ceux qui sont tombés de son pinceau, parce que ce sont, en général, d'excellents morceaux d'histoire p.161 et de politique chinoise, aussi remarquables par la noblesse des pensées que par l'élégance soutenue des expressions. Les personnes qui ne savent pas le chinois peuvent prendre une idée des compositions de ce genre dans l'ouvrage de Duhalde, qui a donné plusieurs suppliques de Ssema-kouang, traduites par le père Hervieu 1.

En rentrant dans la carrière de la censure publique, Ssema-kouang avait bien pensé qu'il allait recommencer à donner des avis qui ne seraient

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Voyez <u>Description de la Chine, t. II, p. 539</u>.

nullement écoutés; mais il n'est point de vertu qui se résigne à être constamment importune sans être jamais utile. Après beaucoup de tentatives infructueuses, Ssema-kouang sollicita sa retraite; et quelque répugnance qu'on eût à se priver des lumières d'un conseiller aussi zélé, il finit par l'obtenir, et il alla s'établir à Lo-yang (maintenant Khaï-foung, dans le Ho-nan), bien résolu de partager désormais son temps entre l'étude et les soins qu'avaient toujours droit de réclamer de lui les pauvres et les opprimés: car l'empereur, en permettant à Ssema-kouang de s'éloigner de la cour, avait exigé de lui qu'il conservât un titre qui l'obligeait à faire entendre sa voix dans l'intérêt du pays qu'il allait habiter.

Ce repos honorable et laborieux ne fut pas de longue durée : l'empereur Chin-tsoung étant venu à mourir, Ssema-kouang se fit un devoir de se rendre dans la capitale pour y honorer la mémoire de son maître.  $_{\rm p.162}$  Son voyage fut comme un long triomphe. Peu de personnes avaient lu ses grands ouvrages historiques, et un plus petit nombre était en état de les apprécier; mais tous avaient connaissance de ses hautes vertus politiques, de sa courageuse résistance aux entreprises d'un pouvoir impopulaire, de ses remontrances pleines de vigueur et de sincérité, dont la gazette impériale avait constamment été remplie depuis vingt années, de ces réclamations qu'il était toujours prêt à former en faveur des malheureux. Ce concert de voix, qu'en d'autres lieux et pour des époques plus rapprochées de nous on nommerait l'opinion publique, se fit entendre avec tant de force, qu'un homme, dont le dévouement eût été moins connu, aurait pu en quelques inconvénients; Ssema-kouang également les bons et les mauvais effets. Il voulut se dérober aux uns et aux autres en partant secrètement pour sa retraite de Lo-yang. Mais l'impératrice régente, qui avait senti ce que valait un pareil homme, lui fit expédier l'ordre de revenir, et le nomma successivement gouverneur du jeune empereur et principal ministre.

Son premier soin, dans ce poste éminent, fut d'ouvrir un libre accès à tous ceux qui avaient des plaintes à former ou des remontrances à adresser à la régente; et son soin le plus important fut d'effacer

jusqu'aux dernières traces du gouvernement de Wang-'an-chi. Non content d'avoir rétabli l'ordre dans les affaires intérieures, il tourna ses regards du côté des Tartares ; et pour terminer les différents qui s'étaient p.163 élevés entre l'empire et les princes du Tangut, il se fit nommer plénipotentiaire, et entreprit lui-même le voyage de ce pays. Sa renommée l'y avait précédé, et elle disposa les Tangutains à adopter de confiance tous les arrangements qu'il voulut proposer.

La paix, qui fut bientôt conclue, fut le dernier service que Ssema-kouang rendit à sa patrie. Le voyage avait achevé d'épuiser ses forces, et à son retour il tomba malade et ne fit plus que languir. La régente, qui avait peine à se priver de ses conseils, lui accorda, pour venir auprès d'elle, plus de facilité que l'étiquette n'en permettait habituellement, et le dispensa de tout ce que le cérémonial a de plus assujettissant ; mais ces honneurs mêmes usèrent ses forces, et à la neuvième lune de la première année du règne de Tchi-tsoung, l'an de J.-C. 1086, il mourut à l'âge de soixante-huit ans.

Les funérailles que l'impératrice lui fit faire furent dignes d'une si belle vie, et l'éloge officiel qui lui fut décerné conformément à l'usage, exprime la réunion des qualités qui distinguent un sage, un excellent citoyen et un ministre accompli. Mais son plus bel éloge fut la douleur universelle que causa la nouvelle de sa mort. Les boutiques furent fermées ; le peuple, prit le deuil spontanément, et les femmes et les enfants qui ne purent s'agenouiller devant son cercueil s'acquittèrent de ce devoir dans l'intérieur des maisons en se prosternant devant son portrait. Les mêmes témoignages de regret accompagnèrent sur toute la p.164 route le cercueil de Ssema-kouang, lorsqu'il fut transféré dans son pays natal.

Il eût été difficile, en voyant les honneurs rendus à la mémoire de ce grand homme, de prévoir les revers qu'elle devait subir onze années après. Les partisans de Wang-'an-chi ayant su rentrer dans les emplois dont Ssema-kouang les avait éloignés, trompèrent le jeune empereur devenu majeur et seul maître des affaires. Ssema-kouang, par une mesure qui fit beaucoup d'impression sur l'esprit des Chinois, fut déchu de tous ses titres posthumes, déclaré ennemi de son pays et de son

souverain. On renversa son tombeau, on abattit le marbre qui contenait son éloge, et on en éleva un autre qui portait l'énumération de ses prétendus crimes. Ses écrits furent livrés aux flammes, et il ne tint pas à ces persécuteurs d'une ombre, que l'un des plus beaux monuments littéraires de la Chine ne fût anéanti.

Trois ans s'étaient à peine écoulés, quand la mémoire de Ssema-kouang fut rétablie dans tous ses titres et prérogatives. En 1129, l'empereur régnant, pour venger ce célèbre lettré de l'injure qui lui avait été faite, plaça sa tablette dans la salle de ses ancêtres, à côté de celle de l'empereur Tchi-tsoung, qui avait entrepris de le déshonorer. En 1267, on inscrivit son nom dans le temple de Confucius, avec le titre de *Wenkoung*, qui signifie à peu près *Prince des lettres*, et en 1530, il reçut une nouvelle dénomination qu'il a conservée jusqu'à présent ; c'est celle p.165 de *Sian jou Ssema-tseu*, qu'on ne peut rendre autrement qu'en disant que celui auquel elle s'applique s'est montré invariablement attaché aux principes littéraires et politiques de l'école de Confucius.

Le père Amiot a consacré une place à Ssema-kouang dans sa galerie des Chinois célèbres, et le portrait qu'il en a tracé a fourni plusieurs traits à l'auteur de cet article. On trouve une très bonne notice sur le *Thoung-kian, dans* la *Bibliothèque* de Ma-Touan-lin <sup>2</sup>. C'est à cette source unique qu'ont été puisés les renseignements sur ce sujet, qu'on lit dans la préface du père Mailla <sup>3</sup>.



<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Mémoires concernant les Chinois, t. X.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Liv. CXCIII, page 11 et suivantes.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> <u>Hist. génér. de la Chine, t. I, page 12</u>.

#### **XVII**

## MA-TOUAN-LIN, savant chinois



<sub>p.166</sub> Ma-Touan-lin, surnommé Koueï-iu, un des lettrés les plus célèbres de la Chine, ou du moins l'un de ceux qui sont le plus connus en Europe, naguit à Lo-phing, dans la province de Kiang-si 1, vers le milieu du treizième siècle. Son père, nommé Ma-thing-louan, exerçait une charge considérable à la cour des derniers empereurs de la dynastie des Soung. Il envoya Ma-Touan-lin étudier à l'école de Tchouhi, le plus illustre des interprètes des livres classiques dans les temps modernes. Après avoir fait, sous cet excellent maître, des progrès qui annonçaient ce qu'il devait être un jour, le jeune Ma-Touan-lin obtint une place qu'il quitta bientôt. La chute de la dynastie des Soung et la conquête des Mongols, le décida à renoncer à la carrière de l'administration pour se livrer tout entier à des travaux historiques et littéraires. Il publia sous le titre de Taï-hio-tsieï-tchouan, un commentaire sur le Taï-hio, ou livre de la Grande étude, traité de philosophie morale dont on a parlé dans l'article p. 167 consacré à Thseng-tseu, l'un des principaux disciples de Confucius 2.

Mais le principal titre de Ma-Touan-lin à la gloire est son Wen-hian-thoung-khao, ou Recherche approfondie des anciens monuments. Il mit vingt ans à l'achever : la préface qu'il a placée au commencement est un chef-d'œuvre de raison et de critique. Ma-Touan-lin examine et juge avec impartialité les travaux du même genre, qui ont été faits avant lui ; et il expose les motifs qui l'ont dirigé dans la composition de son ouvrage. Les historiens qui ont le mieux réussi à tracer le tableau des

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Lo-phing est une ville du troisième ordre, dans la dépendance de Tao-tcheou fou. On appelle souvent notre auteur Ma-Touan-lin de Pho-yang. Pho-yang est une autre ville de troisième ordre, près de Lo-phing, sur le lac de Pho-yang.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Voyez ci-dessus.

révolutions qui ont causé la chute ou l'élévation des différentes dynasties, laissent beaucoup à désirer sur les détails des événements, les faits relatifs à la littérature, à l'histoire physique et à celle des mœurs et de l'administration. Confucius se plaignait déjà du défaut de monuments authentiques, qui l'empêchait de connaître à fond les usages des deux dynasties de Hia et de Chang. Il est donc bien important de recueillir ou de conserver tous ceux que le temps a épargnés, et dont la substance n'a pu entrer en entier dans les livres et les mémoires historiques des différentes dynasties.

Par ces considérations que Ma-Touan-lin développe dans sa préface, on juge déjà de quel intérêt doit être sa collection ; mais il faut l'avoir parcourue et en avoir fait usage pour apprécier le plan de l'auteur, et le mérite de l'exécution. Sous le rapport de l'étendue, p.168 du nombre et de la diversité des matières, on ne saurait mieux comparer la Recherche approfondie, qu'avec les Mémoires de l'académie des inscriptions ; mais on y trouve de plus un arrangement et une méthode que ne comporte pas la nature de nos collections académiques. En effet, l'auteur y a réuni, suivant l'ordre des matières, une suite d'extraits des livres les plus curieux sur toutes sortes de sujets, des mémoires, des dissertations dans lesquelles il a conservé, autant que cela lui a été possible, les termes mêmes des écrivains originaux, et par dessus tout, la bibliographie la plus exacte et la plus étendue.

Le mérite de ce plan est rapporté par Ma-Touan-lin, à l'auteur du *Thoung-tian*, nommé Thou-yeou, lequel écrivait au huitième siècle ; quelques autres auteurs avaient déjà essayé de le remplir. Thou-yeou avait traité, dans autant de parties séparées, des contributions et des redevances des terres, des monnaies métalliques et autres moyens d'échange, de la population, de l'administration civile, de la justice, des foires et du commerce des grains, des tributs payés par chaque province, de l'emploi des fonds publics, du choix et de l'avancement des magistrats, des études et des examens, des attributions de tous les officiers de l'État, des sacrifices et rites solennels en l'honneur des dieux, du culte des ancêtres des différentes dynasties impériales, des

rites de la cour, de la musique, de la guerre, des supplices, de la géographie et des différentes divisions et subdivisions du territoire de l'empire, de la géographie et de l'histoire des peuples peuples peuples peuples peuples peuples peuples peuples de l'ampers. Mais ce bel ouvrage finissait en l'an 755. Ma-Touan-lin entreprit de le revoir, de le corriger, de l'amplifier, de le compléter pour l'espace de temps qu'il embrassait, et de le continuer pour toutes les parties dont il était formé, jusqu'en 1224 ; de sorte qu'il y enferma tout ce qui est relatif à ces différents sujets, depuis Yao et Chun, jusqu'à la dynastie des Soung méridionaux, c'est-à-dire depuis le vingt-quatrième siècle avant J.-C. jusqu'au douzième siècle de notre ère.

Non content de cet immense amas de matériaux, il y ajouta, d'après le même plan, et pour le même espace de temps, une série complète d'extraits et de mémoires sur les livres classiques et autres, sur la succession et la généalogie des empereurs, sur l'institution des principautés et des terres féodales, sur les phénomènes célestes, et sur les singularités remarquables de toute espèce. Avec cette addition, classes, forme vingt-quatre précédées d'autant dissertations, ou préfaces particulières à chaque classe, et trois cent quarante-huit livres, qui sont reliés à la manière chinoise, en cent volumes, dans les deux exemplaires que possède la Bibliothèque du roi, et qui contiennent la matière d'au moins vingt à vingt-cing volumes in-4° ordinaires.

La lecture des titres de ces livres, est seule un objet d'admiration, et inspire le plus vif intérêt. Il serait trop long de les rapporter ici ; et l'on aime mieux renvoyer à la table sommaire, qui en a été  $_{\rm p.170}$  donnée  $^{\rm 1}$ . Il faut seulement observer que l'arrangement des matières n'est pas le seul auquel l'auteur se soit attaché, et qu'il ne suit pas avec moins de rigueur l'ordre des temps pour toutes les parties ; de sorte qu'on est certain de trouver, sous chaque matière, les faits qui y sont relatifs, disposés chronologiquement, suivant l'ordre des dynasties et des règnes, année par année et jour par jour. On ne peut se lasser

1

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Mémoire sur les livres chinois de la Bibliothèque du Roi, p. 48 et suiv., et <u>Mélanges</u> <u>asiatiques</u>, t. II, p. 406.

d'admirer l'immensité des recherches qu'il a fallu à l'auteur pour recueillir tous ces matériaux, la sagacité qu'il a mise à les classer, la clarté et la précision avec lesquelles il a su présenter cette multitude d'objets dans tout leur jour. On peut dire que cet excellent ouvrage vaut à lui seul toute une bibliothèque, et que quand la littérature chinoise n'en offrirait pas d'autre, il vaudrait la peine qu'on apprît le chinois pour le lire. Ce n'est pas la Chine seule qu'on apprendrait à y bien connaître, mais une très grande partie de l'Asie, sous tous les rapports les plus importants, et dans tout ce qui est relatif aux religions, à la législation, à l'économie rurale et politique, au commerce, à l'agriculture, à l'histoire naturelle, à l'histoire, à la géographie physique et à l'ethnographie. On n'a qu'à choisir le sujet qu'on veut étudier, et traduire ce qu'en dit Ma-Touan-lin. Tous les faits sont rapportés et classés, toutes les sources indiquées, toutes les autorités citées et discutées. Ce sont autant <sub>p.171</sub> de dissertations toutes faites qu'il suffit de faire passer dans nos langues européennes, et avec lesquelles on peut s'épargner bien des recherches, et se donner, si l'on veut, un grand air d'érudition.

On peut juger de l'importance des mémoires qui sont contenus dans les *Recherches approfondies*, par divers échantillons qui en ont été tirés. Ce livre est un de ceux sur lesquels le petit nombre d'Européens qui se sont occupés de la Chine, ont le plus travaillé. Visdelou y a pris les notices sur différents peuples de la Tartarie, lesquelles font partie du Supplément à la *Bibliothèque orientale*; et c'est aussi l'ouvrage qui a fourni à de Guignes le plus grand nombre des matériaux qu'il a mis en œuvre dans son *Histoire des Huns*. On a tiré de la même source le catalogue des comètes observées à la Chine, que Pingré a inséré dans sa *Cométographie*, celui des bolides et des aérolithes <sup>1</sup>; les fragments de géographie et d'ethnographie contenus dans le premier volume de ce recueil même, et beaucoup d'autres documents précieux. Les missionnaires les plus instruits y ont puisé abondamment ; et quelquesuns, tels que le père Cibot, se sont procuré l'apparence d'une lecture

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Journal de Physique, de mai 1819, et <u>Mélanges asiatiques, t. I, p.184</u>.

prodigieuse en fait de livres chinois, seulement en rapportant les noms des auteurs et les titres des ouvrages que cite Ma-Touan-lin, et en oubliant de le nommer : de sorte qu'à vrai dire, c'est à ce lettré seul qu'on doit rapporter l'origine de la plupart des connaissances positives qu'on possède en p.172 Europe, sur l'antiquité chinoise; et l'on ne saurait trop regretter qu'au lieu de tant de recherches mal dirigées, entreprises par des écrivains malhabiles, de tant de compilations où les notions les plus oiseuses sont répétées jusqu'à satiété, de tant de relations insignifiantes, telles que sont la plupart de celles qui ont la Chine pour objet, on ne se soit pas encore occupé d'exploiter cette mine précieuse, où toutes les questions qui peuvent concerner l'Asie orientale trouveraient les réponses les plus satisfaisantes. Il y a même beaucoup de parties du travail de Ma-Touan-lin, qui mériteraient d'être traduites en entier, et qui fourniraient des notions très importantes pour les sciences historiques et naturelles 1.

Le Wen-hian-thoung-khao fut offert à l'empereur Jin-tsoung, à la septième lune de la quatrième année yan-yeou (1317). On le fit examiner par les plus habiles lettrés ; et sur le rapport qui en fut fait à l'empereur, l'ouvrage, revêtu de l'approbation des Han-lin, parut sous l'autorité impériale, la deuxième année tchi-tchi (1321), à la sixième lune.

Peu de temps après, Lieou-meng-yan, qui avait servi les derniers empereurs des Soung avec Ma-thing-louan, père de Ma-Touan-lin, ayant été nommé président du ministère des Offices et Magistratures, voulut donner une charge à Ma-Touan-lin; mais celui-ci, qui déjà était âgé, la refusa. Vers le même temps son père Ma-thing-louan étant venu à mourir dans une vieillesse très avancée, Ma-Touan-lin accepta des fonctions littéraires, qu'il quitta bientôt après, pour venir mourir p.173 dans sa maison. On ne marque précisément les dates ni de sa

\_

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> [c.a. : les vingt-cinq derniers livres du *Wen-hian-thoung-khao*, traduits et commentés en 1876 par le marquis d'Hervey-Saint-Denys, sont disponibles sur Gallica, sous le titre *Ethnographie des peuples étrangers à la Chine*]

naissance ni de sa mort. Il est probable qu'il était né vers 1245, et qu'il mourut avant 1325.

On trouve une notice sur Ma-Touan-lin dans le trente-quatrième livre du *Siu-houng-kian-lou*, page 8 et suivantes. Fourmont a mal traduit le titre de son livre dans le Catalogue des livres chinois de la Bibliothèque royale. On fera bien de comparer ce qu'il en dit avec le *Mémoire sur les livres chinois*, auquel on a déjà renvoyé.

Les deux exemplaires du *Wen-hian-thoung-khao*, qui se trouvent à la Bibliothèque royale, sont d'une édition impériale, donnée en 1724, par ordre des empereurs de la dynastie régnante. On a fait à la Chine, sous le titre de *Siu-wen-hian-thoung-khao*, ou *Supplément à la Recherche approfondie*, une continuation, qui en pousse les différentes parties jusqu'à nos jours. De tous les livres chinois qui manquent à la Bibliothèque du Roi, c'est peut-être un de ceux qu'il serait le plus intéressant de se procurer.



#### **XVIII**

# TOU-FOU, poète chinois

**a** 

p.174 Tou-Fou, surnommé Tseu-meï, l'un des plus célèbres poètes de la Chine, naquit vers le commencement du huitième siècle, à Siangyang, dans la province de Hou-kouang, et non pas à King-tcheou, dans le Chen-si, comme l'a dit le père Amiot. Ses ancêtres s'étaient depuis longtemps distingués par leurs talents et par les hautes charges qu'ils avaient occupées, et Tou-chin-yan, son aïeul, avait composé des poésies dont il nous est resté dix livres.

Tou-Fou, dès sa jeunesse, annonça d'heureuses dispositions, et toutefois il n'obtint pas de succès dans ces concours littéraires qui ouvrent à la Chine la route des emplois et de la fortune. Son esprit récalcitrant, et tant soit peu inconstant, ne put se plier à cette règle inflexible que les institutions imposent à tous les lettrés, sans exception. Il renonça donc aux grades et à tous les avantages qu'il eût pu en espérer pour son avancement, et son goût l'entraînant vers la poésie, il devint poète. Ses vers ne tardèrent pas à le faire connaître, et dans l'espace qui s'écoula entre 742 et 755, il donna trois de ces poèmes descriptifs qu'on nomme en chinois fou.

p.175 Le succès de ces ouvrages lui procura la faveur du souverain, qui voulut lui donner des fonctions à sa cour, ou lui confier l'administration d'une province. Tou-Fou se refusa à ces bienfaits et n'accepta qu'un titre, honorable à la vérité, mais tout-à-fait inutile à sa fortune. À la fin, lassé de l'état de gêne qui le poursuivait dans son infructueuse élévation, il adressa à l'empereur une pièce de vers où il peignait sa détresse avec cette liberté que la poésie autorise et qu'elle semble ennoblir. Sa requête fut favorablement accueillie et lui valut une

pension dont il ne jouit pas longtemps, parce que cette année même l'empereur fut contraint d'abandonner sa capitale à un rebelle.

Tou-Fou, fugitif de son côté, tomba entre les mains d'un des chefs des révoltés ; mais sa qualité de poète et le dédain qu'elle inspira aux officiers qui l'avaient pris, le servit mieux que leur estime n'aurait pu faire ; il trouva moyen de s'échapper et se réfugia, en 757, à Foungthsiang, dans le Chen-si. C'est de cette ville qu'il s'adressa au nouvel empereur (Sou-tsoung) ; il n'en fut pas moins bien traité qu'il ne l'avait été du prédécesseur de ce prince. Mais ayant voulu user des prérogatives de la charge qu'on lui avait donnée, et défendre avec hardiesse un magistrat qui avait encouru la disgrâce du prince, il se vit lui-même éloigné de la cour, et relégué, en qualité de sous-préfet, à Thsin. Comme il vit peu d'apparence à pouvoir s'acquitter des devoirs de cette place, il s'en démit immédiatement, et se réfugia à Tching-tou, dans la province de Sse-tchhouan, où il vécut dans un tel dénuement qu'il fut p.176 réduit à ramasser lui-même les broussailles dont il avait besoin pour se chauffer et préparer ses aliments.

Après plusieurs années d'une vie agitée et misérable, il fit, en 761, la connaissance d'un commandant militaire du Sse-tchhouan, nommé Yan-wou, qui représenta à l'empereur l'état précaire ou se trouvait Tou-Fou, errant de bourgade en bourgade, dans la province que lui-même il administrait. Sur la demande de cet officier, l'empereur accorda à Tou-Fou ce qui était le plus à sa convenance, un titre qui l'attachait au ministère des ouvrages publics, et fournissait à ses besoins sans lui imposer de fonctions. Mais le protecteur de Tou-Fou étant venu à mourir, et de grands troubles ayant éclaté dans la province qu'il habitait, le poète reprit sa vie errante, et passa successivement à Sin, à Tching-tou et à Khoueï.

Vers 768, il eut envie d'aller visiter les restes d'un édifice antique, dont on attribuait la construction au célèbre Iu. S'étant hasardé seul dans une barque, sur un fleuve débordé, il fut surpris par les grandes eaux, et forcé de chercher une retraite dans un temple abandonné. Il demeura dix jours entiers dans ce refuge, sans qu'il fût possible d'aller

le secourir ou lui porter des provisions. À la fin pourtant, le magistrat du lieu fit faire un radeau qu'il monta lui-même, et réussit à tirer Tou-Fou de son asile ; mais les soins de ce magistrat devinrent plus funestes au poète que ne l'avait été l'abandon où on l'avait laissé languir. Car son estomac, affaibli par une si longue abstinence, ne put supporter les aliments qui lui furent offerts.  $_{\rm p.177}$  Tou-Fou mangea beaucoup, but davantage, et mourut d'indigestion pendant la nuit.

Il avait composé un grand nombre de poésies qui ont été recueillies avec soin et données au public peu de temps après sa mort. Elles font encore aujourd'hui les délices des gens de lettres, qui se plaisent à les citer et à les imiter. On les trouve dans les salons, dans les bibliothèques, dans les cuisines même; on les reproduit en forme d'inscriptions, sur les paravents, les éventails et les bâtons d'encre. Tou-Fou, et Li-Thaï-pe, son rival et son contemporain, peuvent passer pour les véritables réformateurs de la poésie chinoise, puisqu'ils ont contribué, plus que tout autre, à lui donner les règles qu'elle observe encore aujourd'hui. Leurs œuvres sont réunies dans une collection dont la Bibliothèque du Roi possède un exemplaire, et que Fourmont, dans son Catalogue 1, a pris pour un commentaire sur le Chi-king, ou Livre des Vers. À la tête de ce recueil se trouve une notice sur la vie et les écrits de Tou-Fou ; on s'en est servi pour composer celle-ci et rectifier en plusieurs points celle que le père Amiot a consacrée au même personnage, dans ses Portraits des célèbres Chinois 2.

Ma-Touan-lin, dans sa *Bibliothèque historique* <sup>3</sup>, fait connaître plusieurs éditions des œuvres poétiques de Tou-Fou, qu'il nomme toujours Tou le *koung-pou*, c'est-à-dire Tou, du ministère des Ouvrages Publics. <sub>p.178</sub> La différence qu'on observe dans l'étendue de ces éditions et dans le nombre des *livres* dont elles se composent, provient des notes et des commentaires que divers auteurs ont pris soin d'y ajouter. L'édition qui fut mise en ordre en 1039, et imprimée vers 1059,

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> N. CLII.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Mém. des Missionnaires, t. V, p. 386.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> L. 232, p. 3 et suivantes.

contient mille quatre cent cinq pièces, avec un index pour les classer chronologiquement. Peu d'années après (vers 1065), on y joignit un supplément contenant les morceaux que Tou-Fou avait composés pendant ses courses dans la province de Sse-tchhouan.



#### XIX

# FO-THOU-TCHHING, samanéen indien

**a** 

p.179 Ce philosophe, d'une secte que les anciens ont connue sous le nom de *Samanéens*, et que les Chinois nomment aussi *Cha-men*, contribua puissamment à l'établissement de la religion de Bouddha à la Chine ; il était né dans la contrée que les Chinois nomment *Thiantchou*, c'est-à-dire, dans l'Hindoustan, et sa famille se nommait *Pe.* Il s'était livré de bonne heure à l'étude, et il avait fait de très grands progrès dans les sciences occultes. L'an 310, il vint s'établir à Lo-yang, à présent Ho-nan, l'une des capitales de la province de ce nom. Cette ville était alors la résidence des rois des premiers Tchao, princes d'origine Hioung-nou, qui régnèrent dans le nord et l'occident de la Chine, depuis l'an 308 jusqu'en 329. Ce fut à la cour de ces princes tartares que Fo-thou-tchhing fit les premiers essais du pouvoir qu'il prétendait exercer sur la nature, mais qu'il avait en effet sur les hommes simples et peu instruits.

Il débuta par assurer qu'il avait déjà vécu plus de cent années, qu'il se nourrissait d'air, et qu'il pouvait passer plusieurs jours sans prendre d'autres aliments. Le nom chinois qu'il avait adopté, significatif p.180 comme tous ceux de la Chine, et probablement traduit de celui qu'il avait porté dans l'Inde, voulait dire pureté de Bouddha. Il se flattait d'entretenir un commerce avec les esprits, et de pouvoir, par ses enchantements, tenir à sa disposition les bons et les mauvais génies. On raconte qu'il avait au côté de sa robe une ouverture qui, pendant le jour, était toujours fermée avec des cordons de soie; mais la nuit, quand il se mettait à l'étude, il entr'ouvrait sa robe, et il jaillissait de son sein une lumière qui éclairait toute sa maison. Les jours consacrés au jeûne et à la purification, il se rendait au bord d'une rivière; et là, tirant par cette ouverture son cœur et ses entrailles, il les lavait avec

soin, pour les remettre ensuite à leur place. Il avait un talent tout particulier pour expliquer le son des cloches, et il en tirait, pour les événements heureux ou malheureux, des pronostics que le succès ne démentit jamais.

Chi-le, prince tartare, qui renversa la dynastie des premiers Tchao et leur fit succéder sa famille, sous le nom de seconds *Tchao*, ayant envoyé ses troupes à Lo-yang, et cette ville ayant été pillée et ravagée, Fo-thou-tchhing se retira dans un lieu désert, pour se livrer en paix à ses exercices de piété, et y observer sans risques les événements. Il n'avait pas jugé prudent de se présenter à Chi-le, parce que ce nouveau souverain s'était montré d'abord fort mal disposé à l'égard des *Cha-men* ou Samanéens. Tous ceux qu'il avait rencontrés avaient été mis à mort ; et il en avait ainsi péri un très grand nombre. Néanmoins Fo-chou-tchhing p.181 crut pouvoir se fier au généralissime des armées de Chi-le, nommé *Kouo-he-lio*, qui lui donna un asile dans sa maison. Bientôt l'influence des avis dont le Samanéen payait la protection du général, se fit remarquer au dehors. Il prévoyait avec certitude quel devait être le succès de chaque combat, et faisait prendre d'avance les dispositions convenables.

Chi-le, qui s'aperçut de ce surcroît de prudence et d'habileté, conçut quelques soupçons; et s'en étant éclairci, il apprit de Kouo-he-lio, qu'un Cha-men, instruit dans l'art de la magie, ou, pour mieux dire, un esprit, était venu loger chez lui, et qu'il n'avait eu qu'à profiter de ses leçons. Le prince ordonna qu'on fit venir devant lui le Samanéen, pour juger par lui-même de ses connaissances. Fo-thou-tchhing, dont la fortune dépendait de cet examen, redoubla d'attention pour en sortir à son honneur. Il prit un vase d'airain plein d'eau, et ayant brûlé des parfums et prononcé des paroles magiques, on en vit sortir un lotos bleu, éclatant comme le jour.

Il ne s'en tint pas à ce prestige, et voulut mériter, par des services réels, la faveur qu'il ambitionnait. Les habitants de la ville de Fangtcheou, au nord du Hoang-ho, avaient formé le projet de massacrer pendant la nuit l'armée de Kouo-he-lio. Il en avertit ce général, qui dut

Π

la conservation de ses troupes aux précautions que cet avis lui fit prendre. Chi-le pourtant voulut encore éprouver Fo-thou-tchhing; mais après divers essais, dont celui-ci sut toujours se tirer avec succès, il ne mit plus de bornes à sa confiance,  $_{p.182}$  et ne chercha qu'à tirer parti des talents de cet homme extraordinaire.

La source qui fournissait de l'eau aux fossés de la ville de Siang-koue, où Chi-le faisait sa résidence, vint à tarir tout à coup. Fo-thoutching fut prié d'y remédier. Il se rendit donc à la fontaine, située à une demi-lieue au N. O. de la ville. Il y fut suivi d'un peuple immense, et surtout d'une foule de Tao-sse, sorte de sectaires chinois, éternels rivaux des Bouddhistes, qui eussent été charmés de le surprendre en défaut. En présence de tout le monde, Fo-thou-tchhing se fit apporter des coussins, s'assit au-dessus de la fontaine, brûla des parfums de la Perse, et répéta plusieurs longues prières. Il fit ces cérémonies pendant trois jours. Au bout de ce temps, l'eau commença à couler en abondance, et alla remplir les fossés de la ville. On vit aussi sortir de la fontaine un petit dragon, long de cinq à six pouces, qui se laissa aller au fil de l'eau. En l'apercevant, tous les Tao-sse prirent la fuite précipitamment.

Les Sian-pi, nation de Tartares orientaux, étant venus avec leur chef Thouan-mo-po, pour attaquer Chi-le, ce prince alla consulter Fo-thoutchhing, qui lui répondit :

— Le son des cloches m'a appris que demain, à l'heure du repas, Thouan-mo-po serait pris.

Chi-le monta sur les remparts ; mais, ne voyant aucune troupe entre lui et l'armée ennemie, il craignit d'avoir été trompé, et envoya une seconde fois consulter le Samanéen.

— Dans ce moment même, dit celui-ci, les ennemis doivent être prisonniers.

En  $_{\rm p.183}$  effet, des soldats, qui, à l'insu de Chi-le, étaient en embuscade au nord de la ville, sortirent, et cernèrent toute l'armée des Sian-pi.

TT

Lieou-yao, roi des premiers Tchao, voulut tenter un dernier effort contre Chi-le, et marcha à sa rencontre avec tout ce qui lui restait de troupes fidèles. Chi-le eut encore recours à son oracle, qui lui répondit :

— Le son des cloches remuées ensemble a exprimé les mots suivants, qui sont des mots d'une langue barbare : sieou-tchi, ti-li-kang, pou-kou, khiu-tho-tang. Le premier, c'est l'armée ; le second signifie sortira ; le troisième désigne le trône étranger de Lieou-yao, et le quatrième veut dire sera pris. Cela signifie que notre armée vaincra, et prendra Lieou-yao.

Il ordonna ensuite à une jeune vierge de se purifier pendant sept jours, de prendre après ce temps du fard mêlé dans de l'huile de chanvre, et de s'en oindre le corps. Mais, à peine eut-elle pris de ce fard dans sa main, qu'elle aperçut une grande clarté, et s'écria, tout effrayée :

— Je vois une multitude innombrable d'hommes et de chevaux, et je distingue parmi eux un homme d'une taille élevée, avec un cordon de soie écarlate autour du bras.

#### Le Samanéen dit :

C'est Lieou-yao lui-même.

Chi-le, rassuré par les promesses de Fo-thou-tchhing, se mit à la tête de ses troupes, attaqua Lieou-yao, le prit, s'empara de Lo-yang, et mit ainsi fin à la dynastie des premiers Tchao.

Fo-thou-tchhing, revêtu de nouveaux honneurs, continua de résider à sa cour, et de reconnaître ses  $_{\rm p.184}$  bienfaits par d'importants services. Il y avait un général de Chi-le, qui était de la même famille tartare que ce prince, et qui était surnommé *Thsoung* : ce mot désigne l'ail en chinois. Chi-thsoung était sur le point de se révolter. Fo-thou-tchhing, qui eut connaissance de ses projets, en avertit Chi-le d'une manière détournée.

— Cette année, lui dit-il, il y aura dans l'ail des vers qui feront mourir ceux qui en mangeront : il faut défendre au peuple l'usage de l'ail.

Π

À cette défense, Chi-thsoung se crut découvert, et prit la fuite.

Chi-le avait un fils qu'il aimait tendrement : ce jeune homme, nommé *Pin*, fut attaqué d'une maladie cruelle, et succomba en peu de jours. On était sur le point de l'ensevelir. Chi-le fit appeler Fo-thoutchhing, et lui dit, en versant des torrents de larmes :

— J'ai entendu dire qu'autrefois Phian-thsio rendit la vie au prince héritier de Koue ; un tel miracle est-il au-dessus de votre puissance ?

Fo-thou-tchhing se fit aussitôt apporter une branche d'arbousier, l'imprégna d'eau, fit des aspersions, et tendit la main à Pin, en lui disant : *Levez-vous*. Le jeune prince ressuscita aussitôt, et, en peu de jours, il eut entièrement recouvré la santé.

Un semblable prodige ne manqua pas d'attirer à Fo-thou-tchhing une foule de disciples, au nombre desquels se trouvaient les enfants même de Chi-le. Mais le bonheur dont on jouissait à la cour de ce prince fut bientôt interrompu. Un jour, par le temps le plus serein, l'air étant parfaitement tranquille, une des  $_{\rm p.185}$  cloches qui étaient sur la tour du monastère où habitait le Samanéen avec ses disciples, vint à sonner tout à coup.

 Ce son, dit Fo-thou-tchhing à ceux qui l'entouraient, annonce que le royaume aura cette année même un grand sujet de deuil.

En effet, Chi-le mourut dans le courant de l'année, et Khi-loung s'empara du trône. Il transporta sa cour à Ye, et y fit venir Fo-thoutchhing, qu'il combla de plus d'honneurs que ne lui en avait jamais accordé son prédécesseur.

C'est à ce règne qu'on peut placer l'époque des véritables progrès de la religion bouddhique à la Chine, progrès que les Tao-sse et les lettrés cherchèrent en vain à arrêter, les premiers en rivalisant avec les Bouddhistes de prestiges et d'impostures, et les autres en faisant des représentations conformes à la droite raison et à la plus saine politique. Les peuples coururent en foule aux monastères de Fo-thou-tchhing:

beaucoup de personnes y embrassèrent la vie religieuse et contemplative; et le nombre en devint si grand que Khi-loung fut enfin forcé de prêter l'oreille aux réclamations des lettrés, sur un objet qui intéressait si puissamment les mœurs chinoises. Cela commença à jeter quelque froideur entre Fo-thou-tchhing et lui.

Une autre circonstance vint augmenter ce mécontentement. Le prince Souï, fils de Khi-loung, perdit un de ses enfants, malgré la promesse qu'un habile médecin et un Tao-sse, qui le soignaient, avaient faite de le sauver. Fo-thou-tchhing avait prédit cet événement; mais il ne put ou ne voulut pas employer le talent dont il avait fait preuve pour le fils de Chi-le; et p. 186 depuis lors, Souï conçut contre lui une haine violente, qui obligea ce philosophe à se tenir éloigné de la cour. On fut pourtant forcé d'avoir encore recours à lui, dans une sécheresse extraordinaire qui désola le royaume. Les cérémonies en usage à la Chine, dans ces occasions, n'ayant produit aucun effet, Fothou-tchhing fut prié de remédier à ce fléau. À peine eut-il commencé ses conjurations, qu'un dragon blanc à deux têtes descendit sur l'autel; et le jour même une pluie abondante vint fertiliser plusieurs centaines de lieues de pays. On continua depuis de le consulter dans différentes circonstances, pour expliquer des songes, tirer des présages, et donner la clef de ces phénomènes naturels auxquels les Chinois ont toujours attaché des idées superstitieuses. Mais enfin il y eut, entre le prince et lui, une grande brouillerie au sujet de peintures et de portraits d'hommes célèbres, qu'on avait ordonnés pour un temple nouvellement construit. Khi-loung fut si mécontent de la manière dont les peintures avaient été exécutées, qu'il ne voulut plus parler à Fo-thou-tchhing. Celui-ci se voyant perdu dans l'esprit de son maître, se fit creuser un tombeau à l'occident de la ville de Ye, et dit à ses disciples :

— L'année meou-chin du cycle (348), il doit éclater beaucoup de troubles, et l'année yi-yeou (349), la famille Chi sera totalement détruite. Ainsi donc, avant de voir de pareils malheurs, je vais me soumettre aux lois de la transmigration.

Il mourut en effet dans le monastère de Ye-koung. L'historien chinois qui m'a fourni les détails <sub>p.187</sub> précédents <sup>1</sup> ne marque point l'année de sa mort ; mais il paraît certain qu'elle arriva l'an 349. Quelque temps après, il y eut un Cha-men qui vint de Young-tcheou, dans la province de Chen-si, pour lui rendre des honneurs et visiter sa tombe. Khi-loung ordonna qu'on ouvrît la sépulture ; mais on n'y trouva qu'une pierre à la place du corps de Fo-thou-tchhing. Khi-loung, faisant allusion au nom de sa famille, *Chi*, qui signifie *pierre*, dit :

 Cette pierre, c'est moi. Vous pouvez aussi m'ensevelir ; car je ne tarderai pas à mourir.

Effectivement, il tomba malade, et mourut l'année suivante.

Sa mort fut le signal de grands troubles et du renversement de sa famille, conformément à la prédiction de Fo-thou-tchhing. Quelle que soit l'opinion que le vulgaire ait pu concevoir de ce dernier, on ne peut se refuser à voir en lui un homme extraordinaire, au moins par le talent qu'il eut, au milieu de ses rivaux et de ses ennemis, de maintenir sa réputation intacte, et de savoir choisir à propos, pour les prestiges dont il soutenait sa doctrine, les temps, les lieux et les spectateurs. La philosophie qu'il professait, née des antiques écoles de l'Inde et sœur de celle de Pythagore, ne dédaignait pas ces moyens, que la stricte morale désavoue, mais que la politique s'est toujours permis dans les contrées et dans les siècles où ils peuvent être employés avec succès. Ceux qui connaissent les importants services que la secte de Bouddha a <sub>p.188</sub> rendus à l'humanité, en contribuant à la civilisation des Tartares et en consacrant au repos et à la paix plusieurs des régions de la haute Asie, ne sauraient blâmer Fo-thou-tchhing d'avoir mis en usage, pour son établissement, des moyens que les philosophes les plus sévères de l'antiquité ont souvent appelés à leur secours, avec des vues moins nobles, ou d'après un plan moins bien concerté.

On remarquera, au reste, que les prodiges opérés par Fo-thoutchhing sont rapportés, par les auteurs contemporains, comme étant de

\_

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Hist. de la dynastie des Tsin, deuxième partie, Biographie, ch. 95, p. 13 et suiv.

notoriété publique, et ayant pour témoins des peuples entiers. C'est un rapprochement de plus à établir entre lui et Apollonius de Tyane, qui passait, comme notre Samanéen, pour savoir prédire l'avenir, expliquer les présages, connaître à l'instant les événements éloignés, et même ressusciter les morts.





## OLOPEN, prédicateur du christianisme à la Chine

**a** 

p.189 Le personnage auquel on a donné ce nom en chinois, était un religieux qui, suivant le monument trouvé à Si-'an-fou, apporta le premier l'Évangile à la Chine. Quelques personnes ont pensé que la conversion des Chinois au christianisme avait été commencée par saint Thomas. On s'est fondé, pour ce fait, sur la mention qu'on en trouve dans le bréviaire chaldéen de l'église du Malabar <sup>1</sup>. Le canon du patriarche Théodose parle du métropolitain de la Chine; et cette qualité faisait partie du titre du patriarche qui gouvernait les chrétiens de Cochin, quand les Portugais abordèrent à la côte de Malabar. Arnobe compte les Sères ou Chinois parmi les peuples qui, de son temps, avaient embrassé la foi. Enfin, on pourrait faire remonter l'introduction du christianisme à la Chine, jusqu'au milieu du premier siècle de notre ère, si l'on voulait croire, comme de Guignes, que les Chinois ont confondu Fo avec J.-C., et les prêtres syriens avec les religieux de l'Hindoustan.

Mais le premier fait de ce genre, attesté par les <sub>p.190</sub> monuments, c'est l'arrivée d'O-lo-pen à Tchang-'an (Si-'an-fou), la neuvième année Tching-kouan (635), sous le règne du grand empereur Thaï-tsoung, le véritable fondateur de la dynastie des Thang. O-lo-pen était un homme d'une éminente vertu, qui venait du Grand-Thsin, c'est-à-dire de l'empire romain, suivant le sens dans lequel les historiens chinois ont coutume d'employer cette dénomination ; ou de la Judée, selon l'application plus restreinte qu'en fait l'auteur de l'inscription de Si-'anfou. L'empereur envoya ses officiers au-devant d'O-lo-pen, jusqu'au faubourg occidental, le fit introduire dans son palais, et ordonna qu'on

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Trigault, Exped. Christ., p. 125.

traduisit les saints livres qu'il avait apportés. Ces livres ayant été examinés, l'empereur jugea que la doctrine en était bonne, et qu'on pouvait les publier. Le décret qu'il donna en cette occasion, est cité dans l'inscription de Si-'an-fou. Ce prince n'y tient pas tout-à-fait le langage d'une personne véritablement convertie au christianisme : ses expressions sont plutôt celles d'un philosophe chinois, disposé à croire que toutes les religions sont bonnes suivant les temps et les lieux.

Cette manière de penser, que l'histoire attribue effectivement à Thaï-tsoung, doit être jointe aux autres marques d'authenticité de l'inscription où elle est consignée. On y dit, à la louange de la doctrine enseignée par O-lo-pen, que la loi de vérité, éclipsée à la Chine, au temps de la dynastie de Tcheou, et portée dans l'Occident par Lao-tseu, semble revenir à sa source primitive, pour augmenter l'éclat de la grande dynastie p.191 Thang (alors régnante). L'empereur permit qu'on élevât un temple à la manière de ceux du Grand-Thsin, c'est-à-dire une église dans le faubourg de Yi-ning ; et l'on désigna vingt-un religieux ou prêtres pour la desservir.

Le nombre des églises et celui des personnes qui embrassèrent la loi du Grand-Thsin, s'accrut sous les successeurs de Thaï-tsoung, par les soins des successeurs d'O-lo-pen. On ne peut donc douter que ce dernier n'ait effectivement fondé une église, et, comme parlent les missionnaires, une *chrétienté*, *dans* la capitale de l'empire chinois. L'inscription de Si-'an-fou, où l'on retrouve l'histoire de cette église depuis l'arrivée d'O-lo-pen (en 635) jusqu'à l'époque même où cette inscription a été érigée (781), offre à cet égard un témoignage irréfragable <sup>1</sup>.

Il n'est pas aussi aisé de déterminer à quelle nation appartenait Olo-pen : mais si l'on fait attention à la doctrine de l'église fondée par lui, telle qu'elle est exposée dans le monument de Si-'an-fou, et qui semble appartenir à la croyance particulière des Nestoriens ou des

150

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Voyez sur l'authenticité de cette inscription une discussion des opinions qui y ont été opposées, dans les *Mélanges Asiatiques*, t. I, p. 33.

Jacobites, si l'on songe aux noms syriens des successeurs d'O-lo-pen, gravés sur les bords de l'inscription, et à la situation qui y est assignée aux pays du Grand-Thsin, d'où venait O-lo-pen, on ne balancera quère à penser que ce propagateur du christianisme ne fût Syrien et monophysite. Son nom même, tel que les Chinois nous l'ont transmis, semble <sub>n 192</sub> attester une origine syrienne. De Guignes voyait, dans les deux premières syllabes, le nom d'Eloho, Dieu en syriaque. On ne sait à quoi songeait Voltaire, quand il disait que ce nom ressemblait à un ancien nom espagnol. Il trouve encore étrange qu'O-lo-pen soit venu à la Chine, conduit par des nuées bleues, et en observant la règle des vents. Ces expressions peuvent sembler très plaisantes dans nos traductions françaises; mais en chinois, elles sont toutes simples, et conformes au style ordinaire. Voltaire voulait, à toute force, trouver en faute l'inscription de Si-'an-fou, dont on a plusieurs fois invoqué le témoignage dans cet article. Ce n'est pas ici le lieu de répondre à ses chicanes, parce que l'on croit en avoir fait apercevoir ailleurs la futilité <sup>1</sup>,



\_

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Voyez le <u>Journal des Savants, d'octobre 1821, p. 598</u>, et l'endroit déjà cité des *Mélanges Asiatiques*.

#### XXI

## JEAN DE MONTECORVINO, archevêque de Khan-balikh

@

p.193 Jean de Montecorvino, religieux de l'ordre des Frères-Mineurs, et missionnaire catholique en Tartarie, dans le moyen-âge, était né vers 1247, et fut envoyé pour prêcher la foi dans l'Orient, par le pape Nicolas IV, en 1288. Il se rendit d'abord en Perse, pour remettre au roi Argoun une lettre du souverain pontife ; il s'arrêta quelque temps à Tauris, et partit de cette ville en 1291, pour passer dans l'Inde. Il y séjourna pendant treize mois, dans la compagnie d'un marchand, nommé Pierre de *Lucalongo*, et de Nicolas de Pistoie, de l'ordre des Frères-Prêcheurs : ce dernier y mourut, et fut enterré dans une église de Saint-Thomas.

Jean de Montecorvino baptisa dans cet endroit une centaine de personnes; puis s'avançant plus à l'orient, avec le compagnon qui lui restait, il vint dans le Khatai ou l'empire du grand khan, c'est-à-dire dans la Chine septentrionale. Il remit au souverain des Tartares une lettre du pape, qui l'engageait à embrasser le christianisme; mais ce prince était trop attaché à l'idolâtrie pour suivre un tel conseil. Il ne d'accorder beaucoup de grâces aux particulièrement <sub>p.194</sub> aux nestoriens, qui avaient fait de si grands progrès dans ces contrées, qu'ils s'opposaient à ce que ceux d'un autre rite eussent le moindre oratoire et prêchassent une autre doctrine que la leur. Le religieux italien eut beaucoup à souffrir de leurs persécutions. Plusieurs fois il fut en butte à des accusations sous le poids desquelles il eût succombé, si le hasard n'en eût fait connaître la fausseté à l'empereur. Il demeura privé du secours de ses confrères pendant onze ans, après lesquels un franciscain de Cologne, nommé Arnold, vint le rejoindre.

Jean avait mis six années à bâtir une église dans la ville de Khanbalikh, c'est-à-dire dans la ville royale, ou la capitale de l'empire des Tartares, à présent Peking. Il y avait même construit un clocher, où furent placées trois cloches que l'on sonnait à toutes les heures, pour appeler les jeunes néophytes aux offices. Il avait baptisé environ six mille personnes; et il en eût baptisé plus de trente mille, sans les tracasseries qu'il éprouva. Il avait en outre acheté cent cinquante jeunes garçons de l'âge de onze ans et au-dessous, enfants de païens, et qui n'avaient encore aucune religion: il les instruisit dans la foi chrétienne, leur apprit *les lettres grecques et latines*, et composa en leur faveur, des psautiers, des hymnaires et deux bréviaires, de sorte que ces enfants chantaient les offices, comme cela se pratiquait dans les couvains.

Jean tira encore, pour la religion, plus d'avantages de la conversion d'un prince mongol de la tribu des Keraites, qu'il nomma George, et qui descendait, p.195 suivant lui, de cet Oung-khan, à qui les relations du moyen-âge ont appliqué la dénomination de Prêtre-Jean. Une grande partie des vassaux de ce prince, attachés jusque là au nestorianisme, suivirent son exemple; et ayant embrassé la foi catholique, ils y persévérèrent jusqu'à la mort de George, qui eut lieu vers 1299. Mais à cette époque, ils cédèrent, pour la plupart, aux séductions de ceux de leurs compatriotes qui étaient restés nestoriens; et Jean, retenu près du grand khan, ne put ni les rejoindre, ni leur envoyer personne pour s'opposer à leur défection.

C'était pour lui un grand sujet d'affliction, de n'être aidé par aucun compagnon dans ses travaux apostoliques, et de n'avoir même, depuis douze ans, aucune nouvelle positive de la cour de Rome, au sujet de laquelle un chirurgien lombard, venu en Tartarie vers 1303, avait fait courir les bruits les plus étranges. Ce délaissement obligea Jean de Montecorvino à écrire, en 1305 (8 janvier), une lettre datée de Khanbalikh, et adressée aux religieux de son ordre, pour les prier de lui envoyer, entre autres secours dont il avait le plus grand besoin, un antiphonaire, la légende des saints, un graduel et un psautier.

Dans cette lettre, qui nous a été conservée par Wadding <sup>1</sup>, et d'où sont tirés les détails qu'on vient de lire, Jean de Montecorvino annonce qu'il avait appris suffisamment la langue usuelle des Tartares, c'est-à-dire le mongol, et qu'il avait traduit en cette <sub>p.196</sub> langue le Nouveau-Testament et les Psaumes. Il les avait fait écrire avec le plus grand soin dans les caractères propres à cet idiome : il lisait, écrivait et prêchait en mongol, et si le roi George eût vécu plus longtemps, il eût complété la traduction de l'office latin pour le répandre dans toutes les terres de la domination du grand khan.

Dans une autre lettre, écrite l'année suivante, Jean de Montecorvino parle de la bonté que le grand khan lui marquait, des honneurs qu'il lui faisait rendre comme à l'envoyé du Saint-Siège, et de la nouvelle faveur qu'il lui avait accordée, en lui permettant de construire une seconde église, à un jet de pierre de la porte du palais impérial, et si près de la chambre même du khan, que ce prince pouvait entendre les chants de ceux qui célébraient les offices. On serait peut-être tenté d'élever quelque doute sur une grâce si singulière, si l'on ne savait, par les historiens chinois, avec quel empressement les empereurs mongols accueillaient les prêtres de toutes les sectes, les religieux occidentaux de toute espèce, les samanéens de l'Inde, et les lamas du Tibet, avec lesquels les nestoriens et vraisemblablement aussi les catholiques paraissent avoir été fréquemment confondus.

Un autre trait du récit de Jean de Montecorvino, celui qui est relatif à la conversion du prince des Keraites et d'une partie de ses sujets, semblerait aussi avoir besoin de confirmation : mais il est tout-à-fait d'accord avec les relations des musulmans, qui nous apprennent qu'il y avait en effet beaucoup de  $_{\rm p.197}$  chrétiens chez les Keraites, et qui citent plusieurs princesses de cette nation comme ayant professé hautement la religion de Jésus-Christ. On n'a donc nul motif de révoquer en doute la sincérité du franciscain, ni même le succès de sa prédication.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Annal. Minore, tome VI, p. 69.

Il reçut, au bout de quelques années, la récompense due à son zèle et à ses longs travaux. En 1314, le pape Clément V érigea pour lui le siège archiépiscopal de Khan-balikh, et envoya, pour l'aider, André de Pérouse, et quelques autres, qu'il créa suffragants de l'archevêché de Khan-balikh. Quant à ce siège, de grandes prérogatives y furent attachées, soit en vue de l'importance dont il pouvait être pour les progrès du christianisme aux extrémités de l'Orient, soit en faveur de celui qui en était le premier titulaire. Jean de Montecorvino eut, pour lui et pour ses successeurs, le droit d'ériger des sièges, de sacrer des évêques, des prêtres et des clercs, et de régir toutes les églises de Tartarie, sous la seule condition de se reconnaître soumis aux papes, et de recevoir d'eux le pallium.

Le décret pontifical qui contient ces dispositions, et dont une partie nous a été conservée par Oderic de Frioul, renferme de plus une recommandation adressée à Jean de Montecorvino, de faire peindre, dans les églises nouvellement construites, les mystères de l'ancien et du nouveau Testament, pour que les peuples barbares soient attirés par cette vue au culte du vrai Dieu. Cette invitation se rapporte à un endroit de la seconde lettre de Jean de Montecorvino, où il dit qu'ayant fait faire, pour l'instruction des simples, p.198 des peintures de l'ancien et du nouveau Testament, il y a fait graver des inscriptions explicatives en caractères latins, tarsiques et persans, afin que tout le monde pût les lire. On sait que les lettres tarsiques sont celles des Ouïgours, au pays desquels les relations de ce temps donnent le nom de Tarse 1 d'un mot tartare qui signifie infidèle, et qui paraît avoir été successivement appliqué dans la Tartarie aux sectateurs de Zoroastre, et aux chrétiens nestoriens.

Jean de Montecorvino mourut vers 1330, et eut pour successeur dans l'archevêché de Khan-balikh un franciscain nommé Nicolas, qui dut éprouver quelque accident en route, puisqu'en 1338, les chrétiens de Tartarie se plaignaient de ne l'avoir pas encore vu arriver, et d'être,

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Hayton, c. II et III.

depuis huit années, privés de pasteur. Le siège archiépiscopal, érigé par Clément V, ne tarda pas d'être entièrement oublié.

On a autrefois disputé pour savoir à quelle ville moderne répondait Khan-balikh ou Cambalu. André Muller et quelques autres ont comparé les positions, rapproché les dénominations anciennes et récentes, proposé des étymologies. Ces savants s'y prenaient mal. Il suffisait d'observer que le nom de Khan-balikh signifie en mongol résidence royale, et que les empereurs Khoubilaï et Temour, contemporains de Jean de Montecorvino, résidaient à Yan-king, maintenant chef-lieu du département de Chun-thian ou Peking.



#### XXII

# RICOLD DE MONTECROIX, voyageur et missionnaire en Asie

**a** 

quelques auteurs Richard, ou Riculd, et par une lecture fautive de ce dernier nom, *Bicul*, et même *Bieulx*, religieux dominicain de la fin du treizième siècle, naquit à Florence, et se fit remarquer par sa science, sa piété et son zèle pour la propagation du christianisme. Il passa en Asie par l'ordre du souverain pontife et voyagea, non seulement dans les pays soumis aux musulmans, mais jusque chez les Tartares. Les risques qu'il courut chez les premiers en sa qualité de missionnaire s'ajoutèrent aux fatigues qu'il éprouva chez les autres comme voyageur. À son retour il prit soin d'écrire la relation de son voyage en latin, afin, dit-il, *que ceux qui voudront visiter les mêmes pays puissent savoir de quoi ils ont besoin de se munir*.

On possède une traduction française de cet ouvrage, faite en 1351 par le frère Jean d'Ypres, moine de Saint-Bertin, à Saint-Omer. Il en existe à la Bibliothèque du Roi deux copies, toutes deux faisant partie d'une collection où l'on a réuni *les Voyages de Marc-Pol, de Mandeville, d'Oderic de Portenau, l'Histoire orientale d'Hayton,* et quelques autres p.200 ouvrages du même genre et de la même époque. Une de ces collections, remarquable par sa conservation, la beauté de l'écriture et celle des vignettes, est inscrite sous le n° 8392. La *Peregrinacion* du frère Ricold y occupe 45 feuillets, depuis le 254 jusqu'au 299<sup>e</sup>. Elle est divisée en petits chapitres : l'auteur y parle successivement de la ville d'Acre, par où il commença son voyage, de la Galilée, de Nazareth, de la Judée, de Bethléem, de Jérusalem, du saint sépulcre, de Tripoli, de la Turquie (Asie mineure), du pays des Turcomans, de celui des Tartres (Tartares), de Baldach (Bagdad), de Ninive, des sectes des jacobites, des maronites, des nestoriens, des Sarrazins, etc.

Il renvoie les lecteurs curieux de s'informer plus à fond des actions et de la doctrine de Mahomet, à un autre ouvrage composé par lui précédemment, sous le titre de Réfutation de l'Alcoran. On trouve ce dernier ouvrage, manuscrit, dans une collection de guelques autres traités du même genre, dont il existe aussi des copies à la Bibliothèque du Roi, et à Venise, dans celle de Saint-Jean et Saint-Paul. C'est sur cette dernière que Marc-Antoine Sérafin a fait son édition intitulée Propugnaculum fidei... adversum mendacia et deliramenta Saracenorum Alcorani, etc. Venise, 1609, in-4° de 63 pages. Demetrius Cydonius, qui florissait dans le milieu du quatorzième siècle, a traduit ce traité en grec, et on en possède une copie à la Bibliothèque du Roi. C'est ce traducteur qui a changé le nom de Ricold en celui de Richard. Cette version grecque fut traduite de nouveau en latin, dans un n 201 style moins barbare que celui de l'original, par Barthélemi Picenus de Montearduo, et imprimée d'abord à Rome 1, puis dans beaucoup d'autres villes <sup>2</sup> et notamment à Bâle, en 1543, dans le tome II de la collection de Théodore Bibliander, avec le grec de Demetrius, et suivie d'une profession de la foi chrétienne, pareillement en grec et en latin, et que quelques-uns attribuent au même Ricold.

La traduction latine de l'Alcoran, qui sert de base à la réfutation de ce dernier, n'est pas complète, comme on l'a cru, mais seulement partielle. On a encore du même auteur des *Épîtres à l'Église triomphante*, et un petit traité adressé aux nations orientales sur la différence des juifs, des gentils, et des mahométans, traité dont on conserve une copie dans le monastère de Sainte-Marie-Nouvelle.

Mais le plus important de ses ouvrages est, sans contredit, la *Peregrinacion* dont nous avons parlé plus haut. C'est le seul qui pourrait mériter d'être imprimé dans un temps où l'on recherche avec tant d'intérêt tout ce qui doit jeter du jour sur la géographie du moyen-âge. Il contient un assez grand nombre de faits et de détails curieux, et l'on

.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> 1506, in-4°.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> L'édition de Paris, 1509, in-4°, donnée par H. Estienne, est ornée d'une préface de Jacq. Le Fevre d'Etaples ; un exemplaire sur vélin se trouvait dans la bibliothèque de La Vallière.

s'en est servi avec utilité pour rechercher l'histoire des relations politiques des chrétiens avec les Tartares dans le treizième siècle <sup>1</sup>. C'est par erreur, ainsi qu'on l'a déjà <sub>p.202</sub> remarqué, que l'auteur de ces mémoires a désigné Ricold sous le nom de frère Bieulx, et qu'un savant académicien <sup>2</sup> l'avait nommé *Bicul*. Hugh Murray dans son *Historical account of discoveries and travels in Asia*, a donné un court extrait de la Pérégrination <sup>3</sup> dont on ne trouve aucune mention dans Bergeron, non plus que dans les ouvrages de Mosheim et de Forster.

On croit que Ricold mourut le 31 octobre 1309. On peut voir dans la collection de Quétif et Échard <sup>4</sup> l'indication des auteurs qui ont consacré quelques mentions à Ricold. Il faut y joindre Nicolas de Cusa et Raphaël Maffei (Volaterranus) cités par Bibliander.



<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Mém. de l'Acad. des Inscr. et Belles-Lettres, t. VI, 1820.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Rech. sur l'Egypte, page 283.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Voyez le tome I de ce recueil, p. 418.

<sup>&</sup>lt;sup>4</sup> Script. ord. prædic. t. I, p. 504.

#### **XXIII**

# THOMAS PIRÈS, voyageur portugais

**a** 

p.203 Thomas Pirès, Portugais, et le premier Européen qui ait été envoyé à la Chine, avec la qualité d'ambassadeur, avait commencé par exercer aux Indes des fonctions peu relevées. Son occupation était de recueillir des drogues médicinales. Mais doué de talents distingués et de quelques avantages extérieurs, il fut choisi, en 1517, par Fernand-Perèz d'Andrade, pour traiter avec le gouvernement chinois des affaires relatives au commerce des Portugais, que d'Andrade lui-même, par de sages dispositions, avait déjà porté à un certain degré de prospérité, pendant son séjour à Canton. Pirès fut retenu longtemps dans cette ville, sans avoir l'autorisation de pénétrer plus loin, et ce ne fut qu'après bien des délais qu'il obtint la permission d'aller trouver l'empereur à Pe-king.

Il arriva dans cette capitale vers l'année 1521. Mais par malheur il survint à cette époque même des événements qui changèrent l'accueil auquel Pirès avait droit de s'attendre. On apprit de Canton que Simon d'Andrade, frère de Fernand Perèz, y était venu de Malacca avec quatre vaisseaux ; qu'il avait élevé une p.204 batterie dans l'île de Tamon, pour se défendre contre les pirates, exercé sur les hommes de son équipage le droit de justice pour lequel il eût dû s'en remettre aux magistrats chinois, et acheté, sans s'assujettir aux formalités prescrites par la loi, un assez grand nombre d'esclaves. D'un autre côté, un ambassadeur musulman était arrivé à Nanking, de la part du roi de Bantam, pour représenter à l'empereur que son maître avait été injustement dépouillé par les Portugais de la possession de Malacca, et pour demander qu'à titre de vassal de l'empire, il pût être placé sous la protection chinoise. Le gouverneur de Nanking avait écouté ces plaintes, et il engageait l'empereur à ne souffrir aucune liaison avec ces Francs avides et

entreprenants, dont l'unique affaire était, sous le prétexte du commerce, d'épier le côté faible des pays où ils étaient reçus, d'essayer d'y prendre pied comme marchands, en attendant qu'ils pussent s'en rendre maîtres. On voit que dès cette époque on connaissait assez bien le caractère des Européens dans les contrées orientales de l'Asie.

Ces considérations, auxquelles la conduite toute récente des Portugais dans les Indes, leurs audacieuses entreprises et leurs rapides conquêtes donnaient beaucoup de poids, n'étaient pas de nature à favoriser les vues de Pirès. La lettre du roi de Portugal à l'empereur de la Chine, lettre dont l'ambassadeur était muni, fut un nouveau sujet de mécontentement. Cette pièce, écrite dans le style ordinaire de la correspondance des rois de Portugal avec les princes de l'Orient, ne pouvait p.205 être reçue sous cette forme à la cour du fils du Ciel, et par l'effet d'une ruse qu'on attribua aux musulmans de Malacca, on en avait fait en chinois la traduction la plus exacte et par conséquent la plus capable de déplaire. Il n'en fallut pas davantage pour faire considérer Pirès comme un espion qui avait usurpé le titre et la qualité d'ambassadeur.

L'empereur Wou-tsoung étant mort sur ces entrefaites, on ordonna que Pirès serait reconduit à Canton, et qu'en attendant, les Portugais seraient obligés de quitter cette ville. Ceux-ci s'y refusèrent, et il s'éleva en conséquence une rixe dans laquelle ils ne furent pas les plus forts. Pirès et les gens de sa suite arrivèrent à Canton immédiatement après cet événement, et en devinrent les victimes. On les mit en prison et on les menaça de les juger d'après les lois de l'empire, en les rendant responsables de l'insolence de la lettre du roi des Francs qu'ils avaient apportée, de l'audace qu'avait eue ce roi d'attaquer un des vaisseaux de la Chine, et de la mauvaise conduite de leurs compatriotes. De tels griefs auraient justifié aux yeux des Chinois les traitements les plus rigoureux qu'on eût pu faire subir à l'ambassadeur. Les historiens portugais disent qu'il périt en prison; mais il est certain qu'il en sortit, après avoir été soumis, ainsi que douze de ses compagnons, à des tortures si cruelles que cinq en moururent. Les

autres furent bannis séparément en différentes parties de l'empire. Pirès, qui était de ce nombre, se maria dans le lieu de son exil, et convertit au christianisme sa femme et les enfants qu'il eut d'elle.

p.206 Il vécut de cette manière vingt-sept ans, ce qui porterait l'époque de sa mort à 1548 ou 1549. L'authenticité de ce récit de la dernière partie de la vie de Pirès ne saurait être mise en doute, car il est rapporté par Pinto, sur la foi d'une femme chinoise qu'il rencontra, dit-il, dans la ville de *Sempitay*, qu'il reconnut pour chrétienne aux premiers mots de l'oraison dominicale qu'elle lui dit en Portugais, et qui se trouva être fille de Pirès, et nommée Inès de Leyria <sup>1</sup>. Mais il faut qu'il y ait quelque erreur dans le compte des années assignées à la durée de l'exil de Pirès, puisqu'il était déjà mort quand Pinto rencontra sa fille, en 1543. À cette époque, il n'y avait plus qu'un seul compagnon de Pirès, nommé Vasa Calvo, qui fût encore vivant.

Telle fut la destinée du premier ambassadeur européen qui osa se hasarder à entreprendre une négociation avec les Chinois. Si ceux qui l'ont suivi ont éprouvé un sort moins rigoureux, les peines qu'ils ont prises et la condescendance humiliante à laquelle ils ont été contraints ne leur ont pas valu plus de succès. Il faut méconnaître tout-à-fait le génie de la nation chinoise pour songer à négocier avec elle autrement qu'en maître, si on a les forces nécessaires, ou en vassal, si l'on attend quelque chose d'elle, et qu'on ne se trouve pas en état de le lui arracher.



-

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Voyages adventureux, etc., ch. XCXI, trad. franc., p. 418.

#### **XXIV**

# MATHIEU RICCI, missionnaire à la Chine

**a** 

p.207 Le père Math. Ricci, célèbre jésuite, et fondateur de la mission de la Chine, naquit à Macerata, dans la marche d'Ancône, en 1552. On l'avait destiné à l'étude du droit ; mais il préféra la vie religieuse, et il entra dans la compagnie de Jésus, en 1571. Celui qui le dirigea dans son noviciat était le père Alexandre Valignan, missionnaire célèbre, qu'un prince de Portugal appelait l'apôtre de l'Orient. Ricci conçut bientôt l'idée de le suivre aux Indes, et ne s'arrêta en Europe que le temps qu'il fallait pour faire les études nécessaires à une semblable entreprise. Il vint même achever son cours de théologie à Goa, où il arriva en 1578. Le père Valignan s'était déjà rendu à Macao, où il prenait des mesures pour ouvrir à ses collègues les portes de la Chine.

Le choix de ceux qui se lanceraient les premiers dans cette nouvelle carrière, était d'une grande importance. Il tomba sur les pères Roger, Pasio et Ricci, tous trois Italiens. Le premier devoir qu'ils eurent à remplir, fut d'apprendre la langue du pays ; et l'on doit convenir qu'à cette époque, et avec le peu de secours qu'on avait alors, ce n'était pas une p.208 entreprise facile. Après quelque temps d'études, les missionnaires profitèrent de la faculté que les Portugais de Macao avaient obtenue, de venir à Canton pour trafiquer, et ils les y accompagnèrent chacun à leur tour. Ricci s'y rendit le dernier ; et ses premiers efforts ne parurent pas d'abord plus efficaces que n'avaient été ceux du père Roger. Tous deux se virent obligés de revenir à Macao.

Ce ne fut qu'en 1583 que le gouvernement de la province de Canton ayant été confié à un nouveau vice-roi, les Pères eurent la permission de s'établir à Tchao-king-fou. Ricci, qui avait eu le temps de connaître

le génie de la nation qu'il voulait convertir, sentit dès lors que le meilleur moyen de s'assurer l'estime des naturels était de montrer, dans les prédicateurs de l'Évangile, des hommes éclairés, voués à l'étude des sciences, et bien différents en cela des religieux du pays, avec lesquels les Chinois ont toujours été disposés à les confondre.

Ce fut dès ce temps que Ricci, qui avait appris la géographie à Rome sous le célèbre Clavius, fit pour les Chinois une Mappemonde, dans laquelle il se conforma aux habitudes de ces peuples, en plaçant la Chine dans le centre de la carte, et en disposant les autres pays autour du *Royaume du milieu* <sup>1</sup>. Il composa aussi un petit catéchisme en langue <sub>p.209</sub> chinoise, lequel fut, dit-on, reçu avec de grands applaudissements par les gens du pays.

Depuis 1589, il était chargé seul de la mission de Tchao-king, ses compagnons ayant été conduits ailleurs par le désir de multiplier les moyens de convertir les Chinois au christianisme. Il eut souvent à souffrir des difficultés que lui suscitaient les gouverneurs de la province, et même il se vit forcé de quitter l'établissement qu'il avait formé à grande peine dans la ville de Tchao-king, et de venir résider à Tchao-tcheou.

Dans ce dernier lieu, un Chinois, nommé Tchin-taï-so, voulut apprendre du père Ricci la chimie et les mathématiques. Le missionnaire se prêta volontiers à ce désir, et son disciple devint bientôt l'un de ses premiers catéchumènes. Ricci avait formé depuis longtemps le projet de se rendre à la cour, persuadé que les moindres succès qu'il pourrait y obtenir serviraient plus efficacement la cause qu'il avait embrassée que tous les efforts qu'on voudrait tenter dans les

medio majorem partem occuparet, reliqua regna in finibus mappæ oviformis exigua apparerent), ce qui ne peut guère s'exécuter que par une perspective extérieure dans le genre de l'hémisphère que Bernardin de Saint-Pierre a fait graver dans ses Études de la Nature. Le continuateur de Léon Pinelo croit que cette Mappemonde de Ricci est la même que Gemelli-Carreri dit avoir vue dans la bibliothèque de Peking (Giro del Mundo,

part. IV, fol. 198.)

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Riccioli ajoute (*Almagest*. nov., 1631, in-fol. p. 49) que, pour se conformer encore plus complètement aux idées des Chinois, Ricci, loin de suivre la projection stéréographique ordinaire, suivant laquelle la partie centrale est vue plus en petit qu'aucune autre, y représenta, au contraire, la Chine plus en grand (ut Sinæ regnum in

provinces. Jusque là, les missionnaires avaient porté l'habit des religieux de la Chine, que les relations nomment *bonzes*; mais, pour se montrer dans la capitale, il fallait qu'ils renonçassent à ce costume, qui p.210 n'était propre qu'à les faire mépriser des Chinois. De l'avis du visiteur et de l'évêque du Japon, qui résidait à Macao, Ricci et ses compagnons adoptèrent l'habit des gens de lettres. On a fait de ce changement un sujet de reproche aux jésuites de la Chine; mais il était indispensable pour se procurer quelque considération dans un empire où l'on n'estime que la culture des lettres.

Ricci voulut exécuter son dessein, en 1595, et il partit effectivement à la suite d'un magistrat qui allait à Peking. Mais diverses circonstances le contraignirent de s'arrêter à Nan-tchang, capitale de la province de Kiang-si. Ce fut là qu'il composa un Traité de la Mémoire artificielle, et un Dialogue sur l'Amitié, à l'imitation de celui de Cicéron. On assure que ce livre fut regardé par les Chinois comme un modèle que les plus habiles lettrés auraient peine à surpasser.

À cette époque, le bruit s'était répandu à la Chine que Taïkosama, roi du Japon, voulait faire une irruption en Corée et jusque dans l'empire. La crainte qu'il inspirait avait encore augmenté la défiance que les Chinois ont naturellement pour les étrangers : Ricci et quelques-uns de ses néophytes, étant arrivés successivement à Nanking et à Peking, y furent pris pour des Japonais, et personne ne voulut se charger de les présenter à la cour. Ils se virent donc obligés de revenir sur leurs pas. Le seul avantage que produisit cette course fut l'assurance que Ricci s'y procura que Peking était bien la célèbre *Cambalu* de Marc-Pol ; et la Chine, le royaume de Catai, dont on parlait tant en p.211 Europe, sans en connaître la véritable situation.

Ricci fit ensuite quelque séjour à Nanking, où sa réputation d'homme savant s'accrut considérablement. Les Portugais lui ayant fait passer enfin des présents destinés à l'empereur, il obtint des magistrats la permission de venir à la cour, pour les offrir lui-même en qualité d'ambassadeur. Il se mit en chemin au mois de mai 1600, accompagné du père D. Pantoja, de deux jésuites chinois, et de deux jeunes

catéchumènes. Malgré quelques traverses qu'il rencontra dans son voyage, il parvint à être admis dans le palais de l'empereur, qui lui fit faire un bon accueil, et vit avec curiosité plusieurs de ses présents, notamment une horloge et une montre à sonnerie, deux objets encore nouveaux à la Chine dans ce temps-là.

La faveur impériale une fois déclarée pour lui, le père Ricci n'eut plus qu'à s'occuper des soins qu'exigeaient les intérêts de sa mission. Plusieurs conversions éclatantes furent, à ce qu'il paraît, le fruit de ses soins ; et les travaux littéraires et scientifiques auxquels le missionnaire se livrait en même temps, contribuaient à lui assurer l'estime des hommes les plus distingués de la capitale. Un travail d'un autre genre fut celui que lui confia le général de sa compagnie, et qui consistait à recueillir des Mémoires sur les diverses missions qu'il avait fondées à la Chine.

Tant d'occupations différentes, les peines qu'il lui fallait prendre pour entretenir avec un grand nombre de personnes de distinction des relations que les usages <sub>p.212</sub> de la Chine rendent infiniment assujettissantes, épuisèrent promptement les forces du père Ricci. Il mourut le 11 mai 1610, laissant pour successeur le père Adam Schall, presque aussi célèbre que Ricci par les importants services qu'il a rendus à la religion et aux sciences. Ricci n'avait que cinquante-huit ans quand il mourut, et non pas quatre-vingt-huit, comme on l'a dit par erreur. Les principaux lettrés qui se trouvaient à Peking se firent un devoir de contribuer, au moins par leur présence, à la pompe de ses obsèques. Les chrétiens le portèrent ensuite en procession, et la croix levée, sans craindre d'étaler ce signe à la vue des infidèles, au travers de la capitale et jusqu'à une lieue au-delà, dans un ancien temple, retenu abusivement par un ministre disgracié, et qui fut accordé par l'empereur pour servir de sépulture à l'humble cénobite. Cet édifice fut consacré au vrai Dieu; et l'on y établit, pour les missionnaires, une habitation, qui est encore aujourd'hui à la Chine (disait le père Dorléans en 1693), le sanctuaire de la religion. Le père Ricci avait pris en chinois le nom de Li, représentant la première syllabe de son nom de famille,

de la seule manière que les Chinois puissent l'articuler, et le surnom de Ma-teou (Mathieu). Il avait aussi reçu le nom de Si-thaï. Il est ainsi désigné dans les Annales de l'empire, sous le nom de Li-ma-teou. D'après son exemple, les autres missionnaires ont tous pris des noms chinois, formés généralement de la même manière. Les quinze ouvrages qu'il a composés en chinois sont les premiers  $_{p.213}$  de ce genre que l'on doive à des Européens : on ne sera peut-être pas fâché d'avoir ici une liste un peu détaillée des principaux.

1° Thian tchu chi yi, ou la véritable doctrine de Dieu, en deux livres. On le trouve à la Bibliothèque du Roi <sup>1</sup>. Il passe pour être écrit très élégamment, et dans un goût tout-à-fait conforme au véritable style littéraire. Le père Julien Baldinotti, jésuite de Pistoie, le fit réimprimer, en 1730, au Tonkin, pour la seconde fois, et il assure que l'élégance et la pureté du style de ce catéchisme contribuèrent puissamment au succès de ses prédications dans ce royaume.

C'est sans doute une chose très remarquable qu'un étranger soit parvenu, en peu d'années, à connaître les secrets d'une langue aussi difficile que le chinois, de manière à mériter les éloges des lettrés euxmêmes. À la vérité, l'auteur avait, pour cet ouvrage comme pour les suivants, le secours du célèbre Siu, *kolao* ou ministre d'État, qui avait bien voulu le retoucher.

« C'est un chef-d'œuvre, dit le père Bourgeois : il s'est trouvé des lettrés qui le lisaient pour se former le style... On ne conçoit pas qu'un homme qui n'avait fait sa théologie qu'en voyageant, ait pu mettre dans ce livre tant de force de raisonnement, tant de clarté et d'élégance.

Il faut bien qu'en effet le livre du père Ricci se distingue par la manière dont il est écrit, s'il est vrai qu'il ait été compris dans la grande collection des meilleurs ouvrages chinois, en  $160.000_{p.214}$  volumes, que Khian-loung avait fait rédiger  $^2$ . Un si grand honneur (qui ne fut accordé

-

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Voyez Catal. *Fourmont*, nº 170 et suiv.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Voyez <u>Mémoires des Missionnaires de Peking,</u> t. XV, p. 290.

qu'à deux autres ouvrages composés en chinois par des Européens, l'un du père Diégo Pantoja <sup>1</sup>, et l'autre du père Ferdinand Verbiest) est la preuve d'estime la plus éclatante que les lettrés de la Chine aient pu donner à un écrivain étranger.

- 2° Discussions et controverses, en un volume.
- 3° Ki ho youan pen, ou les six premiers livres d'Euclide.
- 4° Kiao yeou lun, ou Dialogue sur l'amitié (V. plus haut).
- 5° Thoung wen souan tchi, ou Arithmétique pratique, en onze livres.
- 6° Si tseu hi tsi, ou Système de l'Écriture européenne.
- 7° Si koue fa, Art de la Mémoire, tel qu'il est enseigné dans les royaumes de l'Occident.
  - 8° Thse Liang fa yi, Géométrie pratique. p.215
- 9° Wan koue iu thou, Carte des dix mille royaumes, ou Mappemonde.

10° Explication de la sphère céleste et terrestre, en deux livres. Outre plusieurs autres ouvrages de géométrie et de morale, et un Traité sur l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme et la liberté de l'homme, qui a été traduit en français par le père Jacques, et inséré au tome XXV de la seconde édition des *Lettres édifiantes*, on doit encore au père Ricci les Mémoires d'après lesquels le père Trigault a rédigé, sous le titre, *De christianâ expeditione apud Sinas susceptâ*, l'histoire de l'établissement et des premières années de la mission de la Chine (Augsbourg, 1615, in-4°). C'est dans cet ouvrage qu'on peut prendre une idée juste des travaux du fondateur de cette mission; et il doit être considéré comme une excellente Vie du père Ricci, enrichie d'un grand nombre de morceaux

chinois, cité plus haut, donne les titres (en chinois) de sept ouvrages de cet auteur.

<sup>1</sup> Le père Bourgeois cite le *Thsi-khe* ou traité des Sept Victoires, comme ayant été admis dans cette collection (*Mém. concern. les Chinois*, t. XV, p. 290). Il y a, dans le

passage de sa lettre relatif à cet objet, une faute d'impression qui le rend inintelligible : mais on peut deviner qu'il a attribué le *Thsi-khe* à un missionnaire nommé en chinois *Yang-ma-no*, c'est-à-dire au père Emmanuel Dias. Cet ouvrage, qui est à la Bibliothèque du Roi (Fourm., *Catal.* n° 206 et 207), est de *Phang-yeou-'o* (le père D. Pantoja). C'est par erreur que Fourmont (*I. c.*) a lu son nom *Loung-yeou-'o*. On peut voir le *Ching hiao sin teng*, ou Catalogue des Missionnaires jésuites, en chinois, p. 5 et 8, et le *Catal. patr. Soc. J.* ad calcem. *Astron. Europ.* p. 104. Le père Diego Pantoja, né en 1571, à Valdemora, diocèse de Tolède, mort à Macao en 1618, avait composé cinq autres ouvrages, dont l'édition chinoise se trouvait à Rome, dans les archives de la société. Voyez-en les titres (en latin) dans la *Biblioth. script. soc. Jesu.* Le catalogue

curieux pour l'histoire et la géographie. Le père Kircher, qui en a extrait de longs fragments, pour les insérer dans sa *China illustrata*, a fait graver un portrait de Ricci, en costume de lettré. Enfin le père Dorléans a composé, d'après l'*Expédition chrétienne*, la *Vie du père M. Ricci*, Paris, 1695, in-12. Ce n'est qu'un extrait peu étendu du grand ouvrage du père Trigault. Le père Jean Aleni a aussi fait imprimer, en chinois, une vie de ce célèbre jésuite. Soixante-six Lettres originales du père Ricci, aussi curieuses qu'intéressantes, ont passé de la bibliothèque du père Lagomarsini, dans celle de la famille Ricci, à Macerata <sup>1</sup>.

<sub>n 216</sub> On a accusé le père Ricci, comme missionnaire, d'avoir donné l'exemple d'une tolérance coupable, en n'exigeant pas des nouveaux convertis le sacrifice absolu des opinions qui font la base des doctrines philosophiques et politiques de la Chine, relativement au culte du ciel, ainsi qu'aux honneurs à rendre aux ancêtres et à Confucius. Le système qu'il avait adopté à cet égard a longtemps servi de règle aux jésuites qui ont marché sur ses traces ; et, de bonne heure aussi, il a été attaqué par les dominicains. Tout le monde a entendu parler des querelles qui se sont élevées entre les missionnaires de ces deux ordres, querelles déplorables, qui ont fini par causer l'expulsion des uns et des autres, et la ruine presque totale de la mission fondée par le père Ricci. On n'entrera ici dans aucune de ces discussions, dont le sujet est bien connu, mais dans lesquelles il y aurait quelque témérité à prendre parti pour ou contre des hommes également éclairés et respectables. Mais ce qu'on croit permis d'avancer, c'est que le moyen qu'avait pris le père Ricci était le seul qui pût amener promptement le peuple chinois à goûter les vérités de la religion chrétienne, et que, s'il est proscrit, il faudra renoncer à voir le christianisme florissant à la Chine, aussi longtemps du moins que dureront les institutions sur lesquelles cet empire est fondé.



<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Dizion. Storico, édit. de Bassano, 1796.

#### **XXV**

# ADAM SCHALL, missionnaire à la Chine

**a** 

p.217 Le père Jean-Adam Schall, savant jésuite et missionnaire à la Chine, naquit à Cologne, en 1591. Il vint à Rome, et y prit l'habit, en 1611. Après y avoir étudié la théologie et les mathématiques pendant plusieurs années, il s'embarqua pour la Chine, avec le père Trigault, qui y retournait, et il y arriva l'an 1622. On l'envoya d'abord dans la province de Chen-si; et il résida quelques années à Si-'an-fou. Il s'occupa sans relâche des soins de son ministère apostolique et de l'étude des sciences qui ont rapport à l'astronomie. Il dirigea la construction d'une église, qui fut bâtie, en partie, aux frais des néophytes, et en partie aussi, avec le secours des Chinois non convertis, lesquels voulurent prendre part aux entreprises du missionnaire, uniquement par l'intérêt que leur avaient inspiré ses connaissances mathématiques.

La réputation qu'il s'était acquise sous ce dernier rapport ne tarda pas à le faire appeler à la cour, où il fut chargé de la rédaction du calendrier impérial, d'abord conjointement avec le père Rho, et ensuite seul, après la mort de ce dernier. Il exerça cette charge avec distinction, sous les règnes consécutifs de p.218 trois empereurs, l'un de la dynastie des Ming, et les deux autres de la dynastie tartare. Ce fut surtout sous le règne du premier prince mandchou, nommé par les Européens Chun-tchi, que le père Schall obtint le plus haut degré d'estime et de faveur. Il fut alors nommé conseiller-directeur du bureau des affaires célestes, ou, comme disent les missionnaires, président du tribunal de mathématiques, avec le titre particulier de maître des doctrines subtiles. Ce titre fut encore rendu plus honorable par la suite : on y joignit différentes dénominations chinoises, qu'il serait difficile de rendre en français. On ajoute que l'empereur avait personnellement pour Schall une si grande considération, qu'il venait

quatre fois par an dans le cabinet du missionnaire, pour s'entretenir familièrement avec lui ; que dans ses visites, il s'asseyait sur le lit du savant jésuite, et qu'il se plaisait à admirer l'élégance de l'église, et à goûter les fruits du jardin qui l'avoisinait.

Schall profita de cette bienveillance pour servir la cause de la mission. Il obtint un décret pour la libre prédication du christianisme, ce qui accrut tellement le nombre des néophytes, qu'en quatorze ans (de 1650 à 1664), on baptisa plus de cent mille Chinois. À la mort de Chuntchi, les espérances que de si heureux commencements avaient permis de concevoir, ne tardèrent pas à s'évanouir. Les régents qui gouvernaient l'empire, pendant la minorité de Khang-hi, commencèrent à exercer coutre les chrétiens une persécution dont le père Schall fut une des premières victimes. On l'accusa d'avoir eu l'audace de présenter à la p.219 vénération de l'empereur défunt l'image d'un crucifix. Il fut chargé de fers, avec trois de ses compagnons, traîné, pendant neuf mois, de tribunaux en tribunaux, et enfin condamné à être étranglé et coupé en dix mille morceaux, pour avoir omis quelques rites prescrits lors de la sépulture d'un prince impérial.

Cette sentence eût peut-être reçu son exécution ; mais une comète qui vint à paraître sur ces entrefaites, un tremblement de terre, un incendie qui consuma quatre cents appartements du palais, furent regardés comme autant de signes évidents de la colère céleste et de l'innocence des prisonniers. On les mit donc en liberté ; mais le père Schall profita peu de cette grâce. Atteint déjà de paralysie, il fut accusé de nouveau, et porté, le cou chargé de cette espèce de carcan mobile qu'on nomme *cangue*, devant deux tribunaux. Tant de fatigues achevèrent d'épuiser ses forces ; et il expira à la dixième lune de la huitième année Khang-hi (15 août 1669) <sup>1</sup>.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Cette date est prise de l'original chinois du Catalogue des Pères de la société de Jésus, qui ont préché la religion en Chine. Elle y est sous la double expression huitième année khang-hi, hi-yeou du cycle, ce qui ne peut répondre qu'à l'année 1669. D'un autre côté, l'édition latine de ce même ouvrage, et presque tous les missionnaires placent la mort de Schall en 1665 ou 1666. J'ai lieu de penser qu'il y a erreur dans tous ces auteurs qui ont pris pour l'année de la mort de Schall, celle où il fut attaqué de la maladie qui l'enleva, cinquième khang-hi, ping-'ou du cycle, ou 1666.

Il arriva au père Schall ce qui est arrivé à d'autres personnages illustres. On combla d'honneurs, après sa mort, l'homme qu'on avait persécuté durant sa vie. La cérémonie de ses obsèques fut réglée par un ordre p.220 supérieur. L'on assigna cinq cent vingt-quatre onces d'argent (environ trois mille neuf cent trente francs) pour y être employées; et un officier fut envoyé pour y présider. Le Calendrier astronomique, sorti des mains du père Schall, tomba, peu de temps après, dans celles d'un Chinois fort ignorant, nommé Yang-kouangsian; mais les erreurs qui s'y glissèrent obligèrent à le rendre promptement aux missionnaires; et ce fut le père Verbiest qui devint, pour ce travail, le véritable successeur du père Schall. Il fut aussi chargé de diriger la fonte des pièces d'artillerie, comme l'avait été Schall lui-même, en 1636, lors des premières incursions des Tartares dans l'intérieur de l'empire.

Des soins si différents des intentions qui avaient conduit les missionnaires à la Chine leur étaient imposés par la force des circonstances; et ils n'auraient pu s'y refuser sans compromettre les intérêts de la cause à laquelle ils s'étaient dévoués. Ce n'en est pas moins une singularité assez remarquable, que les meilleurs canons dont les Chinois se soient servis aient été fondus par les jésuites.

Le père Schall avait pris en chinois le nom de *Tang-jo-wang*, et le surnom de *Tao-weï*. C'est avec ce double nom qu'il a publié ses ouvrages en langue chinoise, au nombre de vingt-quatre, et presque tous relatifs à des sujets d'astronomie, d'optique et de géométrie. On lui a attribué la composition de cent cinquante volumes en chinois. Ce nombre est fort exagéré. Ceux qu'il a réellement publiés sont déjà considérables ; et p.221 l'on a lieu d'être surpris qu'il ait pu se livrer avec tant d'assiduité à des travaux si difficiles, quand on sait qu'il ne se relâcha pas pour cela des premiers devoirs de sa profession. Dans le temps même de sa plus grande faveur, il ne cessa pas de catéchiser ; et il se montra si zélé, que, pour confesser deux prisonniers mis au secret et condamnés à mort, il se déguisa une fois en charbonnier, et que, sous un prétexte que l'âpreté de la saison lui avait suggéré, il

entra dans la prison, son sac sur le dos, comme pour leur vendre sa marchandise.

Quelques-uns de ses traités chinois sont à Paris, à la Bibliothèque du Roi ; et l'on a extrait de ses Lettres une narration historique de l'origine et du progrès des missions des jésuites à la Chine, laquelle a paru en latin à Vienne, en 1665, in-8°. Le portrait du père Schall a été gravé, dans la *Chine illustrée* de Kircher, p. 154.



#### **XXVII**

#### MICHEL BOYM, missionnaire en Chine

**a** 

p.226 Le père Michel Boym, jésuite polonais, fut envoyé comme missionnaire aux Indes et à la Chine, en 1643, revint à Lisbonne en 1652, et repartit en 1656 pour la Chine, où il mourut en 1659. Il a publié, sous le titre de *Flora Sinensis* (Vienne, M. Rictius, 1656, in-fol.), un petit écrit de soixante-quinze pages, dans lequel il fait connaître une vingtaine de plantes intéressantes de la Chine, et quelques animaux singuliers, parmi lesquels on trouve au premier rang le *Foung-hoang*, ou Phénix chinois. Les vingt-trois figures qui accompagnent ces descriptions sont imparfaites, mais les noms chinois que l'auteur y a joints, quoique défigurés par les graveurs, sont encore très reconnaissables et fort exacts. Cet ouvrage, dont l'original a toujours été si rare, qu'en 1730 Bayer le croyait encore en manuscrit, a été traduit en français, et imprimé dans la collection de Thévenot, ainsi qu'une courte relation de la Chine, que le père Boym avait faite, en 1652, à l'église de Smyrne, et qui avait déjà été imprimée en 1654, in-8°.

On trouve, à la suite de cette *Flore Chinoise*, la description du monument découvert à Si-'an-fou, en p.227 1625. L'édition originale contient une planche gravée qui représente la partie supérieure de ce monument, la croix et les neuf caractères qui font le titre de l'inscription. Cette planche n'a pas été reproduite dans la traduction de Thévenot. Elle est remarquable en ce qu'elle fixe l'époque où l'on a pu connaître, pour la première fois, ce monument si célèbre, et dont il serait si difficile d'expliquer la fabrication dans le système de ceux qui y ont vu une supposition mensongère et le résultat d'une fraude pieuse 1.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Voyez ce qui en a été dit ci-dessus, [article Olopen].

II

On trouve d'autres Opuscules du père Boym, dans la China illustrata, de Kircher, et dans la Geographia reformata, de Riccioli. Ce que la première de ces deux collections contient de plus important, c'est la plus ancienne traduction de la fameuse inscription de Si-'an-fou 1 avec une gravure où le texte en est figuré d'une manière à peine lisible ; mais ce sont là de faibles titres pour Boym, en comparaison de sa traduction des quatre livres de Wang-cho-ho, sur la connaissance du pouls, des Signes des maladies par les couleurs de la langue, et de l'exposition des médicaments simples, faite par le missionnaire d'après les auteurs chinois, et contenant deux cent quatre-vingt-neuf articles. Tous ces ouvrages, et quelques autres fragments que le père Couplet avait fait passer, à Batavia, en 1658, pour être transportés en Europe, furent, par suite des mécontentements de la compagnie hollandaise à l'égard des jésuites de la Chine, privés du nom de leur auteur, et publiés à p 228 Francfort, 1682, in-4°, par André Cleyer, de Cassel, premier médecin de la compagnie des Indes, sous le titre de Specimen medicinæ Sinicæ. L'éditeur plagiaire y joignit quelques morceaux également traduits du chinois, et probablement par le même jésuite, mais qui n'avaient été envoyés de Canton qu'en 1669 et 1670. On trouve dans le même volume cent quarante-trois figures gravées en bois, et trente planches en taille-douce, mais qui toutes donneraient une idée fort peu avantageuse des connaissances des Chinois en anatomie, si l'on ne savait que les ouvrages originaux en contiennent souvent de beaucoup meilleures.

Cleyer avait publié à part, deux ans auparavant, quelques-uns de ces traités, l'un sous ce titre : *Herbarium parvum Sinicis vocabulis indici insertis constans*; l'autre intitulé : *Clavis medica ad Chinarum doctrinam de pulsibus*, Francfort, 1680, in-4°. Il paraît que ce n'est qu'un extrait du précédent. Le nom chinois du père Boym était *Pou-mi-ke*, et son surnom *Tchi-youan* <sup>2</sup>.



<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Voyez ci-dessous, l'article *Visdelou*.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Ching-kiao-sin-tching, p. 22. Cf. catal. Patrum. etc. p. 119.

#### XXVIII

# PROSPER INTORCETTA, missionnaire à la Chine

**a** 

p.229 Prosper Intorcetta, jésuite sicilien et missionnaire à la Chine, naquit dans la petite ville de Piazza, en 1625. Il n'était âgé que de seize ans lorsqu'il s'échappa du collège de Catane, où ses parents l'avaient envoyé pour étudier en droit ; il se rendit à Messine, brûlant de zèle pour se dévouer aux missions étrangères. Les supérieurs des jésuites de cette ville, ayant enfin obtenu le consentement des parents du jeune Intorcetta, lui donnèrent l'habit, et, après le cours de ses études théologiques, l'envoyèrent à la Chine, en 1656, avec le père Martini, et quinze autres religieux du même ordre.

La navigation fut longue et périlleuse : le père Intorcetta resta quelque temps à Macao, y fit les quatre vœux de sa profession religieuse, et entra enfin sur le territoire de l'empire chinois, la seizième année du règne nommé Chun-tchi, c'est-à-dire en 1659 <sup>1</sup>. Il <sub>p.230</sub> établit d'abord sa résidence dans la province de Kiang-si, où ses supérieurs confièrent à ses soins une chrétienté (*Kiencianensis ecclesia*) qui, depuis plus de vingt ans, se trouvait sans pasteur. Ce zélé missionnaire y bâtit une nouvelle église, et, en deux ans, baptisa environ deux mille néophytes. Le gouverneur de cette petite ville l'ayant dénoncé au viceroi de la province, le fit passer pour le chef d'une troupe de brigands qui, au nombre de cinq cents, ravageaient la contrée : l'église fut démolie, et le père obligé de se cacher. Une persécution générale s'étant élevée en 1664, à l'instigation de Yang-kouang-sian <sup>2</sup>, il fut

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Le père Legobien, rapportant un interrogatoire que le père Intorcetta eut à subir devant un mandarin, dit que ce missionnaire était venu à la Chine avec le père Verbiest en 1657. Je me suis conformé au calcul du *Ching kiao sin tching*, c'est-à-dire, de la *Notice sur les missionnaires*, imprimée en chinois et déjà citée précédemment.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> On trouve quelques détails à cette occasion dans *Gemelli Careri*, t. IV, p. 176 et suiv.

arrêté, conduit à Peking, condamné avec la plupart de ses confrères à une rude bastonnade et à un exil dans la Tartarie; mais la sentence fut adoucie, et l'on se contenta de les envoyer en prison à Canton. Ce fut là que vingt-quatre de ses compagnons de captivité, ayant fait venir de Macao un autre religieux pour demeurer en prison à sa place, le députèrent à Rome auprès du général, afin de lui exposer le triste état de cette mission, et le besoin qu'elle avait d'un prompt secours; car on ne comptait plus, dans ce vaste empire, que quarante missionnaires de son ordre. Les chrétiens de sa province étaient si pauvres, qu'en se cotisant ils ne purent amasser que vingt écus d'or pour les frais de son voyage. Comptant néanmoins sur la Providence, il s'embarqua sur le premier navire, et arriva à Rome en 1671.

p.231 Il ne tarda pas à retourner joindre ses compagnons, qu'il eut la consolation de trouver rendus à la liberté ; et il alla demeurer à Hangtcheou, capitale de la province de Tche-kiang. Il y était encore en 1687, lorsque les pères Bouvet, Fontaney, Gerbillon, Le Comte et Visdelou, passèrent par cette ville en se rendant de Ning-pho à Peking. Ces nouveau-venus trouvèrent leur respectable devancier déjà vieux et épuisé par ses travaux apostoliques. Il vécut assez pour participer à la nouvelle persécution qui fut excitée contre les missionnaires en 1690 ; et malgré son grand âge et les infirmités qui en aggravaient le fardeau, il comparut devant plusieurs tribunaux, et montra un courage et une présence d'esprit que ses juges mêmes furent forcés d'admirer.

Les planches des livres qu'il avait composés furent brisées. Il était alors âgé de plus de soixante-cinq ans. Il avait pris, pour se conformer à l'usage de ses confrères, le nom chinois de Yin-to-thse, et le surnom de Kio-sse. Il avait composé en chinois un ouvrage intitulé : Ye-sou hoeï li, ou Règlements de la compagnie de Jésus, et trois parties de sa traduction des quatre livres moraux : ce sont les expressions de l'auteur du Catalogue des missionnaires de la Chine. Un jugement du gouverneur chargé d'examiner ces livres, lors de la persécution de 1698, porte qu'ils avaient été gravés dans les années Wan-li (entre

1573 et 1615). Cette date est bien certainement une erreur. Voici ce que nous connaissons du travail du père Intorcetta :

1° Le *Taï-hio*, imprimé à la chinoise, en planches <sub>p.232</sub> de bois, avec le texte original, à Kian-tchang-fou, dans la province de Kiang-si, en 1662. Le père Intorcetta n'était point auteur, mais éditeur de cette traduction, dont on est redevable au père Ignace de Costa, jésuite portugais.

2° Le *Tchoung-young*, pareillement en chinois et en latin sous le titre de *Sinarum Scientia politico-moralis*, et imprimé moitié dans la ville de Canton, moitié à Goa, très petit in-fol., en 1669. C'est de là que vient le nom d'édition de Goa, donné à ces livres qui sont d'une rareté excessive en Europe. Mongitore donne à ce volume la date de 1667 ; Sotwel et Léon Pinelo, celle de 1669 qui est la véritable. Les douze premiers feuillets sont imprimés avec des planches de bois sur papier de Chine plié double. Les feuillets 13 à 26 sont sur papier d'Europe et en caractères mobiles, aussi bien que quatre feuillets non numérotés et ayant pour titre : *Confucii vita*. On voit sur la dernière page le sceau du père Intorcetta, en anciens caractères chinois, et ces mots : *Goæ iterum recognitum, ac in lucem editum*, Die 1 octobris anno 1669. SUPERIORUM PERMISSU. Léon Pinelo (pag. 131) cite une réimpression de Goa, faite en 1671, in-8°, également en latin et en chinois. On n'en connaît aucun exemplaire.

3° Enfin, la première partie du *Lun-iu*, un volume à la chinoise, sans indication de date ni de lieu. Il a trente-huit feuillets doubles en papier chinois, et la dernière page porte ces mots : *Libri lun-iu*, *part*. 6. Cette réclame donnerait lieu de penser que la suite de l'ouvrage a existé, ou qu'on en avait du moins commencé l'impression.

p.233 Ni cet ouvrage, ni les deux précédents, ne peuvent, à cause de leurs dates, être regardés comme faisant partie des trois livres de Confucius, indiqués dans le catalogue de 1647; et ceux-ci sont, selon toute apparence, entièrement perdus <sup>1</sup>: mais l'édition dite de *Goa* en est

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Je me suis assuré, par un nouvel examen, que cette édition, antérieure à 1647, n'avait jamais existé. Il faut attribuer les indications qui s'y rapportent à cette circonstance, que la date de la préface, mise à la tête de *Ching-kiao-sin-tching (Chun-*

sans doute une réimpression fidèle. Dans cette traduction, chaque phrase du texte est disposée en lignes horizontales <sup>1</sup>, et de gauche à droite, avec la prononciation des caractères chinois en lettres latines, puis la traduction, ou pour mieux dire la paraphrase latine. Le père Intorcetta fut le principal, mais non le seul auteur de cette traduction, qui est signée de seize autres jésuites, parmi lesquels on doit distinguer les pères Couplet, Herdtrich et Rougemont. La version latine, la paraphrase destinée à l'expliquer, les notes dont elle est accompagnée, sont la base du *Confucius Sinarum philosophus, sive Scientia Sinensis latine exposita* <sup>2</sup>, ainsi que des fragments de traductions publiés par Melch. Thévenot, et dans les *Analecta Vindobonensia*. Il existe un exemplaire complet de <sub>p.234</sub> cette édition *rarissime* dans la bibliothèque impériale de Vienne <sup>3</sup>.

Le père Intorcetta a encore publié à Rome une relation des prodiges arrivés en Chine à l'occasion de la dernière persécution. C'est probablement l'ouvrage intitulé: Compendiosa narratione dello stato della missione Cinese, cominciando dall' anno 1581 sino al 1669, offerta in Roma all' em. sign. card. della sacra Congreg. de propaganda fide, qu'il fit imprimer in-8°, à Rome, dans l'imprimerie de F. Tizzoni, en 1671 selon le père Sotwel, ou en 1672, selon Léon Pinelo <sup>4</sup>. On connaît encore de lui un Testimonium de Cultu sinensi, écrit en latin, daté de 1668, et imprimé à Lyon en 1700, in-8°, avec d'autres pièces du même genre. On apprend, par l'Avis au lecteur de ce dernier ouvrage, que le respectable missionnaire avait terminé sa laborieuse carrière le 3 octobre 1696. Sotwel ajoute que le père Intorcetta avait laissé à Rome le manuscrit d'une paraphrase complète de tous les livres de Confucius.



tchi, Ting-haï, ou 1647), a été prise pour celle de l'ouvrage même, qui a sans doute été composé beaucoup plus tard. Il faut rectifier en ce sens quelques-unes des dates qui en ont été empruntées, et qu'on a rapportées précédemment.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Celles du *Tchoung-young* sont verticales ; elles occupent un des côtés de la page ; chaque caractère est accompagné de sa prononciation et d'un numéro qui est reporté sur le mot de la traduction qui y correspond.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Paris, 1687, in-fol.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Voy. Lambecius, t. VII, p. 349; et Bayer, *Mus. Sin.* præf., p. 16.

<sup>&</sup>lt;sup>4</sup> Page 123.

#### XXIX

# JEAN-BAPTISTE RÉGIS, missionnaire à la Chine

**a** 

p.235 Jean-Baptiste Régis, jésuite français, missionnaire à la Chine, et habile géographe, doit être compté parmi les savants religieux qui ont fait le plus d'honneur à cette mission de la Chine, si fertile en hommes distingués dans tous les genres de connaissances. L'époque précise et le lieu de sa naissance, ainsi que les autres circonstances de sa vie, nous sont peu connus ; car, comme plusieurs des missionnaires dont on a déjà eu l'occasion de rechercher et d'écrire la vie, et dont la modestie égalait les talents, il ne semble s'être occupé que d'être utile, s'embarrassant peu d'être célèbre ; et tout ce qu'on sait de lui se borne à ce qu'il a fait de glorieux pour les sciences et d'honorable pour son pays.

Le père Régis commença de se livrer à ses travaux géographiques en 1708, époque où l'empereur Khang-hi conçut l'idée de faire dresser la carte générale de ses États, et chargea de ce travail les missionnaires européens, dont il avait reconnu l'habileté. Ce fut par la Grande muraille et les pays situés aux environs que les jésuites débutèrent dans cet immense ouvrage. Les pères Bouvet, Régis et Jartoux <sup>1</sup> entreprirent p.236 d'en déterminer la situation exacte; et le père Bouvet étant tombé malade après deux mois de travail, les pères Régis et Jartoux continuèrent leur opération, qui les retint pendant toute l'année 1708.

Ils revinrent à Peking au mois de janvier 1709. La carte qu'ils rapportèrent avait plus de quinze pieds, et elle fut fort bien reçue de

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Le père Pierre Jartoux, mort à la Chine, le 30 novembre 1720, âgé de cinquante ans, et après vingt années de travaux apostoliques, est principalement connu par une *Lettre* sur le Gin-seng (ou *Jin-chen* des Chinois), insérée dans le dixième recueil des *Lettres édifiantes*. C'est la meilleure description que l'on eut jusqu'alors en Europe de cette plante. On a encore de lui une *Lettre sur l'état de la religion à la Chine*, où il décrit l'église bâtie par les jésuites, dans le palais même de l'empereur (*Lett. édif.*, t. XI, huitième lett.) et des *Observations astronomiques, dans* le recueil du père Souciet. Voy. la préface du tome XV *des Lettres édifiantes*, publié en 1722.

l'empereur, qui voulut en avoir de semblables pour toutes les provinces de son empire. Dès le mois de mai suivant, le père Régis, avec les pères Jartoux et Fridelli, allèrent lever la carte du pays des Mandchous, puis celle du Tchi-li ou de la province de Peking, et celle du pays qui est aux environs du fleuve Noir. Ce travail les occupa pendant l'année 1710. En 1711, le père Régis, accompagné du père Cardoso, fut chargé de la carte du Chan-toung. Plus tard, il fut assisté des pères de Mailla et Henderer, pour celles du Ho-nan, de Nan-king, du Tche-kiang et du Fou-kian; et après la mort du père Bonjour, survenue en 1715, il fut encore envoyé dans le Yun-nan, et en acheva la carte. Quand elle fut finie, il se rejoignit au père Fridelli, et ils dressèrent ensemble les cartes des provinces de Koueï-tcheou, et celle de Hou-kouang, correspondant au Hou-pe et au Hou-nan de la division de la Chine actuelle.

p.237 Le père Régis a donné, sur la manière dont fut conduite cette belle et importante opération, des détails que nous a conservés Duhalde <sup>1</sup>. Il en exécuta lui-même la plus grande partie ; et quand on songe qu'une entreprise géographique, plus vaste qu'aucune de celles qu'on a jamais tentées en Europe, fut achevée par quelques religieux en huit années, on ne peut s'empêcher d'admirer cet effet d'un zèle qui n'était pas uniquement celui de la science, quoiqu'il en servît si bien les intérêts.

Le travail si vaste auquel se livra le père Régis, les voyages qu'il lui fallut faire, n'absorbèrent pas tout son temps. Il lui en resta pour recueillir une foule d'observations curieuses sur les pays qu'il avait visités, ou dont il avait eu connaissance, et ses Mémoires ont été fort utiles au père Duhalde. Celui-ci, semblable sur ce point à beaucoup de compilateurs, a trop souvent négligé d'indiquer les auteurs des matériaux qu'il avait recueillis, comme si son nom pouvait tenir lieu de la garantie qu'eussent offerte les noms des écrivains originaux. Il s'est toutefois départi de cette mauvaise habitude à l'occasion de deux

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Dans la <u>préface de sa Description de la Chine</u>; on y voit que les jésuites trouvèrent une inégalité sensible dans la longueur du degré du méridien du quarante et unième au quarante-septième parallèle, mais ils ne purent la reconnaître avec assez de précision, leur instrument n'ayant que deux pieds de rayon.

fragments de Régis, l'un sur la Corée, l'autre sur le Tibet, tous deux insérés dans le quatrième volume de la Description de la Chine. Le premier renferme tout ce qu'on sait jusqu'ici de plus <sub>p.238</sub> positif sur l'histoire et les mœurs des Coréens ; l'autre fournit de curieux détails sur les divisions hiérarchiques des Lamas.

Régis avait acquis une connaissance approfondie de la langue chinoise, et il s'en servit pour rédiger une traduction latine du Yi-king, le plus ancien, le plus authentique, mais aussi le plus obscur et le plus difficile à entendre de tous les livres classiques des Chinois. Il mit à profit une version littérale faite sur le texte, par le père de Mailla, et revue sur la traduction tartare, et rassembla les explications de beaucoup de passages difficiles, qui avaient été préparée par le père du Tartre. De cette manière, il fut en état de joindre à sa traduction d'amples éclaircissements, et des notes, dont plusieurs sont de véritables dissertations, sur le sens de passages relatifs à la religion et aux antiquités. Un manuscrit de ce précieux ouvrage est conservé à la Bibliothèque du roi. Une autre copie que l'auteur avait envoyée à Fréret, a passé à la Bibliothèque du Bureau des longitudes; mais elle est malheureusement devenue incomplète, la deuxième des trois parties dont l'ouvrage est composé en ayant été distraite. On a lieu d'espérer que ce grand et beau travail, si important pour la connaissance des anciens systèmes de l'Asie, et par conséquent pour l'histoire de la philosophie, sera bientôt tiré de l'oubli et publié par un libraire allemand, qui consulte les intérêts des sciences, comme les entendent ses doctes et laborieux compatriotes. La mémoire du nôtre sera ainsi tirée de l'oubli  $_{\rm p.239}$  où elle risquait de rester ensevelie parmi nous. La même Bibliothèque du Bureau des longitudes possède encore d'autres manuscrits du même auteur.

Le père Régis vivait encore en 1724 ; car il prit part aux discussions que les missionnaires eurent à soutenir devant l'empereur Youngtching, lors de la proscription du christianisme à la Chine.





# JEAN DE FONTANEY, missionnaire à la Chine

**a** 

p.240 Le père Jean de Fontaney, jésuite français, et missionnaire à la Chine, fut désigné en 1684, par Cassini à Colbert, d'après l'intention où était ce ministre, ami des arts, d'envoyer à la Chine et aux Indes des hommes capables d'y faire des observations utiles aux sciences en général, et à l'astronomie en particulier, en même temps qu'ils y porteraient le christianisme. Le père Fontaney avait jusqu'alors enseigné les mathématiques dans le collège des jésuites de Paris, où il s'occupait aussi d'astronomie <sup>1</sup>. Il mit le plus grand empressement à une entreprise qui favorisait également son zèle et son goût pour l'étude. Cependant le voyage fut différé de près de deux ans ; mais au mois de mars 1685, le père Fontaney, accompagné des pères Tachard, Gerbillon, Lecomte, Visdelou et Bouvet, tous illustrés depuis par leurs talents et leurs ouvrages, partit de Brest avec des p.241 instructions spéciales de l'Académie des sciences, qui l'avait élu, lui et ses compagnons, comme correspondants.

Ce fut là le premier noyau de cette mission française de la Chine, si célèbre pendant plus de cent ans, et dont les membres ont tant contribué à faire connaître les contrées orientales de l'Asie. Des observations astronomiques, faites au-delà de l'équateur, furent le premier tribut envoyé par le père de Fontaney. Plusieurs de ses observations sont consignées dans le voyage du père Gerbillon, et on peut les voir au tome II de la compilation de Duhalde.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> C'était le père Fontaney qui avait publié, en 1674, le Planisphère ou Globe céleste, en six feuilles, du père de Pardies, l'un des plus complets qu'on eût alors. L'abbé de Choisy écrivait, en date du 13 mai 1685 : « Les Cartes Astronomiques du père Pardies, auxquelles le père Fontaney a beaucoup de part, nous ont fait grand plaisir. C'est lui qui les a revues, corrigées, augmentées et fait imprimer. » (<u>Journal ou Suite du Voyage de Siam, p. 12</u>.)

Les missionnaires avaient dirigé leur route par le royaume de Siam, où ils arrivèrent en septembre 1685, et ce fut là que le père Fontaney observa, comme il en était convenu avec Cassini avant son départ, une éclipse totale de lune, qui pouvait être d'une grande utilité pour la détermination des longitudes. Au mois de juillet 1686, les missionnaires partirent de Siam pour Macao; mais l'inhabileté de leur pilote, et la difficulté de la navigation dans ces mers orageuses et peu connues alors, ne permirent pas qu'ils y arrivassent : ils se virent donc contraints de revenir à Siam, où ils apprirent que les Portugais s'opposaient au passage des missionnaires, de Macao à la Chine. Ce fut pour eux un motif de prendre une autre route; et, à leur second départ, le 19 juin 1687, ils s'embarquèrent sur un vaisseau chinois qui allait à Ning-pho, dans la province de Tche-kiang, où ils arrivèrent le 23 juillet suivant, deux ans et demi après leur départ de France. Environ <sub>n.242</sub> trois mois après, ils furent appelés à Peking par ordre de l'empereur.

Le père Fontaney n'y demeura pas longtemps: il se rendit à Kiangning ou Nan-king, au mois de mai 1688, et fixa dans cette ville le siège de ses travaux apostoliques. Il y resta plus de deux ans, occupé, dans la compagnie du père Gabiani, à prêcher la foi, et à instruire les chrétiens. Les Portugais de Macao continuaient à chercher les moyens de nuire aux missionnaires de la Chine, et à intercepter même les livres et l'argent qu'on leur faisait passer d'Europe. Cela obligea le père Fontaney de faire un voyage à Canton, pour tâcher d'obtenir justice. Il y retourna de nouveau sur la fin de 1692; mais il fut bientôt après mandé à Peking, où l'empereur donna, à lui et à ses compagnons, une maison dans la première enceinte de son palais, pour les récompenser des remèdes européens qu'il avait reçus d'eux, et auxquels il devait d'être délivré d'une maladie qui avait résisté aux efforts combinés des religieux et des médecins chinois.

Il paraît que le père Fontaney resta dans cette capitale jusqu'à l'année 1699, où il fit un premier voyage en Europe. Il retourna en Chine au milieu de 1701, et demeura dans le port de Tcheou-chan, à

dix-huit lieues de Ning-pho. Il en repartit le  $1^{\rm er}$  mars 1703, sur un vaisseau anglais, qui l'amena à Londres. Il était dans cette ville au mois de janvier 1704. Le but de ces voyages était de rendre compte à ses supérieurs de l'état des jésuites en Chine, et de prendre différents arrangements relatifs à la mission. L'époque de son  $_{\rm p.243}$  retour en Chine ne nous est pas connue ; mais on sait qu'il revint en France au mois d'octobre 1720.

Dans ses premiers voyages, il avait apporté plusieurs livres chinois, qui sont au nombre des premiers qu'ait possédés la Bibliothèque du roi. Dans le dernier, il fit présent à cet établissement d'un dictionnaire Mandchou, en douze volumes, qui est très probablement le premier ouvrage en cette langue qu'on y ait vu. Nous n'avons pu découvrir l'indication de l'époque, du lieu et des circonstances de la mort du père Fontaney. Ce missionnaire est plus recommandable par le zèle infatigable avec lequel il a rempli sa carrière apostolique, que par ses travaux littéraires. On a de lui deux lettres insérées dans les tomes VII et VIII des *Lettres édifiantes*. La première est assez intéressante ; l'autre n'offre guère que le récit de quelques contestations entre les missionnaires des différents ordres qui se trouvaient à la Chine. Le père Fontaney a aussi fourni quelques Mémoires à la compilation de Duhalde.



#### **XXXI**

# CLAUDE VISDELOU, missionnaire à la Chine

**a** 

p.244 Le père Claude Visdelou, jésuite et missionnaire à la Chine, naquit au mois d'août 1656, en Bretagne, dans une famille qui avait donné des évêques à l'un des sièges de cette province. Cette circonstance put exciter son zèle et déterminer sa vocation. Après avoir fait d'excellentes études chez les jésuites, il entra fort jeune dans leur société; car il y avait déjà quatorze ans qu'il en faisait partie lorsqu'il fut désigné, à l'âge de vingt-neuf ans, pour aller renforcer la mission de la Chine. L'expédition dont il fit partie peut passer pour mémorable, puisque, ainsi qu'on l'a remarqué dans l'article précédent, tous ceux qui la composaient se sont fait un nom dans les lettres. Les compagnons de Visdelou étaient les pères de Fontaney, Taschard, Gerbillon, Lecomte et Bouvet.

On vient de voir le détail des motifs qui obligèrent ces pieux voyageurs à prendre leur route par le royaume de Siam, et des obstacles qui prolongèrent leur voyage pour se rendre de ce pays à leur destination. Le premier soin du père Visdelou, après son arrivée à la Chine, fut de se livrer à l'étude de la langue et de l'écriture de cet empire ; avec les idées qu'on se formait alors des difficultés de cette étude, c'était presque une p.245 témérité de l'entreprendre ; c'était du moins un rare mérite que d'y réussir. Visdelou eut cet avantage, et ses succès furent aussi rapides qu'incontestables. Les Chinois eux-mêmes en furent frappés ; et l'un des fils de l'empereur Khang-hi, prince désigné pour succéder à son père, ne put s'empêcher d'exprimer son admiration dans un éloge qu'il envoya au missionnaire, écrit, selon l'usage, sur une pièce de soie.

Visdelou ne tarda pas à appliquer les connaissances qu'il avait acquises à des objets d'une haute utilité scientifique et littéraire. Prenant pour modèles ceux de ses prédécesseurs qui avaient recherché de préférence les notions historiques consignées dans les livres chinois, Visdelou s'occupa de faire connaître les renseignements qu'on y trouve sur les nations qui ont occupé les régions centrales et septentrionales de l'Asie. Avant lui, ce qu'on savait de ces nations se réduisait, pour l'antiquité, à quelques traditions incohérentes, éparses dans les écrits des géographes grecs ; pour les temps plus rapprochés, à un petit nombre de faits relatifs aux peuples de l'Asie orientale qui avaient eu des rapports avec l'empire romain, et pour le moyen-âge, à divers récits des voyageurs qui avaient conservé le souvenir des conquêtes de Tchingkis-khan et de ses successeurs. Ces matériaux incomplets, sans suite et sans liaison, ne pouvaient servir à reconstituer, d'une manière tant soit peu satisfaisante, l'histoire de tant de nations qui ont perdu leurs annales, si jamais elles en ont possédées. La véritable source était encore <sub>n 246</sub> inconnue. Visdelou eut le mérite de la découvrir et d'y puiser le premier.

Les historiens de la Chine, dont la succession non interrompue embrasse une série de vingt-cinq siècles, n'ont jamais négligé de recueillir, sur les contrées voisines de cet empire, les renseignements qui pouvaient se rapporter à l'histoire et à la géographie ; ils ont même formé, de ces renseignements, des collections qui renferment, en réalité, les chroniques complètes de la haute Asie, depuis deux mille ans. Il n'y a que ces recueils où l'on puisse chercher la solution d'une foule de questions historiques qu'il serait difficile et souvent impossible d'éclaircir sans ce secours. C'est ce qu'on pouvait aisément reconnaître à la lecture d'un grand nombre d'articles de la Bibliothèque orientale de d'Herbelot. Toutes les fois qu'il y était question d'événements dont le siège était au-delà du Gihon, les écrivains arabes, persans et turcs, qui avaient exclusivement servi de guides au docte compilateur, ne lui offraient plus que des secours insuffisants. Visdelou, aidé de la lecture des Annales chinoises, se vit en état de suppléer à ce qui manquait

dans la Bibliothèque orientale, et de corriger ce qui y était défectueux. Il commença par rectifier quelques articles évidemment fautifs, sur le titre de *Fagfour*, attribué par les Tartares à l'empereur de la Chine, sur le pays de Catai, la nation des Ouïgours, et quelques autres objets du même genre ; puis il se laissa entraîner à traduire du chinois, tout ce qui s'offrit à lui sur les Hioung-nou, les Turcs, les p.247 Khitans, les Mongols. Le principal écrivain qu'il suivit fut l'auteur du *Wen-hian thoung khao* 1, savant chinois, qui, dans le treizième siècle, avait réuni et classé tous les faits relatifs aux Tartares, qui étaient connus de son temps ; mais il ne laissa pas de consulter aussi quelques autres écrivains plus modernes.

Visdelou traduisit les extraits qu'il en avait tirés avec une exactitude qui fait honneur à ses connaissances et à sa critique. Les traditions qui ont rapport aux nations de la Tartarie, sont parfois assez confuses, et personne encore ne s'était appliqué à les débrouiller. Son manuscrit en 4 volumes in-4°, fut envoyé en Europe, où il aurait dû avoir tout l'intérêt de la nouveauté. Il y resta pourtant ignoré pendant plusieurs années. On a toutefois des raisons de penser qu'il ne fut pas inconnu à de Guignes, auquel il put servir de premier guide pour déchiffrer les Annales de la Chine, et auquel du moins il dut suggérer l'idée des recherches qui donnent un si grand prix à son Histoire des Huns. Le sujet des deux ouvrages est le même en beaucoup d'endroits ; les mêmes écrivains ont été mis à contribution, et le travail du père Visdelou est de beaucoup antérieur au premier essai que de Guignes publia sous le titre de Lettre à M. Tannevot. Ce n'est point ici une accusation de plagiat, dirigée contre le savant académicien : il a bien certainement compulsé les originaux ; mais notre observation a pour objet de faire voir comment il a pu $_{
m p,248}$  parvenir à les entendre et à en tirer lui-même des extraits beaucoup plus étendus.

L'Histoire de la Tartarie de Visdelou ne parut que vingt-un ans après le 1<sup>er</sup> volume de l'Histoire des Huns, dans l'édition nouvelle de la

188

.

 $<sup>^{1}</sup>$  On a vu ci-dessus une notice sur cet ouvrage, dans l'article consacré à son auteur Ma-Touan-lin.

Bibliothèque orientale <sup>1</sup>, à laquelle elle sert en partie de supplément. Le manuscrit avait été acheté à La Haye, par le marquis de Fénélon, ambassadeur du roi de France. On trouva joint à l'un des volumes qui le composaient un autre écrit du même auteur, qu'on fut obligé de déchiffrer à la loupe, et qui contenait une double interprétation française, avec des notes, du texte de la fameuse inscription de Si-'anfou, constatant l'introduction du christianisme à la Chine au septième siècle de notre ère <sup>2</sup>. La traduction littérale et la paraphrase qui l'accompagne sont beaucoup plus exactes que la version latine du père Boym, qu'avait donnée Kircher, et les notes qui les suivent sont aussi fort savantes, et remplies d'extraits curieux des écrivains chinois. Le père Visdelou avait achevé cet ouvrage au commencement de 1719; on l'a inséré dans le supplément à la Bibliothèque orientale, à la suite de l'Histoire de la Tartarie, avec laquelle il n'a que peu de rapport.

Les deux ouvrages qu'on vient de citer, formant ensemble près de 400 pages, dans l'édition in-folio du Supplément, sont une preuve plus que suffisante de la profondeur et de la solidité des connaissances du père p.249 Visdelou, en fait d'histoire et de littérature chinoises. Mais il est permis de regretter que le temps qu'il passa à la Chine n'ait pas été employé à un plus grand nombre de travaux du même genre. Son séjour fut, au contraire, occupé par des soins d'une nature toute différente. C'était l'époque des plus grands dissentiments entre les missionnaires des divers ordres qui étaient venus prêcher l'Évangile, et qui ne pouvaient s'accorder sur les moyens de faire triompher une cause qui leur était commune, et malheureusement Visdelou n'y demeura pas étranger; ses connaissances mêmes et ses talents l'obligèrent à prendre part dans une querelle où il s'agissait au fond de l'interprétation de certains textes anciens, de l'appréciation de certains dogmes, au sujet desquels il eût peut-être été bon de s'en rapporter aux hommes consommés dans la connaissance des traditions et des monuments antiques. Mais les passions avaient produit leur effet

\_

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> 1777 et 1779, 4 vol. in-4°, ou 2 vol. in-fol.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Voyez ci-dessus, p. 191 et les *Mélanges Asiatiques*, t. I. p. 33.

ordinaire, et l'animosité de part et d'autre était poussée à l'excès ; de telle sorte qu'un Chinois devenu chrétien à la manière des jésuites, était à peine, aux yeux des dominicains, préférable à un Chinois resté dans les ténèbres du paganisme.

L'arrivée du cardinal de Tournon, envoyé par le souverain pontife pour calmer ces débats, ne fit que les aigrir. Visdelou, qui s'était rendu fort utile à ce prélat, fut enveloppé dans les ressentiments que celui-ci s'était attirés. Il n'en fut pas garanti par les faveurs du Saint-Siège, que le légat le força d'accepter, et qui peut-être précipitèrent sa disgrâce. En vain fut-il nommé, p.250 le 12 janvier 1708, vicaire apostolique chargé de l'administration de plusieurs provinces de la Chine, et, un mois après, évêque de Claudiopolis ; ce fut pour lui un vain titre, dont on lui contesta même la légitimité. Le cardinal qui le lui avait conféré se trouvait détenu à Macao, et Visdelou fut obligé, pour être sacré par lui, de pénétrer dans sa prison, la nuit du 2 février 1709. La cérémonie ayant été faite secrètement, les ennemis de Visdelou répandirent le bruit qu'il n'avait pas été sacré. Cette persécution, qui n'était pas exercée par les païens, devint encore plus violente, et Visdelou quitta la Chine le 24 juin 1709, et s'embarqua pour Pondichéry.

Il reçut dans cette ville un bref de Clément XI, qui approuvait sa conduite; et néanmoins une lettre apologétique qu'il adressa à Louis XIV, parvenue en France après la mort de ce monarque, y fut assez mal reçue, et le régent lui fit dire pour toute réponse qu'il pouvait rester à Pondichéry. Le père Visdelou obéit à cette injonction; il se fixa à Pondichéry, y vécut vingt-huit ans encore, et y termina sa vie sans avoir quitté ce séjour, si ce n'est une seule fois pour se rendre à Madras. La dignité épiscopale dont il était revêtu ne l'avait pas empêché d'adopter le genre de vie le plus conforme à l'humilité chrétienne. Il était logé, nourri, vêtu avec la même simplicité que le dernier des religieux capucins, chez lesquels il avait établi sa demeure. Il mourut dans la même ville, le 11 novembre 1737, et fut enterré dans l'église des pères capucins, le 21 décembre suivant.

p.251 Un de ces religieux, le père Norbert, capucin de la province de Lorraine, prononça l'oraison funèbre du père Visdelou. Ce morceau a été inséré dans les *Mémoires historiques sur les Missions des Indes orientales* <sup>1</sup>. Je l'ai lu pour y chercher les principales circonstances de la vie de Visdelou, mais je n'y ai trouvé qu'un très petit nombre de faits noyés au milieu de phrases emphatiques et insignifiantes. Le père Visdelou, par les travaux qu'il nous a laissés, eût mérité de jouir d'un repos qui lui aurait permis de les multiplier encore, et il était digne d'avoir un panégyriste plus judicieux que le père Norbert.



<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Luques, 1744, in-4° deuxième partie, p. 235-315.

#### **XXXII**

# FRANÇOIS NOEL, missionnaire à la Chine

**a** 

p.252 Le père François Noël, savant jésuite allemand, et missionnaire à la Chine, naquit vers 1640. Il commença par enseigner les belles-lettres dans sa patrie, et composa un assez grand nombre de poésies latines, quelques pièces de théâtre dans la même langue, et un Traité sur l'art dramatique. C'étaient là des productions de peu d'importance, et qui n'annonçaient guère les travaux auxquels il devait se livrer un jour. Désigné pour la mission de la Chine, le père Noël partit de Lisbonne en 1667. Il revint en Europe en 1702, repassa en Chine en 1706, et il était de retour en 1708.

Ce fut alors qu'il s'occupa de la publication de ses ouvrages. On n'avait encore de lui, à cette époque, que des Observations astronomiques faites à la Chine, lesquelles avaient été insérées par le père Gouye, dans le recueil qui contient celles du père Richaud et de quelques autres missionnaires. On a du père Noël, 1° *Observationes mathematicæ et physicæ in India et China factæ, ab anno* 1684 *usque ad annum* 1708, Prague, 1710, in-4°. Cet important recueil renferme des observations d'éclipses du soleil, de la lune et des satellites de Jupiter, faites en divers lieux de la Chine et des Indes, p.253 et notamment dans la ville de Hoaï-'an, dans la province de Kiang-nan, avec la table des latitudes et des longitudes d'un grand nombre de villes de la Chine. On y trouve aussi le Catalogue des étoiles australes, beaucoup de détails curieux sur l'astronomie chinoise, sur les années, les mois, les jours et les heures à la Chine ; la liste des noms chinois des étoiles, avec leur synonymie, établie par la comparaison des planisphères des pères Verbiest et Grimaldi ¹, et

<sup>1</sup> L'ouvrage chinois du père Grimaldi, intitulé *Fang sing thou hiaï*, ou Planisphères célestes, en six feuilles, sur le modèle de ceux du père Pardies, avec des explications, n'a paru qu'en 1711; mais je suppose que le père Noël avait pu en avoir communication avant son départ

TT

de ceux des pères Riccioli et Pardies ; une Notice sur les poids et mesures des Chinois, et des Observations sur la déclinaison de l'aiguille aimantée. De tous ces morceaux, le plus précieux est le Catalogue des noms chinois des étoiles et des constellations, qui a été copié et donné comme nouveau, par M. de Guignes fils <sup>1</sup>, et auquel les Tables de M. J. Reeves n'ont rien ajouté d'essentiel <sup>2</sup>.

2° Sinensis imperii libri classici sex, Prague, 1711, in-4°, ou les six Livres classiques des Chinois, pris p.254 parmi ceux du second ordre, qui sont placés dans leur estime immédiatement après les cinq King, et que doivent apprendre par cœur tous ceux qui courent la carrière des lettres et de l'administration 3. Trois de ces livres avaient déjà été traduits par les pères Intorcetta, Costa, Couplet, etc.; mais le père Noël n'a pas reproduit leur version; il a travaillé immédiatement sur les originaux, en s'aidant, pour la plus grande intelligence du texte, du secours des meilleurs interprètes et des plus célèbres commentateurs. Aussi peut-on assurer que jamais les livres de Confucius et de ses disciples n'ont été aussi bien entendus ni aussi complètement expliqués qu'ils le sont dans l'ouvrage du père Noël.

Mais ce mérite est balancé par un défaut grave. Le missionnaire, attentif à saisir le sens de son auteur, et à l'éclairer quand il était obscur, à développer des pensées exposées avec une concision excessive, à suppléer aux ellipses, à expliquer les allusions, n'a pu se garantir de l'excès précisément opposé à celui qui rend les ouvrages anciens difficiles à entendre. En voulant être partout clair et intelligible, il devient le plus souvent diffus, prolixe et embarrassé. Il a presque toujours mêlé

de la Chine. Il contient l'indication de la position et les noms chinois de seize étoiles de première grandeur, de soixante-huit de deuxième, de deux cent huit de troisième, de cinq cent treize de quatrième, de trois cent trente neuf de cinquième, de sept cent vingt-et-une de sixième, et de onze nébuleuses, en tout mille huit cent soixante-seize étoiles, y compris celles des constellations australes dont la figure et les dénominations ont été prises et traduites, par le père Verbiest, des cartes européennes.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Tome X des *Mémoires des Savants étrangers*, publiés par l'Académie des sciences.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Voyez le <u>Journal des Savants de juillet 1821, p. 391</u>, et les *Mélanges Asiatiques*, t. II, p. 203.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Le *Taï-hio*, le *Tchoung young*, le *Lun-iu*, et le *Meng-tseu*, qui forment ce que les Chinois appellent *Sse-chou* (ou *Tetrabiblion*), le *Hiao-king*, ou *Livre de l'obéissance filiale*, et le *Siao-hio*, ou la *Petite étude*, ouvrage élémentaire sur les devoirs respectifs des hommes dans les diverses conditions de la vie.

aux phrases courtes et substantielles du texte, les gloses ou les définitions des commentateurs, tandis qu'il eût dû les rejeter en note. Aussi le mérite p.255 du style original a-t-il complètement disparu dans sa version. Ce n'est plus ni la gravité énergique de Confucius, ni la spirituelle malignité de Mencius ; c'est la lourde et indigeste latinité d'un scolastique du moyen-âge. En lisant cette paraphrase, on est certain de ne pas s'écarter du sens reçu des paroles de Confucius ; mais on s'écarte beaucoup de l'esprit qui les anime, et du tour d'expression, qui seul, dans notre siècle, peut donner du prix à des moralités.

De Pauw, l'ennemi déclaré des Chinois, parce que c'étaient des missionnaires qui nous les faisaient connaître, a parlé, avec une injuste sévérité, des livres classiques de la Chine; mais on ne saurait nier qu'il ait été fondé à reprocher au père Noël d'en avoir noyé le texte dans des phrases latines qui ne finissent pas, et dans un jargon qui ressemble à celui des mauvais prédicateurs; et l'on peut douter avec lui qu'il se soit trouvé dans toute l'Europe trente personnes qui aient eu le courage de lire sa traduction. Aussi s'est-on étrangement trompé, quand on a cru qu'une traduction française, faite sur la paraphrase latine, par une personne qui n'avait pas les moyens de recourir au texte (Pluquet) pourrait faire connaître et apprécier en Europe les moralistes chinois.

3° *Philosophia Sinica*, Prague, 1711, in-4°. C'est un recueil d'extraits des plus célèbres philosophes de la Chine, distribués en trois traités, sur les notions que les Chinois ont eues du premier être, et leur connaissance du vrai Dieu; sur l'esprit et le sens des cérémonies par lesquelles ils honorent les morts; et sur la p.256 morale et les devoirs de l'homme considéré en lui-même, et dans ses rapports avec sa famille et avec la société. Cet ouvrage, trop peu lu, parce qu'il est entaché du même défaut que le précédent, contient pourtant un grand nombre de principes remarquables, et de particularités intéressantes; mais l'auteur s'est surtout attaché à traiter les questions qui, de son temps, occupaient les missionnaires de la Chine, et à fixer le sens des expressions relatives au culte du ciel et des ancêtres, aux cérémonies en l'honneur de Confucius, etc. De même que la plupart de ses confrères dans la compagnie des

jésuites, il a présenté ces objets sous le jour le plus favorable aux Chinois, et comme ne pouvant en aucune manière opposer d'obstacles à l'adoption franche et complète des vérités du christianisme. On croit que cette manière de voir attira quelques disgrâces au père Noël, et nuisit même aux ouvrages où il l'avait exposée, lesquels furent ou supprimés par autorité supérieure, ou retirés, autant que possible, par l'auteur, peu de temps après la publication. Cette supposition expliquerait l'extrême rareté des deux ouvrages du père Noël, que Bülfinger 1 et Bayer 2 assurent n'avoir pu se procurer, ni à Leipzig, ni à Francfort.

 $4^{\circ}$  Opuscula poetica, Francfort, 1717, in-12 de 500 pages, divisée en quatre parties. Ce sont les poésies que le père Noël avait composées dans sa jeunesse et avant ses voyages. On en portait un jugement  $_{\rm p.257}$  favorable, dans le temps où ces sortes de compositions étaient encore du goût du public  $^{3}$ .

5° Theologiæ summa, seu compendium; Genève, 1732, 2 vol. infol. C'est un abrégé des Traités du père Suarez, dont le Recueil, difficile à réunir, formait 23 volumes in fol. Pour en faire un cours complet de théologie, l'abréviateur y a joint, sous le titre d'Appendix, un extrait du Traité de Lessius, De Justitia et Jure, et celui du père Sanchez, De Matrimonio. L'approbation est datée de 1725. Rien, dans cette édition, n'annonce que le père Noël, auteur de la préface, fût mort à cette époque; mais il devait être dans un âge très avancé. On ne trouve aucune mention de lui, ni dans les biographes allemands, ni dans les Suppléments à la Bibliotheca Scriptorum soc. Jesus, publié par le père Caballero, en 1814 et 1816.



<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Specim. doctr. Sinar., p. 17.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Mus. Sin. præf. p. 18.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Voyez le *Journal de Trevoux*, 1717, p. 1974-78.

#### **XXXIII**

# JEAN-FRANÇOIS FOUQUET, missionnaire à la Chine

**a** 

p.258 Le père Jean-François Fouquet, jésuite français et missionnaire à la Chine, arriva dans cet empire en 1690. Comme tous ses confrères, il fut obligé de consacrer les premiers temps de son séjour à l'étude de la langue ; et il paraît qu'il y fit d'assez grands progrès. Mais un zèle ardent, joint à un esprit systématique, le fit tomber dans un excès que ne surent pas toujours éviter plusieurs missionnaires au moins aussi habiles, tels que Prémare, Cibot et quelques autres : persuadés que les Chinois devaient avoir conservé beaucoup de traditions des premiers âges du monde, ils s'attachèrent à les rechercher, afin de s'en prévaloir auprès de leurs néophytes, sur qui l'autorité du *Chou-king*, ou des livres moraux de l'école de Confucius, avait plus de pouvoir que les raisonnements les plus concluants, ou les prédications les plus énergiques. Bientôt ils en vinrent à voir des prophéties claires dans certains passages qui, il faut en convenir, offrent au moins le sujet de singuliers rapprochements.

Parmi tous ses confrères, le père Fouquet fut peut-être celui qui se laissa le plus éblouir par l'espérance de retrouver les mystères du christianisme renfermés p.259 dans les caractères symboliques des Chinois : on peut dire qu'il poussa cet égarement jusqu'à un point voisin de l'extravagance. À l'en croire, les *King* n'offrent qu'une allégorie perpétuelle, où les dogmes de notre religion sont exposés d'une manière quelquefois aussi claire que dans les monuments les plus respectables de la foi. Je possède un exemplaire d'une édition chinoise du *Chi-king*, ou Livre des Poésies, entre les pages duquel Fouquet avait fait ajouter des feuillets de papier blanc : il y a consigné des idées de ce genre, dont la bizarrerie dépasse tout ce qu'on peut en dire ; si le texte indique une montagne de la Chine, elle lui paraît représenter le

Calvaire ; les éloges donnés à Wen-wang ou à Tcheou-koung doivent, suivant lui, s'appliquer au Sauveur ; il retrouve, dans l'analyse des caractères, la croix et les instruments de la Passion ; les anciens empereurs de la Chine sont les patriarches ; et la généalogie de ces derniers n'est pas plus manifestement énoncée dans la Genèse, qu'elle ne le semble à Fouquet dans le Chou-king.

Ce missionnaire revint auprès du souverain Pontife en 1720 ; et les succès qu'il avait eus dans sa mission lui valurent le titre d'évêque d'Éleuthéropolis. Il publia à Rome, en 1729, sa *Tabula chronologica historiæ sinicæ*, sorte de tableau dans le goût de nos tables chronographiques, où les noms des princes et de leurs règnes, avec l'indication des événements les plus frappants sont placés dans des colonnes régulièrement espacées. La base de celle de Fouquet est le cycle de soixante années, dont l'usage à la Chine est à peu p.260 près le même que celui du siècle chez nous ; de sorte qu'il y a dans le tableau autant de colonnes que l'on compte de périodes de soixante ans dans l'histoire, et qu'une date cyclique étant indiquée, il n'y a pour la vérifier qu'à partir du point qui y correspond dans la colonne du cycle de soixante, et suivre la ligne horizontale jusqu'à ce qu'on ait rencontré ce qu'on cherche.

Cette table, dont on trouve beaucoup de modèles dans les abrégés chronologiques de la Chine, n'est, à proprement parler, qu'une traduction de celle qui avait été dressée en chinois, sur le même plan, par un mandchou nommé Nian, d'une famille considérable par les dignités qu'elle occupait, et qui, suivant l'avertissement de Fouquet, vivait encore en 1720. L'auteur a suivi le système de chronologie de Ssema-kouang. Ce qu'il y a de plus utile dans la table de Fouquet, comme dans l'original qu'il a suivi, c'est une indication suivie et la première série qu'on ait donnée en Europe, des *Nian-hao*, ou noms d'années, si nécessaires pour la lecture des historiens chinois, et que quelques auteurs ont méconnus longtemps après l'impression des

ouvrages dont il s'agit <sup>1</sup>. Math. Seutter a donné, en 1746, à Augsbourg, une réimpression, en deux feuilles in-folio, de cette table chronologique.

On a de Fouquet une lettre au duc de la Force, insérée dans les *Lettres édifiantes* (5<sup>e</sup> recueil). Il y raconte en détail les progrès du christianisme dans la <sub>p.261</sub> province du Kiang-si, parle de la manière dont les Chinois forment leurs guerriers à la discipline et aux exercices stratégiques, et s'étend beaucoup sur les religieux nationaux ou *bonzes*, principaux adversaires des missionnaires dans leurs efforts pour introduire l'Évangile parmi les classes inférieures de la population de la Chine.

Fouquet avait rapporté de la Chine une collection de livres, la plus considérable et la mieux choisie qui ait été formée par un européen. Ces livres ont été dispersés, et se trouvent maintenant en partie dans le cabinet du Roi, et en partie dans d'autres collections publiques et particulières de France, d'Angleterre et d'Italie. Le catalogue de cette bibliothèque chinoise fait également honneur au goût et au savoir de celui qui avait su en rassembler les matériaux.



<sup>1</sup> Voyez dans ce volume, p. 6, des observations sur les noms d'années.

#### **VIXXX**

# Le père J. PRÉMARE, missionnaire à la Chine

**a** 

p.262 Dans cette foule d'hommes instruits dont les travaux ont illustré la mission de la Chine, il en est deux surtout qui méritent d'occuper un rang éminent dans la mémoire des amis des lettres ; l'un comme grammairien et comme philologue, l'autre en qualité d'astronome et d'historien. Le premier est Prémare, et le second Gaubil. Couplet, Noel, Parrenin, parmi les anciens missionnaires, Amiot et Cibot, parmi ceux d'une époque plus moderne, n'ont pas égalé Prémare pour la connaissance approfondie de la langue chinoise, et la lecture des auteurs qui doivent leur célébrité à leur mérite littéraire. Schall, Verbiest, Grimaldi n'ont pas rendu à l'astronomie de plus grands services que Gaubil, et ses recherches d'histoire et d'antiquités sont encore au-dessus de celles de Martini, de Visdelou et de Mailla. Incontestablement ces deux savants missionnaires avaient acquis l'un et l'autre, en fait de littérature chinoise, une habileté que personne, entre les religieux leurs confrères et parmi les autres Européens à plus forte raison, n'a jamais surpassée ni peut-être égalée. Il serait difficile de décider quel est celui des deux qui a le mieux su le  $_{\rm p.263}$  chinois : peut-être Prémare avait-il pénétré plus profondément dans le génie de la langue et plus complètement saisi certaines délicatesses ; mais Gaubil, entraîné vers des objets plus graves, a porté sur des points plus importants les vives lumières qu'il avait acquises. Tous deux sont du nombre des littérateurs et des savants dont la France devrait s'honorer, et cette revue biographique, consacrée au mérite modeste, et où tant de lacunes se laissent apercevoir, serait par trop incomplète, si l'on n'y lisait pas quelques lignes sur leurs doctes investigations, leurs travaux prolongés et les productions les plus remarquables qu'on doit à leur zèle pour la science et pour les intérêts de la vérité.

On ignore le lieu et l'époque de la naissance du père Joseph Henry Prémare; on sait seulement qu'il était du nombre des jésuites qui partirent de La Rochelle, le 7 mars 1698, pour aller prêcher l'Évangile à la Chine. Il fit son voyage en sept mois, sur le vaisseau l'Amphitrite, dans la compagnie des pères Bouvet, Domenge, Baborier. Il y avait en tout, sur ce vaisseau, onze missionnaires jésuites, parmi lesquels plusieurs ont jeté beaucoup d'éclat sur la mission de la Chine. Le père Prémare arriva le 6 octobre à Sancian; et, le 17 février de l'année suivante, il écrivit au père de la Chaise une relation de son voyage 1, avec quelques détails qu'il avait recueillis au sujet du cap de Bonne-Espérance, de Batavia, d'Achen et de Malacca.

p.264 Dans les premiers temps de son séjour, il dut s'occuper uniquement d'étudier la langue, pour se mettre en état de remplir ses fonctions dans les provinces. On apprend, par une lettre qu'il adressa au père Le Gobien, le 1<sup>er</sup> novembre 1700 ², qu'il était, à cette époque, à Youan-tcheou-fou, dans le Kiang-si ; et l'on s'aperçoit aisément qu'il était encore sous l'influence de ces impressions dont un voyageur a tant de peine à se garantir au premier abord, et à se guérir par la suite. Le côté faible des institutions chinoises l'avait uniquement frappé jusque-là ; et ces abus, inévitables dans l'administration d'un vaste empire, et dont tant de voyageurs superficiels ont fait des tableaux plus ou moins rembrunis, étaient tout ce qu'il avait eu le temps de remarquer.

Le savant missionnaire avait conçu des Chinois une opinion plus favorable, et il reconnaissait pleinement la fausseté de ses préventions, quand il écrivit la lettre <sup>3</sup> où il réfute si complètement les fables et les absurdités dont sont chargées les *Relations* traduites de l'arabe par l'abbé Renaudot, et dont les notes et les additions du traducteur sont loin d'être exemptes. Ce livre célèbre, dont plusieurs passages ne dépareraient pas la collection des Contes arabes, a, de tout temps,

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Lettres Édifiantes, t. XVI, p. 338.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> *Idem*, p. 592.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> *Idem.* t. XXI, p. 183. [c.a. : sur cette lettre, voir <u>Fortia d'Urban</u>.]

excité l'indignation des missionnaires de la Chine, parmi lesquels plusieurs se sont attachés à en relever les inexactitudes ; mais la réfutation du père p.265 Prémare est la plus complète et la plus solide. Dès lors ce savant s'était consacré à l'étude de la langue et de la littérature chinoises, non plus comme la plupart des autres missionnaires, dans l'unique vue de remplir les devoirs ordinaires de la prédication, mais en homme qui voulait, à l'exemple des plus illustres d'entre eux, se mettre en état d'écrire en chinois sur des sujets de religion, et chercher lui-même, dans les monuments nationaux, des armes pour repousser l'erreur et faire triompher la vérité. Ses succès, dans cette nouvelle carrière, furent si marqués, qu'au bout de quelques années, il put composer en chinois des livres qu'on estime pour l'élégance du style.

Ce fut en s'occupant de recherches approfondies sur les antiquités chinoises, que le père Prémare se trouva conduit à embrasser un système singulier, qui avait séduit plusieurs des missionnaires de la Chine, et, ce qui est bien remarquable, précisément ceux qui avaient le mieux étudié les anciens auteurs chinois. Ce système, dont nous avons déjà parlé plusieurs fois <sup>1</sup>, consistait à rechercher dans les King et dans les monuments littéraires des siècles qui avaient précédé l'incendie des livres, des traces de traditions qu'on supposait transmises aux auteurs de ces livres par les patriarches fondateurs de l'empire chinois. Le sens quelquefois obscur de certains passages, les interprétations diverses qu'on en avait données à différentes p.266 époques, les allégories contenues dans le Livre des Vers, les énigmes du livre des Combinaisons (Yi-king), l'analyse de quelques symboles, étaient, pour les missionnaires prévenus de ces idées, autant d'arguments propres à les fortifier dans une opinion qu'ils regardaient comme favorable à la propagation du christianisme. C'était certainement dans cette vue, et non pour exciter une vaine curiosité, qu'ils s'attachaient à répandre ces notions extraordinaires.

<sup>1</sup> Voyez ci-dessus l'article Fouquet, et le <u>Mémoire sur la vie et les opinions de Lao-tseu</u>.

Le père Prémare, parlant d'un de ses ouvrages, dont il sera question plus bas, écrivait à Fourmont :

« La fin ultérieure et dernière à laquelle je consacre cette *Notice,* et tous mes autres écrits, c'est de faire en sorte, si je puis, que toute la terre sache que la religion chrétienne est aussi ancienne que le monde, et que le Dieu-homme a été très certainement connu par celui ou ceux qui ont inventé les hiéroglyphes de Chine, et composé les *King*; voilà, mon cher, l'unique motif qui m'a soutenu et animé pendant plus de trente ans dans mes études, sans cela fort ingrates.

Mais la persévérance que le père Prémare et ses confrères mirent à soutenir ces idées, et les conséquences outrées que quelques-uns d'entre eux voulaient en déduire, leur attirèrent beaucoup de défaveur de la part de ceux qui ne partageaient pas leur manière de voir, et qui en rattachaient l'examen à la grande querelle des jésuites et des dominicains, sur l'esprit des rites et des cérémonies chinoises et sur p.267 l'athéisme prétendu des lettrés. Des hommes moins passionnés ne laissaient pas de désapprouver les opinions des jésuites sur l'antiquité chinoise; et Fourmont, à qui le père Prémare avait fait part de ses idées à cet égard, avoue qu'elles ne lui avaient jamais paru vraisemblables, parce que, dit-il, les anciens Chinois n'étaient pas prophètes.

Il était bien naturel d'accueillir avec défiance un système si étrange, et dont les suites pouvaient paraître si graves ; mais, ce qui était moins juste, c'était de suspecter les lumières ou la bonne foi d'hommes respectables, qui n'étaient pas moins distingués par leur science que par leur probité. On eût mieux fait d'examiner les textes sur lesquels reposaient leurs assertions, et de voir si ces textes n'étaient pas susceptibles d'interprétations plus naturelles aue celles proposaient. C'est ce que peu de personnes pouvaient essayer à cette époque, et ce qui a été fait depuis, de manière à justifier complètement le père Prémare et ses compagnons, des allégations injustes dont ils avaient été l'objet. On a reconnu, en lisant sans préjugés ces mêmes

livres, qu'ils contenaient en effet des vestiges nombreux d'opinions et de doctrines nées dans l'Occident, et qui avaient dû être postées à la Chine, à des époques très reculées. Mais on a fait voir en même temps que ces opinions et ces doctrines, où le père Prémare avait cru voir des débris des traditions sacrées, ou des notions anticipées du christianisme, appartenaient à cette théologie orientale à laquelle p.268 Pythagore, Platon, et l'école entière des néoplatoniciens ont fait de si nombreux emprunts 1. Les pères Prémare, Bouvet, Fouquet, et plusieurs autres, étaient donc tout aussi fondés à rechercher des idées et des dogmes analogues à ceux du christianisme dans le *Sing-li, le Yi-king,* l'Invariable milieu, et dans les écrits de Tchouang-tseu, de Laotseu et de Hoaï-nan-tseu, que l'avaient été Eusèbe, Lactance et saint Clément d'Alexandrie à voir des prophéties dans les livres du faux Orphée, ou d'Hermès-le-Trismégiste.

On voit que ces rapprochements, qu'on attribuait à un faible ou à une sorte de travers d'esprit, montrent au contraire, dans ceux qui les ont proposés, une vaste érudition et une profonde connaissance des ouvrages philosophiques des Chinois. Les faits recueillis par le père Prémare étaient exacts ; sa manière de les expliquer se ressentait seule de l'influence sous laquelle il avait entrepris ses recherches. Il y a lieu de croire que, d'après cette explication, on lira avec moins de défaveur un morceau très intéressant du même auteur, intitulé, *Recherches sur les temps antérieurs à ceux dont parle le Chou-king, et sur la mythologie chinoise,* et inséré, par de Guignes, à la tête du *Chou-king* traduit par le père Gaubil, sous la forme d'un discours préliminaire. Le père Amiot a traité <sup>2</sup> avec beaucoup de sévérité cet ouvrage, le seul, avec les p.269 courts *extraits* donnés par Deshautesrayes <sup>3</sup>, où les personnes qui ne savent pas le chinois puissent chercher quelques extraits des plus anciens livres sur les traditions fabuleuses de la Chine.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> On peut voir les preuves et les développemens de cette assertion dans le <u>Mémoire sur la vie et les opinions de Lao-tseu</u>, philosophe chinois du sixième siècle avant notre ère, mémoire lu à l'académie en 1820, et qui fait partie du tome VII de la collection.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Mém. chin., tome II, p. 140.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> A la suite de l'ouvrage de Goguet, *De l'Origine des Lois*, etc., 6<sup>e</sup> vol. de l'édition in-12.

Il en veut surtout aux nombreuses citations dont ces Recherches sont appuyées. On voit, selon lui, d'un seul coup d'œil que deux ou trois auteurs très peu volumineux ont pu les fournir toutes.

Cette innocente supercherie est effectivement facile à reconnaître, au peu de précision des indications, dans les Mémoires de plusieurs missionnaires, et notamment du père Cibot et du père Amiot luimême ; mais le père Prémare n'avait pas besoin d'y recourir. Ses lectures immenses et la variété de ses connaissances en fait de livres chinois anciens ou modernes, sont trop bien attestées d'ailleurs ; et il n'en faudrait d'autre preuve que sa Notitia linguae sinicæ, le plus remarquable et le plus important de tous ses ouvrages, le meilleur, sans contredit, de tous ceux que les Européens ont composés jusqu'ici sur ces matières. Ce n'est ni une simple grammaire, comme l'auteur le dit lui-même trop modestement, ni une rhétorique, comme Fourmont l'a donné à entendre ; c'est un traité de littérature presque complet, où le père Prémare n'a pas seulement réuni tout ce qu'il avait recueilli sur l'usage des particules et les règles grammaticales des Chinois, mais où il a fait entrer aussi un grand nombre d'observations sur le style, les locutions particulières à la <sub>p.270</sub> langue antique et à l'idiome commun, les proverbes, les figures les plus usitées, le tout appuyé d'une foule d'exemples cités textuellement, traduits et commentés quand cela était nécessaire. Quittant la route battue des grammairiens latins, que tous ses devanciers, Varo, Montigny, Castorano 1, avaient pris pour modèles, l'auteur s'est créé une méthode toute nouvelle, ou plutôt il a cherché à rendre toute méthode superflue, en substituant aux règles les phrases mêmes d'après lesquelles on peut les recomposer. Ce seul mot renferme à la fois l'éloge du travail du père Prémare et la seule critique fondée dont il offre le sujet. L'auteur a jugé les autres par lui-même, et il a cru que l'on consentirait, comme lui, à apprendre le chinois par la pratique, au lieu de l'étudier par la théorie. Il a peut-être, ainsi qu'on l'a

-

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Sur ces deux auteurs, voyez la préface des <u>Éléments de la Grammaire chinoise</u>, p. <u>xiij</u>, et <u>Mélanges Asiatiques</u>, t. I, p. 115.

dit ailleurs <sup>1</sup>, trop considéré les cas particuliers, au lieu de les réunir en forme d'observations générales. Ce sont enfin des matériaux excellents pour un ouvrage à faire, plutôt qu'un ouvrage véritablement achevé.

Cette forme, que le père Prémare a laissée à sa Notice, est ce qui l'empêcha, dans le temps, de la faire graver à la Chine, et ce qui s'opposera toujours à ce qu'on la publie en Europe, parce qu'en trois petits volumes in-4°, elle ne contient guère moins de douze mille exemples, et de cinquante mille caractères chinois. On ne peut dire que le plan qui y est suivi convienne p.271 à un livre élémentaire destiné aux commençants ; mais quand on a déjà une teinture de la langue, on peut puiser dans cet ouvrage les notions de littérature qu'autrement on ne pourrait se procurer que par une lecture assidue des meilleurs écrivains chinois, continuée pendant de longues années.

Le père Prémare, qui, depuis 1727, entretenait avec Fourmont une correspondance suivie, et qui montrait, dans toutes ses lettres, le plus grand empressement pour fournir à cet académicien tous les secours qu'il réclamait de lui, dut croire qu'il lui causerait un plaisir singulier en lui annonçant, à la fin de 1728, qu'il lui envoyait une grammaire à l'aide de laquelle on pourrait, à l'avenir, faire de rapides progrès dans l'étude du chinois. Malheureusement, Fourmont avait aussi rédigé une grammaire, ou, pour mieux dire, il avait traduit de l'espagnol celle du père Varo <sup>2</sup>. Le fruit des peines qu'il s'était données, les mérites qu'il croyait avoir acquis, tout lui sembla anéanti en un moment par cette annonce d'un livre avec lequel il sentait bien que le sien ne pourrait soutenir la concurrence.

Il faut voir avec quelle naïve désolation il raconte cet événement <sup>3</sup>; car c'en fut véritablement un pour lui. Il se hâta de remettre lui-même, à la Bibliothèque du Roi, avant l'arrivée de l'ouvrage de son ami, le manuscrit de la *Grammatica Sinica*, de le faire coter <sub>p.272</sub> et parapher par l'abbé Bignon; et quand la *Notice* du père Prémare lui fut parvenue, il

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> <u>Élém. de la Gramm. chin., préf., p. x</u>. — Mélanges Asiatiques, ibid.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Voyez les circonstances de ce plagiat, dans les <u>Élém. de la Gramm. chin., préf. p. 14</u>.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Catalogue des ouvrages de M. Fourmont l'aîné, p. 100.

s'autorisa de ces précautions pour composer lui-même un examen comparatif des deux ouvrages <sup>1</sup>, et faire voir qu'ils étaient d'accord sur les points importants, quoique le sien fût meilleur. Il publia ensuite le résultat de cette comparaison dans la préface de sa *Grammaire*.

Le père Prémare n'existait plus à l'époque où parut ce livre ; mais avant sa mort il avait eu connaissance des précautions que Fourmont prenait pour empêcher que sa *Notice* ne fût trop connue : « Vous dites (lui écrivait-il, en 1733) qu'on a fait tout ce qu'on a pu *pour vous tirer des mains* ma Notice. Si c'est par envie, et pour arrêter la vôtre, cela est injuste ; si c'est pour la voir et pour apprendre, cela est louable. Seulement les termes, *tirer des mains*, ne me plaisent point. Quant je vous l'ai envoyée, j'ai su à qui je me confiais ; et je n'ai jamais songé que vous seriez seul à la lire. Je ne l'ai faite que pour rendre l'étude du chinois familière aux missionnaires futurs, et à tous les savants de l'Europe, qui sont, comme vous, curieux des antiquités chinoises <sup>2</sup>. »

Mais Fourmont survécut à son ami ; l'ouvrage de celui-ci fut perdu de vue, et il est resté oublié jusqu'à ce que j'aie retrouvé, au Cabinet des Manuscrits orientaux, en dépit du conservateur d'alors, l'original p.273 de la *Notitia linguae sinicae*, et que j'en aie rappelé le souvenir, en publiant les obligations que j'avais au père Prémare <sup>3</sup>. Le manuscrit autographe que possède la Bibliothèque du Roi, est en trois petits volumes in-4°, et non pas en cinq, comme le dit Fourmont, sur papier de Chine plié double : les caractères sont d'une main chinoise ; l'écriture latine en est difficile à lire en plusieurs endroits. Il en a été fait, sur cet original, une copie très exacte, et depuis, sur cette première copie, une seconde <sup>4</sup>, qui a passé en Angleterre, et qu'on

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Voyez quelques traits de ce singulier parallèle dans le morceau déjà cité des <u>Mélanges</u> <u>asiatiques</u>, t. I, p. 118.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Lettre écrite à Fourmont, de Macao, le 5 octobre 1733. (Annal. encyclop., 1817, 8 vol., p. 13).

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Voy. la préface des *Élém. de la Gramm. chinoise,* déjà citée. Paris, 1822.

<sup>&</sup>lt;sup>4</sup> J'ai joint à ma copie un Index des locutions et idiotismes expliqués par Prémare, travail indispensable à raison de la multiplicité des exemples cités par l'auteur. Cet *Index a* été répété dans la deuxième copie qui devait être publiée à Malacca par les soins des missionnaires anglais, mais dont on n'a plus entendu parler depuis qu'elle leur a été envoyée.

disait destinée à l'impression : du moins est-on par là garanti de la crainte qu'on pouvait avoir qu'un manuscrit si précieux ne vînt un jour à se perdre ou à se détruire.

Outre cette Grammaire, le père Prémare avait encore fait, en compagnie avec le père Hervieu, un *Dictionnaire latin-chinois*. Il avait mis en chinois presque tout ce qu'on trouve dans Danet, sans oublier une seule des phrases qui donnent aux mots un sens et un usage nouveaux. Cet ouvrage formait un gros volume in-4°. On ignore s'il a été envoyé en Europe. Prémare avait aussi traduit du chinois un drame intitulé: *Tchao chi kou-eul* (l'Orphelin de la maison de Tchao). Cette pièce, qui a fourni à Voltaire quelques situations dans p.274 son *Orphelin de la Chine*, a été recueillie par Duhalde ¹; et jusqu'à la publication de la comédie traduite en anglais par M. Davis, c'était le seul échantillon sur lequel on pût juger, en Europe, du théâtre chinois.

On doit encore au père Prémare l'acquisition d'un grand nombre de livres chinois, qu'il a envoyés à Fourmont pour la Bibliothèque du Roi, et parmi lesquels il faut distinguer la collection de cent pièces de théâtre, composées sous la seule dynastie des Youan ², les treize livres classiques, plusieurs romans et recueils de poésie, etc. La correspondance du père Prémare était fort étendue ; et, à en juger par les quatre lettres entières, et par divers extraits des autres qui ont été publiés, elle devait contenir beaucoup de détails intéressants. Malheureusement Fourmont, qui était celui auquel le missionnaire écrivait le plus souvent, n'en a presque conservé aucune, ou du moins il ne s'en est trouvé qu'une seule dans ses papiers.

Nous connaissons trois ouvrages du père Prémare, écrits en chinois : la *Vie de saint Joseph* <sup>3</sup>, qu'il avait composée en 1718 ou 1719 ; — le *Lou-chou chi-yi*, ou *véritable sens des six classes de caractères* <sup>1</sup>, ouvrage où l'auteur expose, sur l'origine des caractères

207

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Descript. de la Chine, t. III, p. 341, in-fol.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Cette dynastie n'a régné que 109 ans, de 1259 à 1368.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Catal. de Fourmont, N. CCLXXV.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Idem, N. XX.

chinois, ces hypothèses singulières dont nous avons parlé plus haut ; — enfin un petit traité sur les attributs de Dieu, qu'il a inséré dans sa *Notitia linguæ sinicæ*, comme un <sub>p.275</sub> exemple de la manière dont on peut écrire en chinois sur les matières de religion.

On possède encore à la Bibliothèque du Roi quelques traités en latin et en français, qui tous ont pour objet d'établir, de développer et de justifier le système d'explication des caractères et des antiquités chinoises, embrassé par les pères Bouvet et Prémare. Plusieurs de ces traités sont de la main du père Prémare, et composés par lui en partie sur les matériaux recueillis par le père Bouvet. On y voit aussi les originaux de plusieurs de ses lettres, adressées au confesseur de Louis XV et à d'autres personnes. On a vu plus haut que trois de ses lettres avaient été publiées dans le Recueil des *Lettres édifiantes*. Une quatrième, qui était restée dans les papiers de Fourmont, a été donnée par M. Klaproth, dans les *Annales encyclopédiques* 1 : elle renferme un jugement très sévère et très fondé sur la Grammaire de Fourmont, adressé à Fourmont lui-même, et exprimé avec une candeur et une sincérité dignes d'éloges.

Le père Prémare avait eu trois attaques d'apoplexie en 1731, et l'on craignait que la paralysie n'en fût la suite. On attribuait ces accidents à la trop grande ardeur avec laquelle il s'était livré à l'étude du chinois. Il survécut peu d'années aux premières atteintes de ce mal, et mourut à la Chine, vers 1734 ou 1735. Il est fâcheux de laisser des lacunes si multipliées, au sujet des dates et des autres circonstances de la vie p.276 d'un missionnaire aussi illustre. La faute en est aux rédacteurs des Lettres édifiantes, qui ont négligé de rendre au père Prémare un hommage qu'ils ont payé à la mémoire de plusieurs de ses compagnons qui n'avaient pas rendu aux lettres de si importants services.



-

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Ann. encycl., 1817, t. VIII, p. 13.



# ANTOINE GAUBIL, missionnaire à la Chine

@

p.277 Le père Gaubil, ainsi qu'on l'a déjà dit, est peut-être de tous les missionnaires de la Chine, celui qui a pénétré le plus profondément dans la connaissance des antiquités de la Chine et qui a rendu, par ses nombreux et importants travaux, les plus grands services à la littérature de l'Asie orientale. Il était né à Gaillac, dans le haut Languedoc, le 14 juillet 1689. Entré dans la compagnie des jésuites en 1704, il fut envoyé à la Chine en 1723, et se mit dès lors à étudier les langues chinoise et mandchou. Il y fit de si grands progrès, que, suivant le père Amiot, les docteurs chinois eux-mêmes trouvaient à s'instruire avec lui. Ces graves et orgueilleux lettrés étaient dans le plus grand étonnement de voir un homme, venu de l'extrémité du monde, leur développer les endroits les plus difficiles des King, leur faire le parallèle de la doctrine des anciens avec celle des temps postérieurs, leur citer les titres des livres historiques, et leur indiquer à propos tout ce qu'il y avait eu de remarquable dans chaque dynastie; et cela avec une clarté, une aisance, une facilité qui les contraignaient d'avouer que la science chinoise de ce docteur européen surpassait de beaucoup la leur.

Ces études qu'on croit capables d'absorber la vie <sub>p.278</sub> d'un homme, ne suffisaient pas encore à l'esprit infatigable du missionnaire. Les devoirs de son état qu'il remplissait avec ardeur et constance, les sciences exactes et principalement l'astronomie dont il s'occupa toujours avec prédilection, partageaient son application sans l'affaiblir. On le voyait souvent, après avoir consacré des nuits entières à contempler les astres, passer de l'observatoire à l'autel, de l'autel à la chaire, de la chaire au tribunal de la pénitence, sans mettre entre ces différents exercices aucun intervalle de repos. Une santé robuste, un tempérament à l'épreuve de tout, favorisaient encore l'incroyable

activité de son esprit ; la nature et l'étude étaient d'accord en lui pour former tout à la fois un apôtre zélé, un savant astronome, un profond et judicieux antiquaire.

Quand il arriva à la Chine, les circonstances n'étaient plus aussi favorables aux missionnaires qu'elles avaient paru l'être pendant quelques années. L'empereur *Ching-tsou (Khang-hi)* n'était plus. Son successeur avait apporté sur le trône les préjugés les plus défavorables aux propagateurs de la foi chrétienne. Gaubil néanmoins fut bientôt distingué, et nommé par l'empereur interprète des européens que la cour chinoise consentait à recevoir comme artistes et mathématiciens, tout en les repoussant ou en les persécutant comme missionnaires.

Il y avait alors à Peking des collèges où de jeunes mandchous venaient étudier le latin, pour être ensuite employés dans les affaires avec les Russes. Le père Parrenin, qui en avait la direction, étant venu à mourir, <sub>p.279</sub> le père Gaubil fut choisi pour le remplacer. Il fut de plus interprète pour le latin et le tartare ; charge que les relations établies entre la Russie et la Chine ont rendue très importante. Traduire du latin en mandchou les dépêches du sénat de Pétersbourg, et du mandchou ou du chinois en latin, les réponses des cours souveraines de Peking; faire concorder les idiomes les plus disparates que l'esprit humain ait créés ; écrire, parler, composer, rédiger, au milieu des hommes les plus amis de l'exactitude, et les plus attachés aux minuties de leur langue et de leur étiquette ; s'acquitter de tous ces devoirs, à toute heure, sans préparation, devant les ministres, devant l'empereur lui-même; demeurer exposé aux malentendus qui ne peuvent manquer d'avoir lieu entre deux nations comme les Russes et les Chinois, chacune entêtée de ses usages et dans l'ignorance la plus profonde de ceux du peuple avec lequel elle traite ; surmonter toutes ces difficultés pendant plus de trente années, et mériter de toutes parts la confiance et l'admiration les mieux fondées, voilà l'un des titres du père Gaubil à l'estime générale.

Cet illustre missionnaire nous en présente bien d'autres encore. On a peine à concevoir où il trouvait le temps que doit lui avoir demandé la composition de ses ouvrages, presque tous complets, profonds et

roulant sur les matières les plus épineuses. Son premier travail fut un Traité historique et critique de l'Astronomie chinoise. Il y fait voir que l'opinion relative à l'antiquité du monde, fondée sur de prétendues observations astronomiques qui remontent à des millions d'années, p.280 n'est pas fort ancienne à la Chine, et n'y a été embrassée que par quelques particuliers. Cet ouvrage est plein d'extraits des livres chinois les plus authentiques, et mérite, sous ce rapport, la plus grande confiance, même indépendamment de la sagacité et de la critique sûre de l'auteur. On en peut dire autant des autres Mémoires sur la même matière, qui font la partie la plus intéressante du Recueil d'Étienne Souciet 1. On trouve encore, dans ce Recueil, le Journal du Voyage du père Gaubil, de Canton à Peking 2.

Les matériaux sur l'astronomie de la Chine, envoyés en Europe par l'auteur, à mesure qu'il les avait recueillis, auraient eu besoin d'être mis en ordre par une personne versée tout à la fois dans les connaissances qui tiennent à l'astronomie, et dans celles qui ont rapport à la langue et à l'histoire chinoises. Il n'y avait point à cette époque de littérateur qui possédât ce double avantage. Fréret et Delisle, les correspondants les plus habituels de Gaubil, tiraient le meilleur parti possible des travaux du missionnaire, pour ceux qu'ils avaient eux-mêmes entrepris ; mais il manqua à celui-ci un éditeur intelligent et zélé, qui mît en lumière, avec les changements convenables, la masse importante des recherches auxquelles il s'était livré. L'auteur sentait bien la nécessité de faire revoir ses manuscrits par des hommes habiles. Il avait prié le père Souciet de communiquer à Maraldi, à Cassini et à d'autres savants <sub>n.281</sub> bien au fait de la matière, non seulement le Recueil des éclipses du Tchhun-thsieou, recueil si important pour l'histoire de la science et la chronologie, mais encore tout ce qu'il lui adressait sur l'astronomie chinoise. Il eût voulu que rien ne fût publié qui n'eût été vu et corrigé par ces académiciens. Mais, dit Gaubil lui-même, j'ai vu que le Père n'avait pas fait tout ce dont je l'avais prié. Effectivement, rien n'est plus

<sup>1</sup> Paris, 1729 et 1732, 3 vol. in-4.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Ce morceau a aussi été inséré par <u>Prévôt, dans le tome V de l'Histoire des Voyages</u>.

confus que ce recueil de Souciet, où se trouvent les éléments du plus beau livre que la science et l'érudition aient pu composer de concert, rien de plus difficile à consulter ; des mémoires sans suite et des notes sur toutes sortes de sujets y ont été entassés sans ordre, sans classification, sans renvois, sans tables. Il faut, pour en faire usage, une volonté ferme, une patience à toute épreuve, et beaucoup d'habitude d'une matière traitée avec si peu de méthode.

premiers volumes de Souciet contenaient l'histoire de l'astronomie chinoise, depuis l'an 206 avant J. C. jusqu'à la fin de la dynastie des Mongols, en 1367. La suite de cet ouvrage, depuis le quatorzième siècle, fut adressée à M. de Mairan ; elle conduisait cette histoire jusqu'à l'arrivée des jésuites à la Chine, et à l'introduction des méthodes européennes. Gaubil compléta son travail en écrivant aussi l'histoire de l'astronomie, depuis les premiers temps de la monarchie jusqu'à l'an 206 avant l'ère chrétienne, et le premier essai de cette partie ouvre le tome III de Souciet; mais l'auteur le refit lui-même, y établit l'arrangement pour lequel il avait précédemment trop compté sur n 282 les soins de ses éditeurs, et envoya un manuscrit plus net et un mémoire mieux élaboré. C'est sous cette forme que cette portion de l'ouvrage a été insérée dans la deuxième édition des Lettres édifiantes 1, où elle occupe deux cent trente-deux pages. D'autres parties encore, détachées de ce grand ensemble de recherches, étaient restées inédites, et quelques-unes, recueillies dans la bibliothèque du bureau des longitudes, ont été tirées de l'oubli et insérées dans la Connaissance des temps par les soins de M. de Laplace. Cet illustre astronome faisait le plus grand cas des travaux de Gaubil, et il croyait qu'on en pouvait tirer, même pour la science, un avantage considérable. Un de ses projets était de les réunir tous, de les classer, d'en revoir les calculs, de les publier avec des notes et des éclaircissements, et d'élever ainsi à l'auteur un monument qui aurait établi sa gloire sur une base solide. On peut imaginer ce qu'eût été un pareil livre, ayant pour éditeur un astronome tel que M. de Laplace. Il désirait, en vérifiant tous les calculs, que l'on

<sup>1</sup> Paris, 1783, t. XXVI.

corrigeât aussi les noms propres et les termes techniques, les dates et les citations qui, dans les parties imprimées, ont souvent été rendues d'une manière fautive : et pour cet objet, il voulait être assisté d'une personne qui pût faire les recherches convenables dans les livres chinois. On avait demandé à la Chine les principaux traités nécessaires pour un tel travail. Mais s'ils arrivent, ils ne trouveront plus le grand géomètre qui avait conçu ce projet, destiné à périr avec tant d'autres p.283 desseins qu'un noble esprit avait conçus pour l'avantage des sciences et l'honneur de l'humanité.

De tous les ouvrages de Gaubil, relatifs à des sujets d'antiquité, la traduction du Chou-king en français est celui qui a obtenu la plus grande célébrité. Ce livre classique peut être regardé comme le plus beau monument de l'antiquité profane : il renferme des traditions authentiques sur l'histoire de la Chine et des empereurs, même avant l'établissement des dynasties héréditaires. Le chapitre Iu koung, dans leguel on trouve une description géographique de l'empire chinois au vingt-troisième siècle avant notre ère, est à lui seul un trésor inestimable ; et les discours moraux mêmes qui font la base de presque tout l'ouvrage ne sont pas sans prix, quand on réfléchit à l'époque où le livre a été rédigé, et quand on tient compte du mérite de l'invention aux premiers auteurs de maximes, maintenant devenues triviales, parce que leur justesse et leur énergie les ont fait passer dans la bouche de tous les hommes. Mais le style dans lequel est écrit le Chouking se ressent du temps où le livre a été composé : son laconisme excessif, le choix des mots qui y sont employés, l'espèce de figures qu'on y rencontre, font qu'aucun livre chinois ne saurait lui être comparé pour la difficulté, et qu'on peut être en état de lire tous les autres, même ceux de Confucius, et n'entendre pas un mot de celui-ci. C'est en quelque sorte une autre langue, qui diffère plus du chinois moderne que ce dernier ne diffère de tout autre idiome.

On peut juger par là quels obstacles dut trouver  $_{\rm p.284}$  Gaubil, tout aidé qu'il était de la connaissance du mandchou et des traductions faites par les Tartares. On est donc également surpris et affligé quand

on voit l'éditeur du travail de Gaubil, de Guignes, chercher à diminuer l'honneur qui doit en revenir au missionnaire, en réclamant pour luimême quelque part dans un ouvrage auquel il n'a sans doute coopéré que bien faiblement : car, quelque connaissance qu'ait eue du chinois le savant académicien, on a peine à croire qu'il ait prétendu corriger le missionnaire, et rendre sa version plus littérale. Les notes qui sont au bas des pages du *Chou-king*, extraites pour la plupart des commentaires et des gloses originales, sont presque toutes du père Gaubil, et apportent un grand secours dans la lecture du texte, qui, sans cela, serait souvent tout-à-fait inintelligible.

L'Histoire de Gentchhiscan et de toute la dynastie des Mongoux <sup>1</sup> est encore un ouvrage qui eût suffi à la réputation d'un autre écrivain. Le père Gaubil paraît être un des premiers missionnaires qui aient tiré parti de la connaissance du chinois, pour acquérir des lumières sur l'histoire de la Tartarie et des autres pays situés aux environs de la Chine. Cette connaissance est en effet tellement indispensable que, privé de ce secours, l'homme le plus instruit ne peut éviter les plus grossières erreurs, en parlant de l'origine des Mongols, de celle des Turcs, des Ouigours et des autres nations qui, après avoir pris naissance en Tartarie, se sont fait connaître en Occident par leurs conquêtes. <sub>p.285</sub> Les chroniques persanes, les traditions mêmes des Tartares, conservées par quelques auteurs musulmans, ne sauraient, avant une certaine époque, entrer en comparaison avec les annales chinoises, qui ont toute la certitude que peut avoir une histoire écrite par des voisins et des contemporains.

Le père Gaubil a su habilement profiter des secours que lui fournissaient les écrivains chinois pour l'histoire des Mongols. L'auteur cependant était mécontent de son ouvrage, si l'on en croit le père Amiot; et un exemplaire imprimé, que possédait ce dernier, était, suivant lui, surchargé de notes et de corrections marginales. Il s'en faut beaucoup assurément que Gaubil ait extrait des annales chinoises tout

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Paris, 1739, in-4°.

ce qui avait trait à son sujet ; et avec les seuls livres que nous avons à Paris, il ne serait pas difficile de composer une histoire des Mongols dix fois plus considérable que la sienne. Mais cette dernière n'en a pas pour cela moins de mérite ; et à quelques inexactitudes près, inexactitudes qui la plupart proviennent de fautes typographiques, c'est le seul ouvrage imprimé où les personnes qui n'entendent pas le chinois puissent trouver des points de comparaison avec ce que les Persans nous ont conservé sur ce point si important de l'histoire de l'Asie dans le moyen-âge.

Sur le même plan que l'Histoire des Mongoux, le père Gaubil avait composé celles de plusieurs dynasties chinoises, et il en avait envoyé les manuscrits en Europe. La seule qui se soit retrouvée jusqu'à présent est celle de la grande dynastie des *Thang*, dont le  $_{\rm p.286}$  commencement a été inséré à la fin du quinzième volume des Mémoires concernant les Chinois, d'après un manuscrit qui était entre les mains de de Guignes, et dont la suite, imprimée d'après un manuscrit du bureau des longitudes, forme la plus grande partie du tome XVI de la même collection, publié en 1814. Dans cette histoire, comme dans celle des Mongoux, le texte historique est à chaque instant interrompu par des notes, dont la partie biographique des grandes annales a le plus souvent fourni la matière, et qui forment une sorte de commentaire perpétuel, rempli de faits curieux et de détails instructifs. Gaubil donnait rarement dans l'esprit de système, et ses livres contiennent en général beaucoup de faits et peu de conjectures : on est donc surpris qu'il ait présenté comme un point qui n'avait pas même besoin de discussion, le rapprochement des Huns et des Hioung-nou, que de Guignes a reproduit depuis, mais en cherchant au moins à l'appuyer de réflexions propres à lui donner quelque vraisemblance. Un reproche semblable peut être fait au savant missionnaire, au sujet des Hoeï-hou, qu'il appelle Ouigours, réunissant ainsi sous la même dénomination un peuple qui habitait la petite Boukharie, dès le second siècle avant notre ère, et une autre nation tartare qui ne fut connue que vers le septième siècle, et qui vivait au nord du fleuve Tooula et jusqu'auprès du lac

Baikal. Le père Visdelou a aussi supposé démontrée cette identité, que les auteurs originaux sont loin de donner comme un fait <sub>p.287</sub> positif, quelque vraisemblance que puisse y donner l'analogie des noms.

À la suite de l'histoire des Thang, et d'après un manuscrit qui s'est aussi trouvé dans le bureau des longitudes, on a imprimé le Traité de la Chronologie chinoise, ouvrage complet où toutes les questions relatives à l'antiquité se trouvent discutées et résolues, quand il était possible qu'elles le fussent. Fréret, qui attachait un grand prix à l'histoire chinoise, et qui, sans avoir étudié la langue, a trouvé le moyen, à force de critique et de patience, de composer des mémoires qui ne sont pas sans mérite, avait recu une copie de l'ouvrage de Gaubil; et c'est de là qu'il avait tiré la plus grande partie des preuves qu'il apportait à l'appui de ses opinions. Mais quoique par là les résultats du travail du missionnaire fussent déjà entre les mains des savants, il était fort utile de leur faire connaître de quelle manière l'auteur avait envisagé son sujet et quel enchaînement de preuves il y avait établi : à l'évidence près, dit Amiot, on trouve dans le traité du savant missionnaire toutes les autres raisons qui peuvent entraîner. Il paraît que l'édition du Traité de Chronologie, faite avec soin d'après le manuscrit du bureau des longitudes, ne s'est pas trouvée entièrement conforme à un autre manuscrit qui faisait partie de la bibliothèque du père Brotier. C'est que le père Gaubil, qui entretenait une correspondance active avec plusieurs savants d'Europe, ne s'attachait pas, en leur envoyant ses ouvrages, à en faire des copies <sub>p.288</sub> parfaitement identiques. À chaque copie, il changeait ou modifiait quelque chose, suivant la personne à qui il s'adressait, ou d'après les découvertes qu'il pouvait avoir faites luimême. Au reste, ces variantes ne sont jamais bien considérables ; et la plupart ne roulent que sur des accessoires tout-à-fait indifférents.

Nous devons réclamer, pour notre savant missionnaire, un opuscule qui a paru à Paris, en 1765, sous le titre de *Description de la ville de Peking*, etc., par MM. Delisle et Pingré, in-4°. L'original de cette description, et le plan qui l'accompagne, avaient été envoyés par le père Gaubil à l'académie de Pétersbourg ; et c'est là que Delisle s'en

était procuré une copie. En la publiant à son retour, il eût sans doute mieux fait de conserver le nom du missionnaire, et de le laisser parler dans l'ouvrage, que de prendre les fonctions et le langage de rédacteur, dans un sujet qui lui était étranger, et auquel le nom d'un voyageur décrivant ce qu'il avait vu pouvait seul donner quelque intérêt.

Une notice sur le Tonkin et la Cochinchine, où se trouvent réunis tous les documents fournis sur ces contrées par les écrivains chinois <sup>1</sup>; une autre du même genre, sur le Tibet, sur les îles Lieou-kieou, et sur la conquête du royaume des Œlet ou Eleuthes (insérée dans le même recueil); une lettre à la société royale de Londres, qui a été traduite en anglais et imprimée dans les *Transactions philosophiques*; deux autres lettres sur des sujets relatifs à la mission de la Chine, et publiées dans le recueil des *Lettres édifiantes*, tomes XVI et <sub>p.289</sub> XXVI, complètent la liste de ceux des ouvrages du père Gaubil qui ont été imprimés.

Si l'on ajoute à cette liste une foule de lettres et de mémoires adressés à Fréret, à Delisle, au père Souciet, à l'académie des inscriptions, à celle de Pétersbourg, etc., les uns imprimés par extrait, les autres restés en manuscrit, on aura l'idée des travaux auxquels a dû se livrer ce missionnaire. Il fut nommé, en 1747, membre de l'académie de Pétersbourg, et celle des sciences de Paris le reçut, sur la proposition de Delisle, au nombre de ses correspondants. Il venait de terminer le mémoire sur le Tonkin, quand il fut saisi d'une maladie violente qui l'enleva le 24 juillet 1759, après trente-six ans de séjour à Peking et soixante-onze ans de la vie la plus laborieuse et la plus utile aux sciences et à la religion. Gaubil est incontestablement, on le répète encore, celui de tous les Européens qui a le mieux connu la littérature chinoise, ou du moins qui en a su faire les applications les plus utiles et les plus multipliées. Plus fécond que Parrenin et Gerbillon, moins systématique que Prémare et Fouquet, plus consciencieux qu'Amiot, moins léger et moins enthousiaste que Cibot, il a traité à fond, avec science et critique, toutes les questions qu'il a abordées. On ne peut

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Lettres Édifiantes, tome XXXI.

faire à ses ouvrages qu'un seul reproche fondé : c'est qu'ils sont écrits dans un style qui en rend quelquefois la lecture fatigante. Gaubil, en apprenant les langues de la Chine, avait à peu près oublié sa langue maternelle : mais ce défaut, qui pourrait lui faire tort dans l'esprit des gens du monde, n'est rien pour les  $_{\rm p.290}$  savants auxquels ses écrits sont destinés ; et ils n'en conserveront pas moins pour sa mémoire toute l'admiration et toute la reconnaissance que peut justement lui mériter une longue suite de travaux estimables et tous dirigés vers des objets utiles.



#### **XXXVI**

# ÉTIENNE FOURMONT, savant français

**a** 

p.291 Étienne Fourmont, l'un des plus laborieux érudits du commencement du dix-huitième siècle, et par conséquent un des derniers de cette ancienne école qu'ont illustrée les travaux des Montfaucon, des Renaudot et des Fréret, naquit, en 1683, à Herbelay, près Saint-Denis ; son père exerçait, dans ce village, les fonctions réunies de chirurgien et de procureur-fiscal. Le curé du lieu fut le premier instituteur de cet homme, dont les vastes connaissances devaient faire un jour l'étonnement du monde savant. Devenu bientôt orphelin de père et de mère, il fut accueilli à Paris par un oncle, bon humaniste, qui l'envoya au collège Mazarin. Le jeune Fourmont s'y distingua bientôt par son assiduité, les qualités de son cœur, et surtout par une prodigieuse mémoire ; faculté précieuse quand l'exercice en est dirigé de bonne heure vers des objets utiles, et réglé par un goût sûr et un esprit judicieux.

Il n'avait que vingt-trois ans quand il publia ses Racines de la langue Latine, mises en vers français <sup>1</sup>. Ce premier ouvrage eut tout le succès que l'auteur pouvait se promettre d'un livre de ce genre. Après avoir p.292 fait sa rhétorique, il entra au séminaire où il prit le degré de maître ès-arts. L'étude de la théologie vint ensuite l'occuper ; et ce fut cette étude qui commença à tourner son attention sur les langues orientales. La littérature grecque était pourtant encore l'objet favori de ses travaux ; après avoir consacré les heures du jour aux différents exercices de la communauté au milieu de laquelle il habitait, il dérobait au sommeil le temps nécessaire pour la lecture d'Homère, de Sophocle et d'Anacréon.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Paris, 1706, in-12.

Cette irrégularité d'un genre nouveau ne semblait pas devoir jamais être contagieuse : elle attira néanmoins à Fourmont l'animadversion du supérieur, qui, après avoir vainement essayé d'arrêter ce zèle immodéré pour la lecture, se vit forcé de le punir en excluant le jeune savant de la maison qu'il régissait. Celui-ci se retira alors au collège de Montaigu, où il occupa une chambre, qui avait été celle d'Érasme; circonstance qui contribua peut-être à hâter ses succès, en excitant son émulation. Il fut bientôt rejoint, dans cette retraite, par l'abbé Sevin, son compagnon d'études, sorti du séminaire par les mêmes motifs, et tous deux travaillèrent à une traduction d'Anacréon, accompagnée de notes destinées à rétablir le texte dans les endroits où on le supposait corrompu. Poursuivant en même temps ses études hébraïques, Fourmont traduisit le commentaire du rabbin Aben-Esra sur l'Ecclésiaste.

Il annonça la publication de cette traduction et de quelques autres du même genre dans le journal de  $_{\rm p.293}$  Trévoux de 1710 ; mais le projet paraît être resté sans exécution. Peu de temps après, Fourmont passa au collège de Navarre, puis, à celui d'Harcourt dont le proviseur, M. Louvancy, lui conféra l'enseignement des boursiers. Il fut aussi chargé de veiller à l'éducation des enfants du duc d'Antin : les soins qu'il leur prodigua furent la source de la bienveillance que leur père lui porta toujours, et qui tourna, par la suite, au profit de la littérature chinoise.

Tandis qu'il consacrait ainsi une partie de son temps à transmettre aux autres les connaissances qu'il avait déjà acquises, Fourmont, toujours avide d'apprendre, s'appliquait à l'étude du droit ; il se fit recevoir avocat ; Fréret ajoute même qu'il étudia aussi en médecine. Mais rentrant bientôt dans une carrière qui lui convenait mieux, il fut associé par l'abbé Bignon à quelques autres savants que ce célèbre bibliothécaire faisait travailler à des extraits, pour en composer un ouvrage dans le goût de la Bibliothèque de Photius.

Un incident heureux pour les lettres vint arracher Fourmont à ce travail aride. Un jeune lettré, nommé Hoamge ou Hoang-je, avait été

amené de la Chine en France, par l'évêque de Rosalie <sup>1</sup>. On voulut profiter de cette circonstance pour rendre enfin l'étude du Chinois accessible aux savants d'Europe ; et Fourmont fut chargé de diriger le jeune Hoamge dans la rédaction des ouvrages qu'on lui demandait ; c'est-à-dire, d'un dictionnaire et d'une grammaire. Depuis ce moment p.294 il ne cessa plus guère de s'occuper d'une langue que le défaut absolu d'ouvrages élémentaires avait rendue jusqu'alors la plus difficile de toutes les langues orientales.

Deux ans après (en 1713), Baudelot de Dairval, de l'académie des Belles-Lettres, se trouvant avoir le droit, conformément aux usages académiques de ce temps-là, de se choisir un élève, jeta les yeux sur Fourmont à son insu; et l'Académie, en applaudissant à son choix, voulut même que le récipiendaire fût exempté du cérémonial. En 1715, la chaire d'arabe du Collège-Royal, étant venue à vaquer par la mort de Galland, Fourmont fut nommé pour la remplir; et cette distinction bien méritée lui en valut une autre: l'Académie ne jugea pas qu'un professeur royal de ce mérite pût convenablement rester au nombre des élèves; elle le fit passer avant son rang dans la classe des associés.

L'année suivante, Hoamge mourut, et laissa pour tout secours à son collaborateur, quelques essais de traductions, et de petits vocabulaires fort imparfaits. Un si médiocre héritage eût découragé tout autre que Fourmont : son zèle ne fit que redoubler ; une gratification que le duc d'Orléans, régent, attacha à la continuation des travaux sur le chinois, fit un devoir au savant académicien, de ce qui était déjà pour lui un plaisir. Il crut donc pouvoir entreprendre seul, et à Paris, un ouvrage qui avait paru téméraire aux plus habiles missionnaires, au milieu des secours littéraires de la Chine ; et la suite fit voir qu'il n'avait pas trop présumé de ses forces, quoiqu'il n'ait peut-être pas assez mesuré p.295 l'étendue de ses projets sur la durée de la vie humaine. Dès 1719, il fit connaître, et cela pour la première fois en Europe, les deux cent

\_

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Voyez dans le tome I de ce Recueil, une <u>note relative à ce Chinois</u>.

quatorze caractères élémentaires que, d'après lui, on a nommés *clefs,* parce que, dans le système le plus généralement répandu à la Chine, ils forment la base de l'écriture, et tiennent, sous ce rapport, lieu des lettres dans les langues alphabétiques.

Il s'occupa ensuite de la composition d'une grammaire et de cinq dictionnaires, qui devaient former dix-sept volumes in-folio. Pour l'impression de ces ouvrages, il faisait graver, aux frais du roi, plus de cent mille types, revoyait les calques, rangeait les bois et en corrigeait les épreuves. Tout cela supposait sans doute une connaissance assez approfondie de la langue chinoise, ou du moins du mécanisme de son écriture. Cependant quelques personnes, prévenues de l'idée que les difficultés du chinois étaient insurmontables, jugèrent défavorablement des travaux qu'elles ne connaissaient pas, et se refusèrent même à un examen que Fourmont ne cessait de réclamer. Cette injustice l'affligea sensiblement, et l'éloigna même, pour un temps, de ce genre d'études, auquel il avait déjà rendu et pouvait rendre encore de si grands services.

Il dut trouver quelque dédommagement dans une distinction flatteuse dont il fut l'objet vers cette époque. Le tzar Pierre envoya à l'Académie un rouleau d'écriture que quelques soldats russes avaient, disait-on, trouvé dans un tombeau tartare ; et l'Académie s'adressa à Fourmont, comme au seul savant qui p.296 pût faire connaître le contenu de ce rouleau. À la première vue, il y reconnut les caractères et la langue du Tibet ; mais il n'avait pour tout secours qu'un petit dictionnaire latin-tibétain fort abrégé. Réduit à ce moyen insuffisant, il s'efforça de traduire le rouleau, en se faisant aider de son frère, Michel Fourmont, et cette traduction fut insérée par Bayer dans la préface de son *Museum Sinicum*. Néanmoins, le savant français ne tira pas un avantage réel des peines qu'il s'était données à ce sujet. Le président de Brosses déclara que cette prétendue traduction était aussi inintelligible que du tangut ¹. Quelques savants allemands ont à ce

\_

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Mém. de l'Académie des Belles-Lettres, t. XXX, p. 798.

sujet accusé Fourmont d'erreurs graves et même de suppositions toutà-fait fallacieuses. M. Langlès a entrepris sa justification, et y a réussi en partie. Néanmoins il est vrai de dire que la traduction de Fourmont ne saurait être exacte, puisque la lecture seule offre des mots mal coupés, des lettres prises les unes pour les autres, et qu'une grande partie des mots du morceau en question ne se trouvent pas dans le seul vocabulaire qu'il ait eu entre les mains 1. Rien au reste n'est plus insignifiant que les éloges donnés à Fourmont, ainsi que les critiques hasardées sur son interprétation du rouleau, par le père Giorgi, qui ne connaissait pas même l'alphabet tibétain, sur lequel il a publié un énorme in-4°, et ne pouvait conséquemment être juge de <sub>n.297</sub> l'exactitude d'une traduction. M. Klaproth a fait davantage pour l'honneur du savant Français, en se bornant à prouver que le travail de Fourmont, tel qu'il était, lui appartenait en propre, et que l'imperfection qu'on y observait tenait uniquement à l'insuffisance des moyens dont il avait fait usage. Fourmont, comme on l'a dit ailleurs, eût dû avouer hautement l'impossibilité où il se trouvait de satisfaire la curiosité de ceux qui recouraient à lui ; mais c'était un effort de vertu qu'on n'est peut-être pas en droit d'attendre d'un savant officiellement consulté par un souverain et par une académie.

En 1728, la grammaire chinoise était achevée; l'auteur l'avait d'abord écrite en français, et y avait réuni tous les documents nécessaires pour apprendre le chinois, depuis les éléments de l'écriture jusqu'aux règles de la syntaxe. Il eût voulu la publier dès lors; mais les caractères dont il avait entrepris la gravure n'étaient pas encore terminés; et malgré la bonne volonté que le duc d'Antin et l'abbé Bignon témoignaient toujours à Fourmont, beaucoup de gens s'opposaient encore à la publication de son ouvrage, sous prétexte qu'on ne pouvait juger du mérite d'une grammaire chinoise en France, où personne ne savait le chinois. Ces personnes pensaient qu'avant d'en commencer l'impression, il fallait envoyer le manuscrit aux

\_

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Voyez l'analyse qu'on a donnée des premières lignes de ce fragment et de la *traduction* de Fourmont, dans les *Recherches sur les langues tartares*, t. I<sup>er</sup>, p. 333.

missionnaires de la Chine ou bien à Rome, pour le faire examiner par le père Fouquet.

Sur ces entrefaites, le père Prémare, qui était depuis longtemps en correspondance avec Fourmont, lui <sub>n.298</sub> adressa sa *Notitia linguæ* sinicæ, qu'il avait composée à la Chine, en même temps que son docte ami rédigeait la sienne en Europe. On a déjà raconté, dans l'article consacré au père Prémare 1, l'impression que fit cet envoi sur l'esprit de Fourmont. Il n'est pas de précaution qu'il ne crût devoir prendre pour ne pas perdre tout le mérite de son travail. Il déposa à la Bibliothèque du roi son manuscrit, bien et dûment paraphé par l'abbé Bignon ; et quand la Notitia du savant jésuite fut arrivée, il fit une comparaison détaillée des deux ouvrages, et s'efforça d'établir la supériorité du sien. Sans partager le moins du monde, sous ce rapport, l'opinion de Fourmont, on doit dire qu'il n'a rien emprunté de l'ouvrage du père Prémare, et qu'il est, à cet égard, à l'abri du reproche de plagiat, et il serait à souhaiter qu'il en pût être ainsi à l'égard de l'ouvrage du père Varo. On a déjà eu plusieurs occasions de parler de cette circonstance véritablement affligeante pour l'honneur littéraire de Fourmont, et l'on n'y reviendra plus après avoir répété une dernière fois que sa Grammatica Sinica, n'est qu'une traduction latine, à peine altérée en quelques endroits, de l'ouvrage du franciscain espagnol 2.

Ce furent apparemment les bruits désavantageux auxquels il se trouvait exposé, qui l'éloignèrent encore une fois de la littérature chinoise, et portèrent son attention vers d'autres matières. En effet, il publia, à p.299 cette époque, ses *Réflexions critiques sur les Histoires des anciens peuples* 3, ouvrage rempli d'érudition, mais dépourvu de critique et de méthode, et dans lequel les étymologies les plus hasardées servent de base à des systèmes où il entre autant d'incertitude que l'auteur a mis de confiance à les présenter.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Voyez ci-dessus.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Voyez la préface des <u>Éléments de la Gramm. chinoise</u>, p. xiij. — <u>Mélanges asiatiques</u>, t. II, p. 111, et ci-dessus l'article Prémare.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Paris, 1735, 2 vol. in-4°.

Fourmont prend pour point de départ le fragment de Sanchoniaton, conservé par Eusèbe ; il le commente, et en rapproche les détails des traditions grecques et des généalogies des livres saints. Il y démontre, à sa manière, que Chronos (dont les anciens ont fait Saturne) n'est autre qu'Abraham. Passant ensuite à l'examen des questions sur la chronologie des anciens peuples, il cherche à accorder entre eux les canons des rois d'Égypte, d'Assyrie, les patriarches, et jusqu'aux empereurs de la Chine, dont le second volume offre une bonne liste, en caractères originaux. Cette liste seule donne quelque mérite à un ouvrage dont la lecture n'offre aucun résultat satisfaisant, et peut servir à montrer où peut tomber l'érudition privée de goût et de jugement.

Revenant bientôt à ses études chéries, Fourmont se décida, en 1737, à détacher de son travail la partie de sa grammaire qui lui appartient véritablement en propre, celle qui traite de la lecture, et à la publier en latin, sous le titre de *Meditationes sinicæ*. On peut reprocher à ce livre une assez grande obscurité de style, jointe à beaucoup de désordre dans l'exposition p.300 des faits; mais ce n'en est pas moins l'un des plus doctes ouvrages qui aient été composés en Europe sur la littérature chinoise, et il offre des matériaux réellement puisés à des sources originales, avec des peines infinies et une patience digne d'un autre objet; car Fourmont s'était jeté dans le labyrinthe inextricable des prononciations chinoises, exposées d'après le seul système que les lexicographes du pays aient su imaginer, et qui fût compatible avec la nature de leurs caractères; et leur interprète a consacré, à débrouiller leur système, un temps et une application qui eussent été bien mieux employés à déchiffrer quelque ouvrage historique ou littéraire.

L'année suivante, un jésuite nommé Guigue, qui revenait de la Chine, fut chargé par le duc d'Antin d'examiner la Grammaire chinoise. On voit par l'examen, qui est resté en manuscrit, que Guigue avait apporté à ce travail beaucoup de préventions défavorables ; mais que ces préventions se dissipant à mesure qu'il avançait dans la lecture de l'ouvrage, ne lui laissèrent, en le terminant, qu'une grande admiration pour celui qu'il en croyait auteur. Car c'est une chose remarquable que

personne, parmi les missionnaires et même parmi les nombreux ennemis de Fourmont, ne dirigea ses soupçons sur le côté faible de la situation du docte académicien, tant l'ouvrage de Varo était inconnu à cette époque, et tant Fourmont avait réussi à en étouffer le souvenir et à déguiser la supercherie qu'il s'était permise. Guigue ne laissa pourtant pas de remarquer, dans la Grammaire chinoise, un très grand n 301 nombre d'incorrections, qui eussent été autant de taches, si Fourmont ne se fût hâté de les faire disparaître. Enfin, en 1742, parut ce dernier ouvrage, annoncé comme le fruit de plus de vingt années d'un travail assidu. Ceux qui ignoraient où Fourmont avait puisé le fond de cette grammaire, lui reprochèrent d'avoir fait usage d'une méthode peu appropriée au génie simple de la langue chinoise; mais on sait maintenant pourquoi les règles du style vulgaire, communément appelé lanque mandarinique, y avaient seules trouvé place, à l'exclusion des règles du style antique ; c'est que le véritable auteur, missionnaire à la Chine, avait consulté de préférence les besoins de ses confrères et les nécessités de la prédication, sans songer aux désirs des gens de lettres et aux intérêts des sciences. Quand l'académicien assurait qu'il avait, par une sorte de divination, tiré des livres chinois ce qui n'y fut jamais, et extrait des monuments écrits en kou-wen, de petits renseignements qui se rapportent aux usages de la langue la plus vulgaire, il usait un peu trop largement du privilège dont on jouit en parlant d'une chose qu'on sait imparfaitement, à des gens qui ne la savent pas du tout. Les missionnaires seuls auraient pu prendre Fourmont en faute; mais les uns ne s'aperçurent pas de la fraude ; les autres étaient trop de ses amis pour la divulguer. Prémare était mort quand elle fut consommée, et malgré les réclamations de quelques esprits pénétrants qui furent déclarés envieux et jaloux, il fut à peu près reconnu que Fourmont avait inventé la langue chinoise, dans laquelle il aurait eu peine à déchiffrer <sub>p.302</sub> quelques lignes. La même chose s'est répétée plus récemment pour des études analogues, et les mêmes moyens ont, temporairement, obtenu le même succès.

Le catalogue des livres chinois de la Bibliothèque du roi, qui avait déjà été publié dans le premier volume du Catalogus cod. mss. reg., mais sans caractères chinois, est réimprimé à la suite de la Grammatica, et il y offre les titres des livres en chinois. C'est un travail estimable, malgré ses imperfections. Ce que possédait alors le cabinet du roi, consistait en plus de deux cents volumes tartares, indiens, et près de quatre mille volumes chinois, dont l'acquisition était due aux relations que Fourmont entretint toujours avec les plus habiles missionnaires de la Chine. Néanmoins, les fautes multipliées qu'il n'avait pu éviter de commettre, dans une matière avec laquelle il était si peu familiarisé, les erreurs touchant le contenu des livres, le nom des auteurs et éditeurs, la date de la publication et les autres circonstances bibliographiques et littéraires qu'il crut être en état de faire connaître, l'exposèrent à une critique sévère de la part des pères Foureau et Porquet. Leurs critiques sont consignées dans deux ouvrages manuscrits que possède la Bibliothèque du roi 1.

Fourmont ne survécut pas longtemps à la publication de sa Grammaire. Dès 1740 il avait eu une première attaque d'apoplexie, qui se renouvela trois ans après. Il mourut le 18 décembre 1745 âgé seulement p.303 de soixante-deux ans. Il ne laissa point d'enfants de deux mariages qu'il avait contractés. Fourmont avait été agrégé à la Société royale de Londres, en 1738, et, en 1743, à l'académie de Berlin. On ne peut lui contester d'avoir eu une immense érudition, fondée sur une connaissance plus ou moins solide de presque toutes les langues de l'Asie et de l'Europe. Mais à en juger par ceux de ses ouvrages où il se fait le mieux connaître, il n'eut ni cette aménité qui fait aimer le savoir, ni cette modestie qui en relève le prix. La nature lui avait refusé l'imagination, les grâces de l'esprit, peut-être même la facilité pour apprendre. Mais il sut lutter contre elle ; et ne pouvant être qu'érudit, il le fut à un degré qui, pour être moins brillant que le génie, n'est ni moins rare, ni moins estimable.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Mélanges asiatiques, t. II, p. 390.

Outre les ouvrages dont nous avons parlé dans le courant de cet article, on a de lui quinze Mémoires dans la Collection de l'académie des inscriptions, où son éloge a été prononcé par Fréret. Il nous a aussi laissé un Catalogue complet de tous ses ouvrages <sup>1</sup>. Dans trois lettres qu'il a mises à la tête, sous des noms empruntés, il se donne à luimême de magnifiques éloges, se fait des objections, et y répond avec une bonhomie et une naïveté vraiment plaisantes. Il y présente, au reste, une liste de cent vingt-deux ouvrages <sup>2</sup>; liste prodigieuse, si l'on ne savait que Fourmont, se fiant à sa p.304 mémoire, comptait comme ouvrages terminés ceux qu'il avait simplement ébauchés ou dont il avait seulement tracé la première page. On trouve cette liste réduite à une plus juste mesure, dans un Catalogue placé à la suite de la *Vie de M. Fourmont l'aîné*, par de Guignes et Deshautesrayes, ses élèves, inséré à la tête des *Réflexions sur l'Origine des anciens Peuples, dans* les exemplaires qui portent la date de 1747.

Les deux savants qu'on vient de nommer furent les disciples de Fourmont, et s'il eut quelque part à la direction qu'ils imprimèrent à leurs travaux, on peut les compter au nombre de ses meilleurs ouvrages.



<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Amsterdam, 1731, in-8.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> On voit par ce Catalogue singulier, que Fourmont avait mis en vers techniques les racines hébraïques (n° 39 et 40), les racines arabes (53, 54, 55), et même les clefs chinoises (24 et 116). — On conserve à la Bibliothèque du Roi la plupart de ces opuscules, véritables brouillons qui, par la simple inspection, mettent en état de juger le caractère de l'auteur et le mérite réel de ses productions.